

65e année, No 6

Montréal, 20 juin 1953

*A.C.*

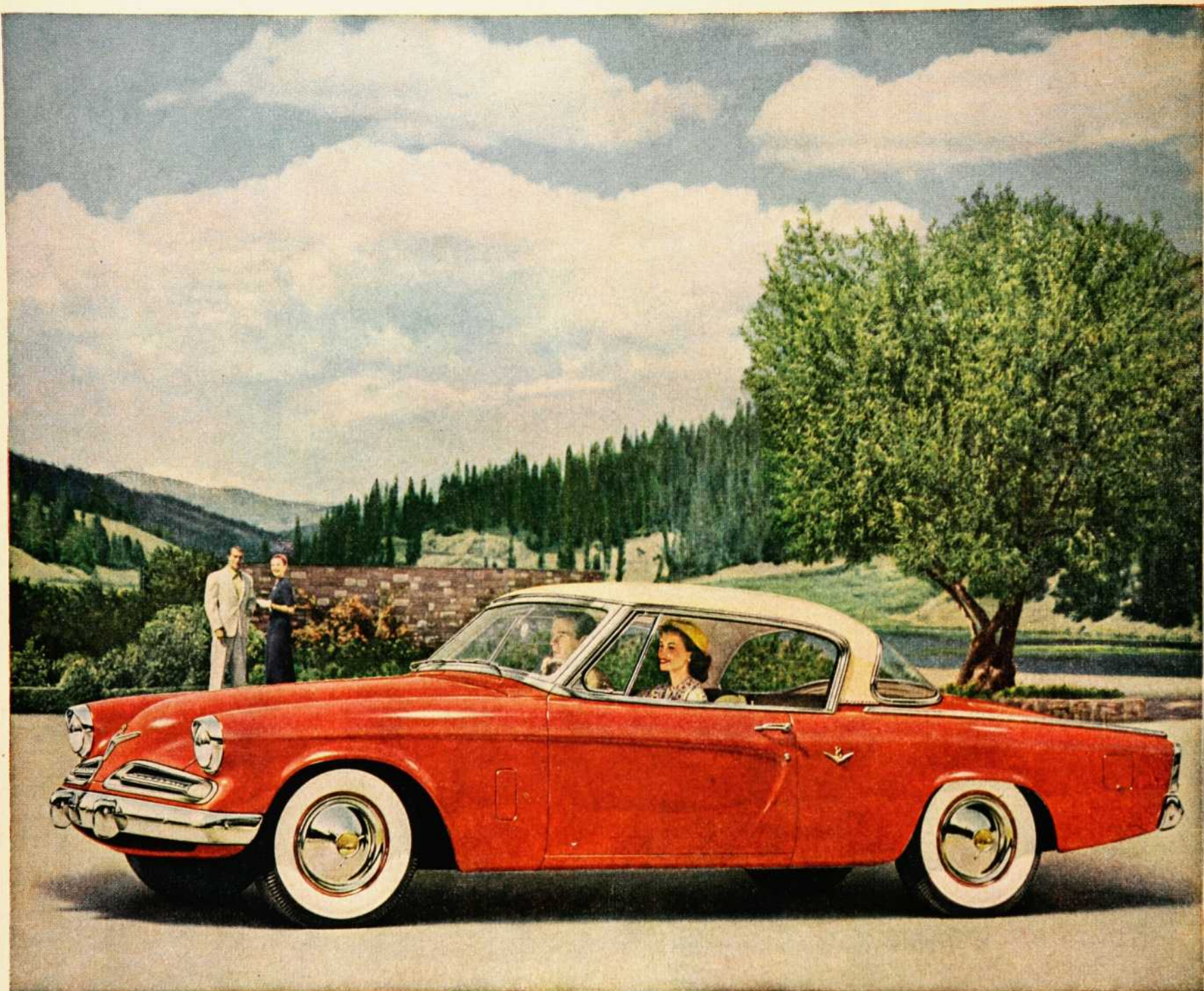
10¢

PER  
S-400  
CON

# Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS





'Convertible' Starliner Studebaker Commander V-8 1953 à toiture rigide. Pneus à flanc blanc, disques de roues chromés—et verre teinté qui diminue l'éblouissement—sur demande moyennant supplément.

The Studebaker Corporation of Canada, Limited, Hamilton, Ontario

## Nouvelle et différente! Magnifique Studebaker 1953!

Voyez et essayez la nouvelle auto dont on parle le plus au Canada!  
Ce 'convertible' à toiture rigide a moins de 5 pieds de haut!

Voici la Studebaker, nouvelle et radicalement différente, qu'il vous faut voir pour être convaincu. Elle est absolument sans pareille!

Seule une Studebaker vous offre ce nouveau carénage long et surbaissé—à un prix vraiment abordable.

De plus, dans toute Studebaker 1953, vous obtenez vraiment la valeur de votre argent. Toutes les Champion "6" dans le domaine des

bas prix—toutes les Commander V-8 à performance exultante—sedans, coupés et 'convertibles' à toiture rigide—vous assurent une économie d'essence sensationnelle à chaque mille parcouru.

Voyez une Studebaker 1953 à la première occasion. Faites une promenade d'essai. A cette fin, arrêtez-vous chez le dépositaire Studebaker près de chez vous.



Ci-dessus, vous voyez la Studebaker Land Cruiser 1953. Transmission Automatique ou Surmultiplication dans tous les modèles, moyennant supplément.

**Nouvelle Studebaker 1953**

## Le Ve Congrès des Educateurs de langue française à Saint-Boniface

**P**OURSUIVANT la série de ses congrès nationaux sur les importants problèmes de l'éducation et de la culture canadiennes-françaises, l'ACELF tiendra son Ve congrès, à St-Boniface, du 7 au 10 août prochain.

Le Ve congrès a pour thème principal : « Le français dans la vie canadienne ». Les travaux du congrès se partageront en différentes commissions spéciales : le bilinguisme et la psychologie ; la langue française à la radio, au cinéma et à la télévision ; l'enseignement spécialisé, la méthodologie de l'enseignement du français au primaire, au secondaire et à l'universitaire et la place du français au foyer et dans la vie sociale.

Sous la présidence de Mgr A.-M. Parent, vice-recteur de l'université Laval, l'exécutif de l'Association Canadienne des Educateurs de Langue Française (ACELF) a établi le programme de ce Ve congrès auquel prendront part plus de 500 éducateurs de dix provinces canadiennes.

Le congrès sera officiellement inauguré le vendredi soir, 7 août, par son Excellence M. L'Ambassadeur Jean Désy, directeur général du réseau international de Radio-Canada, qui parlera du français dans la vie canadienne.

Ces grandes assises coïncideront avec le voyage de Liaison française. Les voyageurs resteront 4 jours à Winnipeg afin de participer au congrès. A toutes ces manifestations, il faut ajouter deux grandes expositions des congressistes : l'une illustrant la vie française au Manitoba et dans les autres provinces de l'Ouest ; l'autre le matériel scolaire et didactique du progrès de l'éducation depuis les dix dernières années.

L'exécutif du Ve congrès se compose du R.P. d'Auteuil Richard, S.J., recteur du collège de St-Boniface, président ; du Dr Paul-Emile Laflèche, président de l'Association d'éducation du Manitoba, vice-président ; M. l'abbé Antoine Deschambault, vice-président de l'ACELF ; la R. S. Arthur-Marie, des SS. NN. de J.-M., présidente de l'Institut collégial St-Joseph ; le R. F. P.-E. Gratton, C.S.V., principal de l'école St-Pierre-Jolys, et Mlle Yolande Gendron, secrétaire de l'Association d'éducation du Manitoba.

Présentement, plus d'une dizaine de comités ont été formés pour voir aux préparatifs de ces grandes assises nationales qui se tiendront à St-Boniface sous le haut patronage de LL. EE. NN. SS. Arthur Béliveau et Maurice Baudoux, respectivement archevêque et coadjuteur de St-Boniface.

Son Excellence Monseigneur Maurice Baudoux, archevêque coadjuteur de St-Boniface, et le Révérend Père Jean D'Auteuil Richard, s. j., président du Comité d'organisation du Ve Congrès de l'Association Canadienne des Educateurs de Langue Française dont les assises se tiendront à Saint-Boniface, Manitoba, du 7 au 10 août, mandent que Son Eminence Révérendissime le Cardinal Paul-Emile Léger pontifiera à la grand-messe qu'il célébrera, le dimanche 9 août, en la Cathédrale de Saint-Boniface, en présence de plusieurs membres de l'épiscopat canadien, de hauts dignitaires civils et religieux et des congressistes de l'A.C.E.L.F.

Outre ces personnalités officielles, de nombreuses délégations religieuses et civiles représentant les divers organismes d'Enseignement, ainsi que les divers corps publics : Gouvernement et Commissions scolaires, assisteront à ces assises solennelles.

Son Eminence Révérendissime le Cardinal Paul-Emile Léger adressera la parole à plusieurs manifestations publiques au cours du Congrès.

# La sécurité pendant les vacances

**Des milliers de Canadiens** rêvent déjà à leurs vacances : ils se délasseront sur les bords ensoleillés de l'océan ; ils feront du camping dans des régions montagneuses et fraîches ; ou bien ils pêcheront dans des cours d'eau et des lacs aux eaux bleues et limpides.

Peu importe l'endroit qui vous attire ; vous pouvez quand même faire beaucoup pour que vos vacances soient agréables ; profitables à votre santé et exemptes de dangers et d'accidents. En effet, toute la saison de l'été sera plus agréable pour vous, si, dès maintenant, vous faites en sorte de vous protéger contre les dangers de cette saison. Nous rappelons quelques-uns de ces dangers et nous indiquons comment les éviter ou comment procéder si on en est victime.



**Accidents de l'eau.** Environ la moitié des 1200 noyades qui se produisent chaque année, surviennent au cours de juin, de juillet et d'août. Les spécialistes en mesures de sécurité disent que beaucoup de noyades seraient évitées, si on ne nageait jamais seul ; ou trop tôt après les repas ; ou pendant qu'on est fatigué ou qu'on est échauffé. Il faut surtout apprendre à pratiquer la respiration artificielle. Et puis, il ne faut pas manquer de prendre les mesures de précaution indiquées sur les plages.



**Brûlures causées par le soleil.** Ne vous exposez jamais trop longtemps aux rayons du soleil, surtout pendant la partie la plus chaude de la journée. Quand vous commencez à vous faire bronzer ne vous exposez pas plus de 10 minutes, le premier jour. Et puis, prolongez graduellement l'exposition, les jours suivants. Si vous demeurez longtemps exposé au soleil, employez une lotion ou une crème qui pourront vous protéger. Appliquez-les après la nage et toutes les deux heures, pendant l'exposition au soleil.



**Accidents subis au cours d'exercices en plein air.** Trop s'étendre peut forcer les muscles. Si la chose se produit, il faut faire reposer le muscle et appliquer de la chaleur. Si un mouvement soudain et violent de torsion force une articulation, il vaut mieux soulever l'articulation et appliquer du froid. Il faut couvrir l'entorse d'un sac de glace ou de compresses froides. Les coupures et les écorchures doivent être traitées sans délai, à l'aide d'un antiseptique, par exemple, une solution d'iode à 2 pour 100. Quant aux plaies profondes et aux autres lésions graves, il faut toujours les faire soigner par un médecin.



**Les dangers de la route.** Trop souvent des accidents d'autos gâtent les vacances de la famille. Aussi, avant de vous mettre en route, faites bien vérifier votre voiture, par mesure de sécurité. Un soin tout particulier doit être apporté au volant de direction, aux freins, aux pneus, aux lumières, à l'avertisseur, aux nettoyeurs du pare-brise et aux fermetures des portes. Conduisez à une allure prudente, obéissez aux signaux de la circulation, et cessez de conduire ou reposez-vous lorsque vous vous sentez fatigué. Et puis, bien que vous conduisiez avec prudence, n'oubliez pas les autres voitures.

Et de plus, il est sage de ne pas vouloir trop accomplir en trop peu de temps. Laissez-vous vivre, si vous voulez que vos vacances vous remettent, vous reposent et vous délassent. Et enfin, où que vous alliez, quoique vous fassiez, emportez un nécessaire de premiers secours que vous aurez récemment renouvelé, et un exemplaire d'une brochure indiquant les premiers secours à donner en cas de besoin. La Metropolitan se fera un plaisir de vous envoyer un exemplaire de sa brochure gratuite qui apprend la manière de procéder dans le cas de blessures accidentelles, ou d'accidents dangereux et imprévus survenant au cours de l'été et des vacances.

### LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

### LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637\*

**GEORGES POIRIER**  
Président

**GEORGES POIRIER, fils**  
Vice-président

**JEAN CHAUVIN**  
Directeur

**CHARLES SAURIOL**  
Chef de la publicité

GERARD VIOT ..... Secrétaire de la rédaction  
ODILON RIENDEAU ..... Chef du tirage

#### ABONNEMENTS : LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an .....	\$3.50	1 an .....	\$5.00
6 mois .....	2.00	6 mois .....	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.  
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

COPYRIGHT CANADA, 1953 - METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

### Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada:  
Ottawa

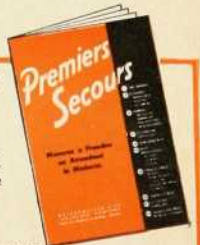
Metropolitan Life Insurance Company  
Direction Générale au Canada  
Ottawa 4, Canada.

Veillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure 63-S intitulée "Premiers Secours".

Nom .....

Adresse .....

Localité.....Prov.....



# Achèteriez-vous une voiture comme votre femme achète un chapeau?

(Ou feriez-vous ce que  
80,000 Canadiens ont fait?)

Lorsque votre femme achète un chapeau, elle suit ordinairement sa fantaisie, mais en général elle découvre un gentil petit bibi assorti à tous les autres accessoires qui sont le complément nécessaire du costume féminin.

## Passe pour les chapeaux...

Mais ce n'est pas ainsi qu'on achète une auto.

Car l'achat d'une auto, de même que son usage et son entretien, demande beaucoup d'argent.

*Un examen sérieux de ce fait économique inéluctable a incité plus de 80,000 Canadiens à adopter AUSTIN.*

Mais ce n'est pas tout...

**Vous êtes beaucoup plus difficile**

Lorsque vous achetez une voi-

ture, vous exigez le confort, la vitesse, la douceur de marche, un bel aménagement intérieur, l'élégance des lignes, une performance stable et l'assurance d'un vaste réseau de service.

La nouvelle AUSTIN A-40 Somerset vous offre tous ces avantages, à un degré qui vous surprendra.

Mais elle ne vous coûte pas aussi cher — il s'en faut de beaucoup.

## Economie d'essence

Dans la nouvelle A-40 Somerset vous avez, par exemple, une source d'énergie qui vous permet de dépasser facilement en pleine circulation et de rouler rapidement sur les grandes routes avec environ la moitié moins d'essence.

Vous disposez d'un pare-brise si large que vous avez l'impression qu'il n'y en a pas. Vous conduisez à l'aise sur un capitonnage en véritable cuir, durable et facile à nettoyer, sur d'épais et moelleux coussins en caoutchouc-mousse.

Vous trouverez dans cette nouvelle AUSTIN tout ce que vous êtes en droit d'attendre d'une auto bien construite... tout, sauf une dépense élevée.

## Pas de suppléments

Et quand nous disons tout, nous disons bien *tout*. Vous n'avez pas de suppléments à payer quand vous achetez une AUSTIN. Le prix à la livraison est de \*\$1895, y compris les accessoires qui, dans la plupart des voitures, vous coûtent des centaines de dollars de supplément, tels que:

- Epais coussins de caoutchouc-mousse.
- Capitonnage en véritable cuir.
- Essuie-glaces électriques à vitesse constante.
- Chauffe-vent puissant et conditionneur d'air complet.
- Système électrique de 12 volts.
- Signaux de virage.
- Trousse d'outils complète.

Où que vous habitiez, au Canada, il y a un dépositaire AUSTIN près de chez vous. Voyez-le. Il sera ravi que vous puissiez vous rendre compte par vous-même du plaisir de posséder une belle voiture neuve qui vous permet d'économiser chaque année des centaines de dollars.

\*Taxes municipales et provinciales en plus, dans certaines régions.



Où que vous alliez, vous trouverez

# Austin

la solution idéale au coût élevé de l'automobilisme



**MARCELLE BARTHE** sourit à ce dédoublement pictural de sa personnalité affable et spirituelle justement saisie par le peintre Z. Peli.

Si vous ne trouvez pas Marcelle Barthe dans son bureau de Radio-Canada, vous pourrez du moins y admirer un portrait d'elle peint par Z. Peli et très ressemblant. Issue d'une inspiration moderne, cette oeuvre représente avec justesse, de face et de profil, deux aspects de Marcelle Barthe et même ses deux personnalités. Celle, sereine et affable de la femme et l'autre, plus attentive et plus sophistiquée de la carriériste.

Si vous arrivez à ce bureau à trois heures précises vous aurez probablement le plaisir d'y rencontrer Mademoiselle Barthe personnellement et vous serez conquis par son amabilité cordiale et hospitalière. Si occupée soit-elle, cette réalisatrice de « Lettre à une Canadienne » et du « Courrier des parents » ne vous infligera jamais la désagréable impression de la déranger en plein travail. Et pourtant elle est continuellement à l'oeuvre, ces deux programmes demandant de constants et multiples préparatifs. D'ailleurs toutes les Canadiennes attendent désormais avec impatience, à deux heures quarante-cinq, le lettre journalière, écrite dans un style élégant et svelte, que leur adresse la chroniqueuse des ondes. Un trait caractéristique de « la Lettre » est qu'elle plaît aux femmes, et aussi aux hommes, de toutes les classes. Pour ma part, je connais des intellectuelles, des artistes, des couturières et des ménagères qui l'attendent tous les jours. Cela vient sans doute de la rédaction toute humaine et d'intérêt général qui compose ces billets et aussi de la variété qui choisit les entrevues de personnalités diverses présentées au cours de l'émission.

Marcelle Barthe aime son travail qui la relie si fréquemment au public et par lequel elle sent qu'une certaine influence directe s'exerce sur son auditoire régulier. Les billets qu'elle rédige ne sont jamais vides de sens. Elle donne à chacun une conclusion ou du moins une arrière-pensée de moralité subtile et efficace.

— Trouver chaque jour un sujet capable de vous inspirer, est-ce facile pour vous ?

— Oh, voyez-vous, il suffit de savoir regarder autour de soi et d'observer le moindre détail pour trouver que la vie est riche d'anecdotes dignes d'être rapportées. La rue même est une mine de petits faits, insinifants en apparence, mais qui se relient toujours à une plus grande destinée. Par exemple, un de mes

Au cours de son émission journalière "Lettre à une Canadienne", MARCELLE BARTHE interviewe, cette fois, un impresario : M. NICOLAS KOUDRIATZEFF.

DANS L'INTIMITE DE NOS VEETTES

## Marcelle Barthe

par CHERUBINA SCARPALEGGIA

derniers billets me fut inspiré par une vieille dame tenant un petit chien en laisse qui par son trotinement trop rapide l'obligeait à courir. Elle le prit donc dans ses bras et lui expliqua, tout comme on fait à un enfant susceptible de comprendre : « Tu sais bien que je ne peux pas marcher trop vite, ne cours donc pas comme cela. » Déposé sur le trottoir, le caniche n'en trottina que de plus belle et je vis la dame s'éloigner avec des mouvements de samba commandée. »

— Et de ce simple fait qui serait passé inaperçu à des milliers d'entre nous, vous avez pu tirer un article.

— Et une leçon car j'ai voulu attirer l'attention de mes auditeurs sur le fait que tout ce qu'on voit est digne d'être rapporté. Combien de personnes retenues à la maison attendent souvent le retour de qui est sorti pour entendre raconter ces petites nouvelles amusantes qui sont le lot de la vie des villes. Chacun de nous, dans sa propre famille, est un reporter de faits divers.

Il appert évident que si Marcelle Barthe remporte tant de succès, c'est justement à cause de ce don qu'elle possède de regarder autour d'elle puis de traduire par sa fine sensibilité et sa perspicacité exercée, les storielles que la vie, d'une voix imperceptible à la plupart des humains, raconte pour les artistes et les poètes. Et ces contes Marcelle Barthe les capte avec intuition et les colore d'imagination pour en faire de véritables tableaux radiophoniques.

Marcelle Barthe s'accorde rarement une vacance mais lorsqu'elle quitte le travail, elle quitte aussi le pays. Au cours de son dernier voyage, elle visita toute la France et les sites intéressants de l'Angleterre. Elle aime les beaux paysages, les beaux livres et, concession faite à la matière, la bonne chère. Elle avoue en riant : « Je suis gourmette et mousquetaire d'Armagnac ». Et cela est littéralement vrai puisqu'elle est la seule femme à avoir été admise dans la Confrérie française des mousquetaires d'Armagnac, alors qu'elle fut invitée par le général Baston aux fêtes gastronomiques de Condom. Ces fêtes durent une semaine et donnent lieu à d'interminables banquets auxquels assistent les ambassadeurs de tous les pays et les autorités internationales. S'y déroule aussi la célèbre cérémonie de la « dégustation des vins ».

Durant ce voyage, mademoiselle Barthe profita de toutes les occasions qui lui étaient fournies de faire du reportage. Elle se rendit même dans des villages reculés d'Europe et elle souligne que : « le reportage en Europe peut toujours infliger des déceptions à qui n'aurait pas l'esprit sportif et une souple faculté d'adaptation. Le confort et l'eau toute chaude dans le robinet ne sont pas choses courantes dans les hôtels de province. Les problèmes du transport sont souvent compliqués à résoudre. » Voilà un avertissement de l'expérience à qui voudrait tenter l'aventure.

[Lire la suite page 58]



# 18 ROIS NE VALENT PAS 7 DAMES

## LES GRANDES RÉVÉLATIONS DU "SAMEDI"

par PIERRE PAGANO



Au cours d'un congrès international des illusionnistes, cet Allemand se faisait un plaisir d'embrocher sur une épée deux cartes désignées par le public. Il y a un truc... trouvez-le. Mais il y faut aussi beaucoup d'adresse.

Ce n'est pas de la transmission de pensée...

ME VORSTE se tut un moment, prit un air inspiré et commença :

— Le tour que je vais vous montrer maintenant, je pourrais le pratiquer avec toutes sortes de tralala. Je prendrais un air plus inspiré encore que je n'ai, je jouerais de la lumière de mon oeil et je vous claironnerais d'une voix de prophète, que ma pensée s'est emparée de la vôtre. Après quoi, je vous demanderais de prendre une carte.

Comme j'hésitais. — Prenez ! dit-il. N'importe laquelle. Je fermai la main sur l'as de coeur.

— Regardez votre carte et remettez-la dans le jeu. La chose faite, il me pria à nouveau de prendre une carte. Je tendis les doigts et regardai l'instant d'après le résultat de ma pêche : l'as de coeur. « Curieuse coïncidence » me dis-je. Mais je remis la carte dans le jeu, sans commentaire.

— Voulez-vous prendre une troisième carte ? me demanda-t-il.

Je tendis la main, regardai la carte : c'était encore l'as de coeur.

— Vous avez bien vu ? reprit-il sans qu'un trait de son visage ne trahisse ses pensées. Je souris, et quand il me demanda encore par deux fois de prendre une carte dans son jeu, je savais que j'allais tirer l'as de coeur. Ce qui se réalisa.

— Vous pouvez nommer vos cartes...

— Mes cartes ? ... fis-je. Vous savez très bien que j'ai tiré chaque fois l'as de coeur.

— L'as de coeur ? répondit-il, très étonné et tout en battant son jeu. Cela m'étonne. Vous avez été la victime d'une hallucination.

— D'une hallucination... Je ne sais trop, je crois plutôt que votre jeu est truqué.

### COMMENT SE FONT LES MEILLEURS TOURS DE CARTES ? COMMENT LES REPRODUIREZ-VOUS ?

*La première partie de cette enquête a paru dans "Le Samedi" du 13 juin.*

— Regardez-le à votre aise, dit-il, et vous verrez que l'as de coeur ne se trouve pas dans mon jeu.

Le jeu du professeur Nogam était un jeu ordinaire auquel il ne manquait qu'une carte : l'as de coeur.

— Et où est-il cet as de coeur ? m'écriai-je, vexé d'avoir été refait à ce point.

— Où il est ? reprit l'avocat, qui me parut tout à coup s'amuser beaucoup. Attendez, que je réfléchisse... Ah ! oui... Je vois...

Alors, d'une voix indifférente : — Vous êtes assis dessus.

Incrédule, je me levai, lentement. Il y avait un coussin rouge sur le siège que j'occupais. Je le soulevai, l'as de coeur apparut.

Ce fut avec le coussin dans la main que je demandais, estomaqué : — Et vous allez me dévoiler un truc aussi formidable ?

— Pourquoi pas ? répliqua l'avocat en riant. C'est peut-être maintenant que je vais vous étonner le plus, mais, ce tour qui vous épate tant est plutôt simple. Il repose sur un seul manquement, que je ne vous ai pas encore expliqué parce qu'il est un peu particulier, et qui s'appelle le « forçage ». Il s'agit simplement de faire prendre par le spectateur la carte que l'on désire voir prise.

— Vous avez fait ça avec moi ? Je ne me suis douté de rien !

— N'en soyez pas vexé pour autant. Même un professionnel ne se rend pas toujours compte quand un collègue lui force une carte. Autre chose encore : si difficile que puisse paraître le fait d'obliger quelqu'un à prendre la carte qu'on veut, il réussit trois fois sur quatre, exécuté par un amateur de force moyenne. Alors... — Et comment fait-on ?

— L'Anglais Anneman a écrit un opuscule dans lequel il donne cent une manières de forcer une carte. On a donc l'embarras du choix. Toutefois, je tiens à préciser que la plupart des méthodes reposent sur le saut de coupe. L'ongle du petit doigt posé sur la carte qu'on vient de glisser au milieu du jeu, on se dirige vers le spectateur et, tout en faisant bouger les cartes, on pousse vers la main qui se tend celle qu'il faut. « La main doit suivre les hésitations de la main du tireur et se trouver constamment sous ses doigts ; c'est beaucoup plus facile à réussir que cela en a l'air », écrit l'illusionniste Mikiewicz. Et c'est vrai. J'ajouterais que le pouce gauche et la main droite doivent sans cesse faire bouger les cartes, sauf la bonne, que cette bonne carte doit être plus relâchée que les autres, enfin, que ces autres doivent se présenter sous l'angle tandis que la bonne se présente de face.

— Je veux bien, moi. Mais cela n'explique pas comment vous avez fait disparaître l'as de votre jeu pour le faire apparaître sous le coussin de mon siège ?

— Simple empalmage ! me répondit le professeur Nogam en tirant un autre as de coeur de sa poche. Et il poursuivit :

— L'as de coeur que vous tenez et qui se trouvait sur votre siège n'est pas celui du jeu. Je l'y ai posé avant votre arrivée. L'as du jeu, le voici, c'est moi qui le possède. Quand vous l'avez remis dans le paquet pour la première fois, j'ai fait un saut de coupe pour le ramener sur ce paquet et je l'ai empalmé. Du creux de main, il est descendu très naturellement dans la poche de mon pantalon.

Méfiez-vous des enfants :

Je lui posai une question :

— Quand il vous arrive de travailler devant une assistance, car cela vous arrive, n'est-ce pas ?...

— Oui, bien sûr !

— ... Est-ce qu'il y a un public que vous préférez à d'autres ?

— Oui. Un public fait de gens instruits et intelligents, c'est celui-là que je préfère... Parce qu'il est le plus facile à tromper.

— Voudriez-vous me dire pourquoi ? Et sans truc ?

— Des gens intelligents sont plus logiques que les autres, m'avoua-t-il en riant. Ils seront dérouterés par des résultats contraires aux hypothèses qu'ils se forgent. Leur esprit travaillera juste, mais comme l'illusionniste n'est pas logique dans ses opérations, rien ne marchera. Ils nageront... Les personnes bornées qui n'ont pas besoin de logique ne se laisseront pas égarer. Ça ne les choque pas quand nous arrangeons la nature. Et il arrive qu'ils suivent bien nos trucs, justement parce qu'ils raisonnent mal, ou pas du tout. Aussi, je le dis souvent : gare aux enfants ! La seule fois où j'ai été pris, ce sont des gosses qui m'ont eu. Mon exécution de feinte n'avait pas été impeccable, j'étais encore un débutant et je me disais que devant des jeunes... Ah ! oui. A peine le truc achevé, j'entendis des bambins proférer le terrible cri : « Vous l'avez dans l'autre main ». J'étais refait, car c'était la vérité même.

Comme je ne faisais aucune remarque, il me demanda d'avancer mon siège jusque près du guéridon sur lequel il avait déposé son paquet de cartes.

[ Lire la suite page 52 ]

# LES ÉCHECS

ce jeu dont l'intérêt n'a pu être émoussé par les siècles

Une passionnante étude de MARC BENOIT, ingénieur



Cette pièce unique est la dernière d'un jeu autrefois offert à Charlemagne par le calife Haroun Er-Rachid.

169,518,829,100,544,000,000,000,000 ! Ce nombre astronomique représente, d'après J. Mason, les différentes façons de jouer les dix premiers coups, de part et d'autre, aux échecs. Si l'on considère que la plupart des parties ne se terminent pas avant trente ou quarante coups il devient impossible de concevoir ce qu'est l'inépuisable ressource en positions de ce jeu des rois. Cependant, non satisfait, Ervand Kogbetliantz, de New-York, a imaginé, pour compliquer davantage la situation, un jeu d'échecs à trois dimensions dont les pièces se meuvent sur huit échiquiers transparents superposés. Après le premier coup des blancs et des

noirs, 47,524 variations apparaissent contre seulement 400 au jeu ordinaire ; personne n'a osé calculer ce qui arrivait après une dizaine de coups, et pour cause !

Les échecs (prononciation éché ou échê mais non échek comme on le dit trop souvent) sont un jeu disputé par deux adversaires, sur une table carrée, appelée échiquier, divisée en soixante-quatre cases alternativement de couleur pâle et foncée, d'habitude blanc et noir. Chaque rival possède seize pièces : un roi, une dame, deux fous, deux cavaliers, deux tours et huit pions et les joue tour à tour, suivant des règles établies, cherchant à capturer le roi ennemi. Le tout représente une image parfaite de la guerre.

\* \* \*

L'origine de ce divertissement merveilleux constitue un chapitre nébuleux de l'histoire. On a attribué son invention à presque tous les pays de l'antiquité toutefois c'est en faveur de l'Inde que l'on peut revendiquer les arguments les plus sérieux. On y pratiquait vers le VI<sup>e</sup> siècle un jeu nommé *Tchaturanga* d'où découle certainement notre jeu d'échecs actuel. Mais à son tour est-ce que le *Tchaturanga* ne vient pas d'ancêtres grecs, chaldéens ou égyptiens ? On prétend que sur une des pyramides de Gizeh on a déchiffré une inscription datant de 3,000 ans avant Jésus-Christ et qui aurait trait à un jeu semblable à celui des échecs. Mais la plupart des historiens sérieux s'en tiennent à la version hindoue. Ce n'est cependant qu'au XV<sup>e</sup> siècle que s'achèvent les dernières réformes et que le jeu acquiert son statu quo final, tel qu'on le pratique encore sans changement de nos jours.

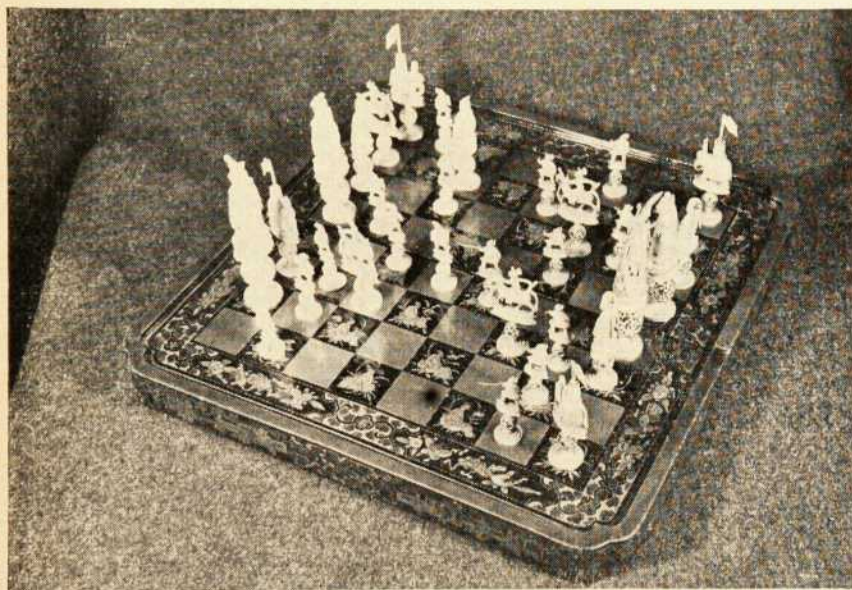
A propos de l'origine des échecs on raconte une légende fort intéressante. Pour désennuyer un grand roi de l'Inde, un vieux sage aurait inventé le jeu. Le roi fut tellement enthousiasmé par cette nouveauté qu'il voulut combler immédiatement l'auteur des plus grandes richesses. Alors le sage demanda qu'on lui donnât un grain de blé sur la première case, deux sur la deuxième, quatre sur la troisième, huit sur la quatrième et ainsi de suite en doublant sur toutes les soixante-quatre cases. Le monarque, un peu désappointé tout de même par cette requête banale, ordonna à son intendant d'évaluer le compte et de satisfaire le sage. Mais lorsque l'intendant revint avec les chiffres le roi fut tout étonné d'apprendre qu'il faudrait 18,446,744,073,709,551,615 grains de blé ce qui était plus que pouvait en produire son royaume dans trois récoltes.

Se lit comme  
un  
ROMAN

Plusieurs grands hommes se sont adonnés aux échecs et parmi tous ceux-là il en est un certain nombre qui étaient de très bons joueurs : Napoléon Bonaparte, Benjamin Franklin, le grand mathématicien Euler qui le premier résoud le fameux problème du cavalier, Alfred de Musset, Edgar A. Poe, J.-J. Rousseau, Philidor, Humphrey Bogart, le général Auchinleck, le maréchal Tito, Albert Einstein et bien d'autres. N'est-ce pas suffisant pour montrer combien les échecs sont un jeu cosmopolite qui s'adresse à une grande variété d'intelligences. Aujourd'hui les concours internationaux réunissent dans des luttes acharnées des Japonais, des Brésiliens, des Scandinaves etc... La liste des champions du monde parle d'elle-même :

Adolphe Anderssen, Allemand	1851 - 58, 1862 - 66
Paul C. Morphy, Américain	1858 - 62
W. Steinitz, Autrichien	1866 - 94
Emmanuel Lasker, Prussien	1894 - 1921
José Raoul Capablanca, Cubain	1921 - 27
Alexandre A. Alekhine, Russe	1927 - 35, 1937 - 46
Max Euwe, Hollandais	1935 - 37
Michael Botvinnik, Russe	1946, champion actuel.

Le champion du Canada est maintenant Paul Viatonis, Lithuanien d'origine. Il n'est pas de jeu qui possède autant de développements et de ramifications ; c'est une des inventions les plus ingénieuses de l'esprit humain, comme disait un auteur. Des centaines de traités d'échecs, élémentaires ou analytiques, ont été publiés dans toutes les langues et le premier fit son apparition en 1472 ! La plupart des grands quotidiens ont une chronique hebdomadaire sur ce jeu. Des magazines consacrés uniquement aux échecs paraissent chaque mois. [ Lire la suite page 53 ]



Ensemble et détail d'un magnifique jeu d'échecs appartenant à M. H. A. Erith, de Montréal. Ci-dessous, de gauche à droite : tour, fou, dame, roi, cavalier et pion. Ce jeu, acheté aux Indes il y a plus de cent ans est d'une ciselure remarquable. Imaginons, par exemple, que la base des grandes pièces est travaillée de telle sorte qu'elle offre trois sphères concentriques parfaitement libres...



Roman d'amour

# Le secret du "Solima"

par GEORGES VIDAL



“**L**e *Solima*, Mademoiselle.  
Marthe Labastie se sentit près de défaillir. Ça le *Solima* ?  
Son regard courut le long du navire, s'effara de tant de crasse et de vétusté.  
— Seigneur ! balbutia-t-elle.

La peinture des bordages s'écaillait, les eaux sales avaient incrusté sous les dalots leurs trainées gluantes, des tauds en loques couvraient les panneaux de cale.

— Quoi faire des bagages, Mademoiselle ?

La jeune fille se retourna vers les indigènes chargés de valises.

— Attendez ici, fit-elle sourdement.

Une dernière hésitation l'immobilisa. A ses pieds, un ruban d'eau luisait entre les défenses de filasse qui protégeaient le brick contre l'appontement vermoulu.

— Le *Solima*...

Un sourire amer vint à ses lèvres. Elle avait si longtemps rêvé d'un fringant coursier des mers... Comment aurait-elle pu soupçonner la vérité ?

Dominant son angoisse, elle enjamba le plat-bord et avança sur le pont encombré de cordages. A sa vue, un Chinois disparut précipitamment sous la dunette, mais la jeune fille ne s'en soucia même pas. Elle n'avait d'yeux que pour la rouille des chaînes, le vert-de-gris des cuivres, la gadoue qui stagnait contre les pavois.

Du bout des doigts, elle effleura une voile rapetassée, et des larmes difficilement contenues embuèrent ses yeux gris.

Le soleil lui brûlait les épaules à travers le shantung de sa robe. L'air était dense et moite comme une haleine d'étuve, et la nature tout entière brasillait en silence depuis la palme immobile des aréquiers jusqu'à la houle du large.

— Eh bien, la belle enfant, on cherche fortune ?

La visiteuse fit volte-face et, sans répondre, toisa l'homme qui l'interpellait. C'était un garçon mince et bronzé, aux cheveux d'ébène. Il y avait, dans son attitude et dans son sourire, une désinvolture insolente. Le mutisme de l'inconnue dut l'irriter, car il reprit, gouailleur :

— Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir, n'est-ce pas ? On entre chez les gens sans demander de permission et on s'y promène comme chez soi...

— Je suis chez moi, dit calmement la jeune fille.

Un instant interloqué, le marin éclata de rire :

— Bien répondu, ma jolie. Avec un minois comme le vôtre, vous ne devez pas avoir de mal, en effet, à être chez vous un peu partout... Comment vous appelez-vous ?

— Marthe Labastie.

Le sourire de l'homme s'éteignit, ses sourcils se froncèrent.

— Marthe Labastie ? répéta-t-il.

— Oui. Je suis la fille de Richard Labastie.

Le marin traduisit par un léger sifflement la surprise que lui causait cette révélation.

— Ça, c'est plutôt inattendu, fit-il après quelques minutes.

Il s'approcha d'une écouteille et appela :

— Neil ! Viens voir...

A l'intérieur, une voix mâchonna un vague juron.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Viens voir, je te dis.

Les jurons redoublèrent et une tête couronnée de cheveux blonds en brousaille émergea de l'écouteille. A la vue de la jeune fille, le nouvel arrivant se tut.

— Cette demoiselle prétend être la fille du vieux, annonça l'autre.

— La fille de Labastie ?

L'homme blond avait lentement gravi les derniers échelons. Torse nu, il finissait d'essuyer le savon qui adhérait encore à son cou, et son regard bleu ne quittait pas la visiteuse.

— Je présume que vous êtes Neil Starkey, le Second du *Solima*, s'impatienta Marthe Labastie. Si vous ne me croyez pas, je vais vous montrer mes papiers.

— Inutile. Vous ressemblez tellement à votre père.

Il y eut un nouveau silence. Des Chinois s'étaient faufilés entre les treuils et le rouf et, à distance, surveillaient la scène.

*Un roman palpitant,  
plein d'aventures,  
brûlant du feu de l'Amour. —  
Ecrit par un homme de grand talent  
un homme de coeur.*

Secouant enfin sa stupeur, Neil Starkey tendit à la jeune fille une main puissante et marquée par le dur travail de la mer.

— Enchanté de vous connaître, Mademoiselle. Je suis, en effet, le Second du *Solima* et voici Romulo Ferias, le troisième officier.

— Puis-je savoir maintenant pourquoi ma venue vous surprend à ce point ? Un sourire adoucit le dur visage du Second.

— La raison en est bien simple, Mademoiselle. Nous ignorions que Labastie... le Capitaine... eût une fille.

— Mon père ne vous avait jamais parlé de moi ?

— Jamais.

Ce fut au tour de la jeune fille de rester interdite, mais Neil Starkey ajoutait :

— Rien d'étonnant à cela, d'ailleurs... Il n'y a que les bavards qui parlent de leurs affaires de famille, et le capitaine n'était pas précisément un bavard. Vous venez de loin ?

— De France.

— Bigre !

— En somme, intervint Romulo Ferias, vous avez fait le déplacement pour réclamer l'héritage ? Pourquoi diable ne pas avoir délégué vos pouvoirs à un homme d'affaires d'ici ?

— Parce que j'ai mes raisons.

Le ton était sec, cassant, comme si Mlle Labastie avait tenu à prévenir toute familiarité de la part des marins. Une flamme dans les yeux sombres du troisième officier, mais Neil Starkey ne se départit pas de son flegme.

— Descendons, fit-il. Pour parler, nous serons mieux dans le carré que sur le pont.

La jeune fille s'engagea à sa suite dans les ténèbres de l'écouille. Cramponnée à la main courante, elle cherchait les marches du pied, éblouie encore par l'intense réverbération extérieure. Des remugles de copra moisi et de pipe froide lui donnèrent la nausée.

— Tenez... Voici un siège...

Elle prit en tâtonnant l'escabeau que lui tendait le Second.

— Si vous le désirez, je peux relever le volet des hublots, proposa Neil Starkey, mais il rentrera autant de chaleur que de lumière.

— Laissez ainsi, cela n'a pas d'importance.

Les yeux de Marthe Labastie s'habituèrent déjà à la pénombre. Elle distinguait d'abord, au centre de la pièce, une table ronde traversée en son milieu par une sorte de colonne qui paraissait soutenir le plafond. Elle comprit bientôt qu'il s'agissait de la base du grand mât.

— Votre père vous avait-il mise au courant de ses occupations ? demanda Starkey.

— Oui et non. Je savais qu'il possédait un brick immatriculé à Aparri, et qu'il faisait du cabotage dans la mer de Chine, mais il ne m'avait jamais donné de détails sur ses affaires.

— Je vois.

Neil Starkey alluma sa pipe et en tira quelques paisibles bouffées. Romulo Ferias les avait rejoints. Comme les deux sièges du carré étaient occupés, il attira une caisse et s'y installa à califourchon.

— A vrai dire, avoua Mlle Labastie, j'ai été désagréablement surprise en voyant le *Solima*. Mon père m'avait parlé de son bâtiment en termes tels que je croyais trouver autre chose...

— Les navires sont comme les gens. Ils ne peuvent être et avoir été. Le *Solima* ne devait pas manquer d'allure au temps de sa jeunesse. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une vieille baille. Je crains que vous ne puissiez pas en tirer grand-chose à la vente.

— Aussi bien n'ai-je pas l'intention de le vendre.

— Ah !

Les deux marins échangèrent un regard à travers la fumée dormante.

— Si je comprends bien, dit Neil, vous auriez l'intention de jouer à l'armateur ?

Les yeux gris de la jeune fille se foncèrent imperceptiblement.

— Il ne s'agit pas pour moi de jouer, Monsieur Starkey, mais de travailler. Je n'ai pas d'autre ressource au monde que ce bateau, et du moment qu'il faisait vivre le père, il n'y a pas de raison pour qu'il ne fasse pas vivre la fille.

Un sourire plissait le visage de Romulo Ferias, mais le Second demeurait impassible. Mlle Labastie conclut :

— Puisque vous aviez pris le commandement du *Solima* à la mort de mon père, il ne tient qu'à vous de le conserver et j'espère que nous arriverons sans peine à un accord.

— Comptez-vous vous fixer à Manille ou à Aparri ?

— Ni à Manille ni à Aparri. Je me fixerai à bord.

— Vous plaisantez, je suppose ?

— Je n'ai jamais parlé plus sérieusement.

Neil Starkey se leva. La fumée s'enroulait autour de son torse athlétique, et ses muscles saillants faisaient courir des ombres sur ses bras.

— Le *Solima* n'est pas un yacht pour demoiselles en short, grogna-t-il.

Empourprée par la colère, Marthe Labastie repoussa, elle aussi, son escabeau.

— Le *Solima* m'appartient et nul ne pourra m'empêcher de m'établir à bord ! Dressée de toute sa taille, elle atteignait à peine l'épaule de Neil Starkey et devait renverser la tête pour tendre vers lui son petit menton volontaire.

— Après tout, pourquoi ne vivrait-elle pas sur le rafiau ? fit la voix chantante de Romulo.

Neil Starkey se tourna vers le troisième officier.

— Ferme-la, toi !

— Hein ?

Romulo Ferias avait bondi, les poings faits, et les deux hommes s'affrontèrent.

— Je vous en prie ! intervint Mlle Labastie.

Le Second secoua sa pipe contre le rebord de la table.

— Soyez raisonnable, Mademoiselle. Nous nous livrons à un genre de navigation qui ne convient pas aux femmes.

— En quoi ?

Le marin hésita. Des rides barraient son front éclaboussé de taches de rousseur.

— C'est une navigation fatigante et sans intérêt, dit-il enfin. La chaleur, le manque de confort, les typhons...

— Bien. Attendez-moi une minute...

La jeune fille grimpa l'échelle et disparut sur le pont. Quand elle redescendit, les deux marins conversaient à voix basse. Ils s'interrompirent pour la regarder interrogativement.

— Mes bagages étaient sur le quai, dit-elle. Je les ai fait monter à bord. Vous voudrez bien me faire aménager la cabine qu'occupait mon père.

Romulo Ferias s'inclina.

— Je vais donner des ordres en conséquence, Mademoiselle.

Le Second avait ouvert un placard. Il se versa un verre d'alcool et le vida d'un trait.

— Je ferai encore ce voyage, Mademoiselle, annonça-t-il, mais pour le prochain, vous voudrez bien embaucher un autre capitaine.

— A votre aise, monsieur Starkey. Je ne veux même pas vous obliger à rester une minute de plus sur le *Solima* si ma présence vous y rend le séjour intolérable.

Les mâchoires de Neil Starkey se crispèrent.

— Soyez certaine que je manquerais pas d'user de votre autorisation si je n'avais certains devoirs à remplir. Un capitaine ne débarque pas deux heures avant l'appareillage de son navire.

— Comment ? Nous appareillons dans deux heures ?

— Oui, Mademoiselle. Le *Solima* aurait déjà dû partir hier mais il a été retenu à Aparri pour une réparation. Or un nouveau retard vous serait particulièrement préjudiciable à cause de la cargaison que nous devons transporter à Ou-Tchouang dans les plus brefs délais. Je considère qu'il est de mon devoir de finir ce que j'ai commencé.

Toute trace d'irritation s'effaçait des prunelles grises de Mlle Labastie et elle ébaucha vers le marin un geste spontané de réconciliation.

— Je vous en remercie, monsieur Starkey, et...

Mais elle ne continua pas car Neil, déjà, lui tournait le dos.

Accoudée à la lisse, Marthe Labastie se laissait aller à une rêverie sans joie. Ses projets, pourtant, se réalisaient. Elle avait longtemps appelé l'aventure alors que, dactylo besogneuse dans une compagnie de navigation parisienne, elle entendait prononcer autour d'elle tant de mots sonores et évocateurs. Longtemps, elle avait dû se contenter de la féerie multicolore et tatillonne des atlas...

Parfois, dans une lettre, elle suppliait son père de le prendre avec lui mais, inmanquablement, M. Labastie refusait. « Reste en France, ma chérie, répondait-il. La vie que je mène n'est pas faite pour une femme... »

Les termes mêmes qu'avait employés Neil Starkey ce matin...

A la seule évocation du marin, la jeune fille fut prise d'une envie de trépigner.

— La brute !

Une tristesse lasse l'étreignit. Non, vraiment, l'aventure n'avait pas le visage qu'elle lui prêtait... Cet affreux navire malodorant, ces rustres, cette chaleur suffoquante qui collait le linge au corps, tout cela elle l'avait imaginé autrement... Elle se sentait écrasée entre l'hostilité et l'indifférence de la nature.

Paris... Le boulevard de la Madeleine... Seigneur !

Elle roula en boule son petit mouchoir et tamponna les gouttes de sueur qui, sans répit, se reformaient sur ses tempes.

La seule douceur qu'elle éprouvait était de penser que, des années durant, son père avait eu sous les yeux ce même paysage. Cette idée rendit sa solitude moins pesante.

« Peut-être s'accoudait-il, le soir, à cette même place », songea-t-elle.

Le vent fraîchissait. Ourlées d'écume, les vagues accouraient de l'horizon en rangs pressés. Le *Solima*, toutes voiles dehors, se redressait avec orgueil et frémissait d'une vie insoupçonnée.

— A table, mademoiselle. Le dîner est servi !

[ Lire la suite page 12 ]

## CHANSON DE JUIN

*Juin, somptueux comme un beau prince,  
Séjourne à travers mon pays.  
J'entends comme une faux qui grince  
Et des cigales les cricris.  
Tout le ciel est dans ma province.*

*Mes champs de trèfle et de luzerne  
Ont tous les parfums de Paris.  
Les fantômes que l'ombre cerne,  
Mes aimés et mes favoris,  
Sont sortis des livres de Verne.*

*Comme une danse de tziganes  
En farandole de soir bleu,  
Comme les nuits mahométanes  
Le vol vert des mouches à feu  
Orne l'ombre de filigranes.*

*Soirs lourds comme des bruits de chute,  
Pieux comme des minarets,  
Le cri strident se répercute  
Les grenouilles dans les marais.  
Soirs éclatants aux sons de flûte.*

*Soirs de solitude, féerie,  
Par votre souvenir charmé,  
O Vous, ô tant et tant aimé !  
L'air est doux, mon âme fleurie :  
Tout le ciel est dans ma patrie.*

(Anthologie des Piètes canadiens)

EVA SENÉCAL.



Dessin de JEAN MILLET

# SON PLUS BEAU RÔLE

Nouvelle littéraire  
par CLOTILDE DELHEZ

**E**N SORTANT DU COSMOPOLITE-THÉÂTRE, Régis Durieux décide de faire à pied le court trajet qui le sépare du domicile conjugal. Un peu de marche par ce bel après-midi d'octobre ne peut que lui être salulaire. L'air vif lui fouette les joues, tandis qu'il avance d'un pas élastique en sifflant allégrement.

Arrivé devant « Mon Refuge », petite villa qu'il possède depuis le début de son mariage — lequel remonte à six années — il s'arrête net pour chercher sa clef. D'un geste fébrile, il introduit celle-ci dans la serrure, ouvre la porte toute grande et crie :

— Gisèle ! Gisèle ! Je l'ai... ! Je l'ai enfin décroché !

Une grande et souple jeune femme descend, en courant, un escalier et, toute rayonnante, se blottit dans les bras de son mari.

— Régis ! Mon Régis ! Je suis si heureuse que tu aies ce rôle.

— Je te somme de me dire son nom ! Tu entends ?

— Trêve de mensonges. Chaque jeudi, au même endroit et à la même heure, tu rencontres cet homme. Tu vois si je suis bien renseigné !

Tandis que l'acteur, Régis Durieux, étudie son texte à haute voix, Gisèle, dans la chambre des en-

fants, sourit tout en habillant ses deux poupées : cinq et trois ans.

— Dis, maman, questionne Chantal, la cadette, pourquoi papa se fâche tout seul ?

Colette, l'aînée, hausse les épaules et réplique avec importance :

— Papa n'est pas en colère, petite sotte. Il travaille. N'est-ce pas, Mamy ?

— Oui, mes chéries. Votre père est très occupé en ce moment. Il...

Mais voici que Régis, les cheveux en bataille, fait irruption dans la pièce.

— Gisèle chérie ! Ce rôle me va comme un gant. Vraiment, notre dramaturge Réval s'est surpassé ! Ce sera un succès ! Que dis-je ? Un triomphe ! Mais... une idée subite me traverse l'esprit, Gisèle. Pas plus tard que ce soir, nous répéterons ensemble, toi et moi. Qu'en dis-tu ? Tu me donneras la réplique. Tu seras Albane, cette pauvre créature injustement accusée d'infidélité conjugale...

— Moi ? Tu plaisantes !

— Nullement, mon amour. Tu ne vas pas me refuser ce petit service. Tu n'auras qu'à lire les tirades d'Albane, tout en restant sagement dans ton fauteuil. Il te suffit de savoir qu'à la suite de cancons, d'intrigues, de calomnies diverses, la malheureuse Albane se débat de toutes ses forces pour défendre son bonheur et son honneur.

Durieux est littéralement stupéfait de la facilité avec laquelle sa jeune femme lui donne la réplique.

— Hé ! C'est parfait, ma chérie ! Tu as réellement de l'étoffe !

— Flatteur !

— Je t'assure que je suis sincère.

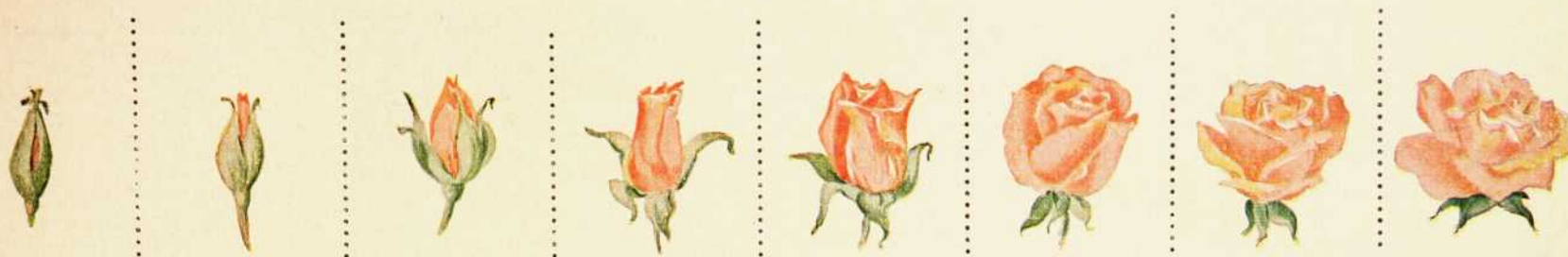
La veille de la représentation, le « Cosmopolite » est sens dessus dessous : Réjane Aumont, la partenaire de Régis Durieux, compte parmi les victimes d'une catastrophe aérienne. Tandis que le directeur s'affole, Régis propose de confier le rôle d'Albane à Gisèle, qui connaît parfaitement le texte.

— Votre femme ?

— Je ne vois pas d'autre solution.

*Vie d'artiste ou mère de famille ?*

*Un drame du coeur !*



## Il y a aussi une *évolution* dans la vie d'un stylo **Parker!**



Vous êtes en train d'écrire avec votre nouveau stylo Parker "51" et vous vous rendez compte tout à coup que, pour la première fois de votre vie, **vous tenez entre vos doigts un stylo qui s'adapte à votre main.**

Vous pouvez avoir une écriture droite ou penchée, ou tenir votre stylo d'une façon particulière—petites habitudes qui vous ont toujours empêché d'écrire avec autant de facilité que vous le souhaitez. La pointe du stylo semblait "lutter" contre le papier. Elle voulait écrire à sa façon à elle, et non pas à la vôtre.

Cependant le Parker "51" que vous ne possédez que depuis quelque temps vient de subir une merveilleuse transformation. Les mots se succèdent avec une facilité nouvelle... toute résistance a disparu. Votre stylo écrit à votre façon à vous!

Votre Parker "51" s'est rapidement et définitivement adapté à votre façon d'écrire—à votre façon de tenir un stylo, de former vos lettres, de vous

appuyer sur votre feuille et à la vitesse à laquelle vous écrivez.

Cela est dû à la minuscule particule toute de métal précieux qui est soudée à la pointe du stylo "51". Cette particule s'use selon le sens de votre écriture. Elle est faite d'un nouvel alliage exclusif de deux métaux précieux, le platine et le ruthénium. Parker a fait breveter la formule de cet alliage sous le nom de Plathénium.

Cette pointe toute en métal précieux se polit à l'usage au point de devenir extrêmement lisse. Elle restera ainsi pendant des dizaines et des dizaines d'années.

Chaque fois que vous remplissez, proprement et facilement, votre Parker "51", vous pouvez écrire pendant 9 heures, avec rapidité et facilité, avant que le réservoir ne se vide. Vous comprendrez facilement pourquoi le stylo Parker "51" est le stylo le plus recherché au monde. Demandez à votre marchand Parker de vous faire essayer le nouveau stylo Parker

"51". Format mince habituel ou demi-format plus court et plus mince, à partir de \$15.00. Le modèle Parker "21", de prix plus modique, se vend à partir de \$5.75. Parker Pen Co., Ltd., Toronto, Canada.

**Les STYLOS PARKER ne coûtent pas plus cher au Canada**



L'affûtage de haute précision des pointes du "51" s'effectue au moyen d'une série d'opérations. Les pointes sont affûtées sur des roues tournantes et deviennent de plus en plus fines jusqu'à ce qu'elles arrivent à l'angle voulu pour écrire. Elles sont ensuite polies, puis vérifiées 42 fois avant d'être mises à l'épreuve de façon pratique.

LE NOUVEAU PARKER "51" PERFECTIONNÉ EST MAINTENANT CHEZ VOTRE MARCHAND DE STYLOS





admirez la **BEAUTÉ TOUTE NEUVE**  
des  
**couleurs impériales**

Si l'on en juge par les teintes très douces... la richesse incomparable des tons... on se rend compte qu'elles tranchent nettement sur tout ce qui s'est produit à date en fait de couleurs de bardeaux. Les rouges, les bleus, les verts et les noirs apportent leur cachet de beauté toute neuve aux toitures canadiennes.

Et parce qu'elles s'ajoutent au choix déjà

abondant de couleurs unies et de mélanges réussis, elles augmentent en valeur et variété la plus belle sélection de couleurs à bardeaux qui soit au Canada.

Leur beauté demeure. Tous les bardeaux d'asphalte sont faits pour donner une protection durable aux toits. Ils résistent aux intempéries et au feu.

Si vous songez à bâtir ou à refaire votre toit, examinez de près ces nouvelles Couleurs Impériales. Voyez les échantillons chez votre marchand B.P. ou écrivez-nous pour avoir un livret tout en couleurs, au département 00, boîte postale 6063, Montréal.

**bardeaux d'asphalte**

**BUILDING PRODUCTS LIMITED**

Les fabricants des fameuses tuiles à planchers  
Flortile B.P. et des revêtements Insul-Ated.



**LE SECRET DU "SOLIMA"** [ Suite de la page 9 ]

Romulo Ferias, rasé de frais, s'était avancé jusqu'à la rambarde. Il répandait de violents effluves d'eau de Cologne et avait revêtu une chemise blanche aux plis trop marqués.

— J'ai dit au coq de soigner le menu, fit-il. J'espère que vous serez satisfaite.

Mlle Labastie lui adressa un sourire de remerciement et se dirigea vers l'écouille. Enfin, pourquoi ne réussira-t-elle pas à apprivoiser ces sauvages ?

Son espoir fut de courte durée, tout au moins en ce qui concernait Neil Starkey. Le Second avait déjà pris place à table et mangeait, tête baissée, sans se préoccuper de la jeune fille.

— Le Solima est plus sympathique en mer qu'au port, dit Mlle Labastie pour rompre le silence du carré.

Neil ne parut pas avoir entendu et Marthe continua à ne voir de lui qu'une blonde tignasse ébouriffée. Mais le troisième officier vint à son secours.

— Le brick a de la race, affirma-t-il. Dommage que ses bordés soient si usés que bientôt on verra le jour au travers !

Le boy découpait le poulet qu'il venait d'apporter. Neil se servit le premier et recommença à mastiquer. La jeune fille rougit. Elle avait la nette impression que le marin exagérait la grossièreté à seule fin de la vexer.

— Aimez-vous l'aile ? s'enquit Romulo.

Il présenta le plat à Mlle Labastie et lui versa de la sauce.

— Le couvert laisse un peu à dési-

rer, dit-il encore, mais le Solima n'a rien d'un palace...

— C'est très bien ainsi et je suis surtout sensible aux intentions...

Le roulis s'accroissait de minute en minute. Neil Starkey leva le nez :

— Quand tu auras fini de faire le joli coeur, Romulo, tu iras réduire la toile.

Les yeux sombres de l'Espagnol flamboyèrent.

— Bien, capitaine ! articula-t-il avec emphase qu'il voulait goguenarde.

Il grimpa les échelons quatre à quatre et on entendit son sifflet alerter les matelots. Le brick se balançait sur un rythme de pendule, Marthe Labastie fut prise aux entrailles par une sorte de vertige. Le mal de mer la guettait-elle ? Elle n'y avait pourtant jamais été sensible jusque là, pas plus sur le courrier des M. M. que sur le cargo qui l'avait amenée à Luçon.

Elle s'ingénia à n'y pas penser, se força à manger. L'atmosphère lourde du carré devait l'indisposer, d'ailleurs. Elle promena son regard sur les cloisons où de mauvaises peintures avaient sué de grosses gouttes, striant les panneaux de rigoles inégales. Du côté de l'avant s'élevait l'échelle qui aboutissait à l'écouille et, sous l'échelle une porte de coursive entre deux coffres. La cloison arrière s'ouvrait elle aussi sur la coursive centrale mais, encadrant celle-ci, deux autres portes donnaient accès aux deux cabines du brick. Marthe avait pris possession de la cabine précédemment occupée par son père tandis que les deux officiers se partageaient l'autre logement.

— Mangez, mademoiselle, fit la voix bourrue de Neil Starkey.

Il poussait vers la jeune fille un pot de confiture et une soudaine pitié avait humanisé son faciès de pierre taillée.

— Mieux vaut manger beaucoup avant d'être malade, recommanda-t-il.

Sans qu'elle sût exactement pourquoi, la pitié du marin fut plus désagréable à Mlle Labastie que son hostilité.

— Je ne suis pas malade, dit-elle sèchement.

— Vous ne tarderez pas à l'être.

— Ce n'est pas sûr.

Il h-cha la tête. Ses yeux perdaient de leur dureté.

— Vous feriez mieux de vous coucher dès maintenant, petite fille.

Un sursaut d'indignation souleva Marthe Labastie. Son poing menu frappa la table.

— Je ne suis pas une petite fille et j'irai me coucher quand je le jugerai bon !

Le visage de Neil Starkey se referma.

— Soit, mademoiselle, riposta-t-il, mais rappelez-vous qu'il n'y a pas ici de femme de chambre.

Le retour de Romulo Ferias mit fin à la discussion. Neil entreprit de bourrer sa pipe et Marthe, par contenance, prit quand même de la confiture.

— Je crois qu'on va salement gigoter, grommela l'Espagnol après quelques bouchées hâtives. Et je me demande si les caisses ont été bien arrimées. On dirait qu'il y a du flottement dans la cale.

Le Second approuva d'un mouvement du menton, puis :

— C'est toi qui as surveillé le chargement.

— Avec ces damnés Chintocks on ne sait jamais, se défendit Romulo. Ils ont l'air de travailler sérieusement mais dès qu'on a tourné le dos, ils bâclent l'ouvrage.

— Alors, on ne tourne pas le dos.

Les doigts de Ferias se crispèrent ostensiblement sur le manche de son couteau. Il murmura, très bas :

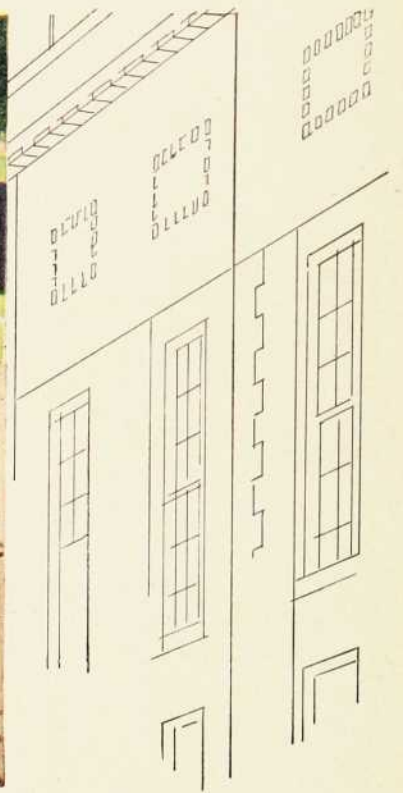
— Ma patience a des limites, Neil.

— C'est un tort. La mienne n'en a pas.

[ Lire la suite page 20 ]

**LE "QUEEN'S PLATE"**

Le "Queen's Plate" est le clou de la saison des courses du printemps sur l'historique piste de Woodbine, à Toronto. Cette épreuve classique met en lice les meilleurs pur sang du pays. Aux acclamations d'un brillant concours de fervents du turf, ces pur sang se disputent chaudement le célèbre Prix de la Reine au milieu d'un enthousiasme pour le "sport des rois".



# Pour qui recherche la perfection... la **Monarch**

Beauté et perfection technique, voilà ce qui compte le plus dans une voiture. Ces deux qualités, la Monarch les possède au plus haut degré. A tout point de vue, la Monarch est un "pur sang"! La ravissante beauté de ses lignes et sa tenue de route incomparable s'allient tout naturellement à l'exceptionnelle puissance de son moteur V-8 pour en faire la voiture idéale. Ce splendide moteur de 125 CV est le fruit de l'expérience sans égale que Ford a acquise en construisant plus de moteurs V-8 que tous les autres fabricants réunis! De l'avis général des automobilistes qui l'ont éprouvé, c'est le moteur le plus souple, le plus "fiable" qui ait jamais été fabriqué.



La décapotable Monarch

*Prélasser-vous dans une*

# 1953 Monarch V-8

*Transmission automatique, surmultiplication, pneus à paroi blanche et bavolets—facultatifs moyennant supplément (selon les disponibilités).*

UN DEMI-SIÈCLE  
D'EXPERIENCE  
EN CONSTRUCTION  
AUTOMOBILE



DEMANDEZ UN ESSAI À UN VENDEUR AUTORISÉ MONARCH

# 2 appareils pour le prix de 1



**1** Véritable Congélateur

**2** Réfrigérateur Auto-dégivreur

Ici, réunis dans un superbe cabinet, on trouve un véritable congélateur pour les viandes, les fruits et les légumes congelés—plus un réfrigérateur ayant au delà de 8 pieds cubes d'espace frigorifié.

Le compartiment du réfrigérateur procure les températures moyennes les plus basses jamais trouvées dans les réfrigérateurs G-E—plus une température froide-humide qui conserve les aliments plus frais, plus nutritifs, plus appétissants—même s'ils ne sont pas couverts.

Vous y trouverez amplement d'espace où loger les bouteilles hautes, les grosses volailles—les grosses pommes de laitue peuvent être placées dans les tiroirs à légumes—les tablettes de la porte sont très pratiques pour les oeufs et les petits articles d'usage fréquent . . . et par surcroît il y a un conditionneur de beurre qui conserve le beurre à la bonne consistance pour l'étendre.

Et bien entendu . . . le dégivrage du réfrigérateur à système jumelé G-E se fait automatiquement. Ne manquez pas de le voir en étalage chez votre marchand G-E.



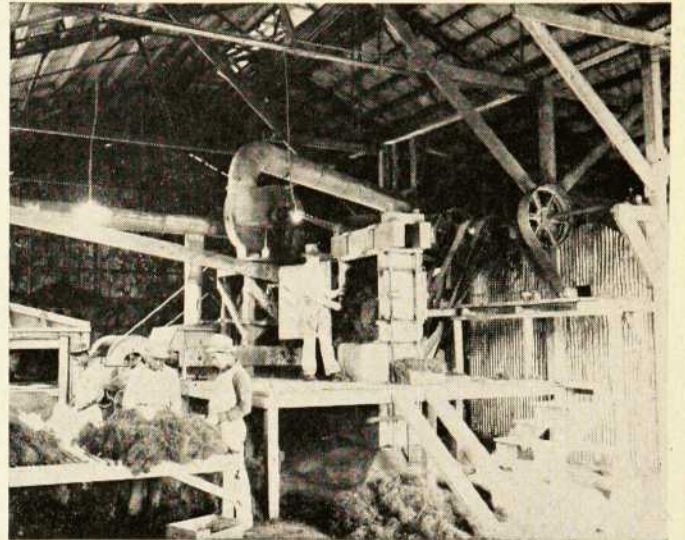
RÉFRIGÉRATEUR  
**Twin-System**  
GENERAL ELECTRIC



Cette section est le congélateur dans lequel vous pouvez placer jusqu'à 42 livres d'aliments congelés. Isolation indépendante de celle du réfrigérateur. Exceptionnel pour l'emmagasinage de longue durée.



Ci-dessus : vue aérienne de la ville verdoyante et ensoleillée de New-Iberia. — Ci-contre : la Plantation Greenwood près de Francisville en Louisiane ; très typique du style colonial sudiste. — Utilisation de la mousse du chêne que les Français appellent "la barbe espagnole" et les Espagnols, "la moustache française". (Photos Martin Studio, New-Iberia).



# ÉVANGÉLINE EN LOUISIANE

*Impressions recueillies*

par **CHARLES SAURIOL**  
chef de la publicité du SAMEDI.

*Fleuron d'une culture française éclos sur la souche née de rameaux français et acadiens. 200 ans de survivance ; de solides assises pour garantir l'avenir.*

*On m'avait à plusieurs reprises dépeint la population d'Évangéline comme vivant dans les marécages infestés et sinistres de la Louisiane, en décrépitude complète et comme étant des prototypes de décadence pour les coutumes et le langage. Voilà pourquoi j'ai décidé d'aller juger par moi-même du bien-fondé de cette réputation.*

**C**E qu'on pourrait appeler le pays des Acadiens se situe à quelque 150 milles à l'ouest de la Nouvelle Orléans, un voyage de trois heures et demie par train. On est ainsi à neuf milles de St-Martinville, à vingt-quatre de Lafayette. Non loin de là on peut également visiter New-Iberia, Abbeville et

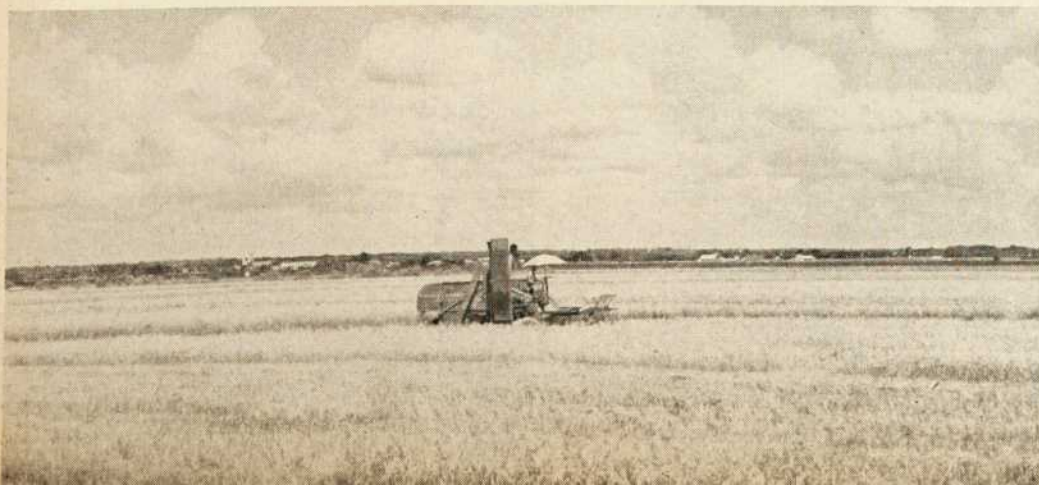
autres centres dont les noms résonnent comme des airs de fête aux oreilles françaises. Toute municipalité s'appelle ici *paroisse* comme dans la province de Québec.

Dès l'abord, une mise au point s'impose : le paysage n'est pas conforme à ce qu'on veut bien prétendre.

Les marais de Cyprès de la région New-orléanaise, si agréables à l'œil dès qu'on les considère du pont Huey Long, font ici place à une terre plus ferme et haute en couleurs. Cette plaine est coupée de rideaux d'arbres, évoquant ainsi notre Abitibi québécois. Sur le sol particulièrement fertile s'étendent des cultures de canne à sucre, de riz, de produits maraichers et, de-ci de-là, de pommes de terre.

Les villes que nous avons nommées plus haut sont essentiellement modernes et percées de larges avenues. Cependant, elles gardent ce cachet qu'imprime la France partout où passent [Lire la suite page 43]

La culture du riz au pays d'Évangéline : morne plaine !



Chaque année à New-Iberia, se donne une grande fête à la canne à sucre.



Hamilton, à mi-chemin entre Toronto et Niagara-Falls, compte une population de 270,000 habitants, en grande majorité de langue anglaise. Dans les quartiers de résidence, des arbres ombragent les rues et les coquettes maisons. Voici une vue du quartier commerçant, avec ses grands immeubles et ses magasins. Hamilton est un port des Grands-Lacs dont le trafic maritime est imposant. Son industrie métallurgique est la première du Canada.



LE "PITTSBURGH" DU CANADA

# HAMILTON, une ville ambitieuse

par SIMONNE DAIGNEAULT

**A**U CENTRE DE LA PÉNINSULE DE NIAGARA, blottie entre le lac Ontario et la baie de Hamilton, est située la cinquième ville du Canada : Hamilton, le centre métallurgique le plus important du pays. Cette ville moderne avec ses quartiers élégants, ses parcs nombreux aux pelouses verdoyantes, ses usines bourdonnantes d'activité est à l'image de sa population industrielle et prospère.

Son origine remonte au régime français, en 1669, alors que l'intrépide explorateur Cavelier de LaSalle amena une flottille de canots dans la baie de Hamilton alors connue des Indiens sous le nom de Macassa (belle eau). Mais les marécages environnants n'offraient rien d'invitant au courageux aventurier qui poursuivit son chemin. Ce n'est qu'en 1779, soit un siècle plus tard, que les colons s'installèrent dans la région. Deux Loyalistes, Robert Land et Richard Beasley, y bâtirent leur maison, l'un sur le site actuel, angle des rues Barton et Leeming, l'autre dans le parc Dundurn. En 1813, un député au Parlement du Haut-Canada, George Hamilton, divisa ses terres en lotissements et fonda véritablement Hamilton. En 1814, d'au-

tres pionniers arrivèrent. William Sheldon ouvrit un « magasin général », angle King et John, tandis que John Aikman installa sa boutique de forgeron et de voiturier en face du parc Gore. Les villages voisins de Dundas et Ancaster lui firent une lutte ardue mais en 1832, avec l'ouverture du canal Burlington, Hamilton devient le centre maritime du lac Ontario. Le creusement du canal Welland en 1846 apporta à la ville une prospérité nouvelle que décupla bientôt la construction du chemin de fer de la Great Western Railway en 1853, oeuvre à laquelle se consacra Sir Allan MacNab, premier-ministre du Haut-Canada avant la Confédération et châtelain du château Dundurn, une réplique d'un château ancestral de Lock Earn, en Ecosse. Les rails du chemin de fer, importés d'Angleterre, résistaient mal aux rigueurs du climat et en 1864, on établit la Ontario Rolling Mills Co., berceau de la Steel Company of Canada.

De nombreuses industries canadiennes sont nées à Hamilton. En effet, en 1836, on y fabriquait la première allumette de soufre [Lire la suite page 43]

Le célèbre Jardin de Rocaille, un des coins les plus pittoresques du Royal Botanical Garden, est connu dans tout le Canada. Le Spring Garden avec sa floraison printanière et le Sunken Garden, avec ses encaissements verdoyants entourent cet Eden merveilleux.



La Bibliothèque publique, fondée en 1912 grâce à un don de Andrew Carnegie, renferme plus de 200,000 volumes.



Le Royal Hamilton Yacht Club, situé sur le lac Ontario à proximité des plages environnantes, est très fréquenté.

Des édifices modernes, tels l'immeuble Pigott le plus élevé de la ville, foisonnent dans le quartier commercial. A gauche, le vieil horloge de l'édifice Birks, angle King et James.



LA CARRIÈRE D'UN ENFANT DE LA BALLE

# JEAN GABIN

par LÉOPOLD MASSIÈRA

**V**EDETTE (avec Michèle Morgan) du couple cinématographique français No 1, en 1938, Jean Gabin, malgré tous ses efforts et son courage n'a jamais pu reprendre le rang qu'il détenait dans son pays quand la guerre de 1939 éclata.

Néanmoins, ces dernières parutions à l'écran ont annoncé, non point sa résurrection car son prestige a toujours été vivace dans le coeur des spectateurs, mais le retour de sa forme et peut-être de la chance.

Jean Alexis Montcorgé vit le jour à Paris, le 17 mai 1904. Son père était un comédien ambulancier et sa mère une chanteuse fantaisiste.

A l'encontre de beaucoup de vedettes actuelles, Jean Gabin, dès sa naissance, se trouva « dans le bain ».

Il fut un « titi » de Paname dans toute l'acception du terme. Il en a, d'ailleurs, gardé la gouaille, le bon coeur et, il faut bien le dire, la « grande gueule ».

Jean Montcorgé, dès son plus jeune âge, aime la boxe, le plein air et... l'accordéon. Il était déjà le « dur au coeur tendre ».

Il débuta sur scène comme « boy » aux Folies-Bergères, bien qu'il eût aimé être mécanicien (plus particulièrement sur une locomotive).

A 19 ans, grâce à la recommandation d'un ami de son père, il eut un petit rôle dans une pièce qui s'intitulait *La dame en décolleté*.

A 20 ans, il accomplit son service militaire dans la marine.

Démobilisé, il reprit son activité théâtrale dans l'opérette.

A cette époque, Jean Gabin fut un chanteur... avec pas beaucoup de voix

(mais le cas est fréquent depuis la naissance de la radio, n'est-ce pas ?).

Il fit une tournée en Amérique du Sud et, à son retour, rencontra Mistinguett dont il fut le partenaire aux Bouffes-Parisiens.

Ses débuts au cinéma eurent lieu en 1930 dans un film qui s'intitulait *Chacun sa chance* (titre bien prédestiné).

On le vit ensuite dans *Méphisto*, *Paris-Béguin*, *La belle marinière*, *Gloria* et *Coeur de Lilas*.

Dans *Les Gaietés de l'Escadron*, il donna la réplique au grand Raimu et au futur *Don Camillo* : Fernandel.

Peu à peu, son talent s'affermait et le métier entraînait.

*L'étoile de Valencia*, *Adieu les beaux jours*, *Le tunnel*, *Zouzou*, *Maria Chapdelaine*, *Les Bas-fonds* (mis en scène par Jean Renoir et également interprété par Jouvet), *Variétés* (avec la gracieuse Annabella) firent connaître son nom et ses traits au grand public et l'imposèrent comme vedette.

Dans *Golgotha*, il donna (seule fois dans sa carrière) la réplique à Edwige Feuillère.

Sous la direction de Julien Duvivier, il tourna *La Bandéra* où *Annabella* (la vedette féminine française No 1 d'alors et que certains mêmes, nommaient « la petite fiancée de la France ») incarnait une jeune et séduisante marocaine.

Le mythe « Jean Gabin », soldat de fortune et tombeur de femmes, était lancé.

Avec bonheur, ensuite, le « dur » du cinéma français parut dans *La belle équipe* (avec la voluptueuse Viviane Romance dans un rôle de garce) et dans *Gueule d'amour* (avec la jolie



Aux Courses de chevaux à Paris, le populaire acteur français JEAN GABIN discute avec M. LUCIEN CHATAIGNOUX, propriétaire du cheval Souverain vainqueur du Grand Prix de Paris, du Royal Oak, du King Georges Steaker et de la coupe d'or d'Ascot.

Mireille Balin), deux films faits sur mesure pour lui.

« Pépé le Moko » le consacra comme vedette internationale.

Charles Boyer, dans le « remake » américain de ce film, ne put faire oublier sa magnifique prestation.

*Pépé le Moko* révéla Mireille Balin et en fit une star mondialement connue.

Dans *La grande illusion* mis en scène par Renoir, Jean Gabin joua le rôle d'un officier français prisonnier et évadé.

[Lire la suite page 45]



**POTINS**

**TURF ET STARS**

Aux Courses, à Paris, il n'est pas rare de rencontrer une vedette dont l'écran et les journaux ont popularisé les traits.

C'est ainsi que l'objectif de notre reporter photographe a pu surprendre l'inoubliable interprète du « Corbeau », Ginette Leclerc, paraissant fort en colère de n'avoir pas vu son favori gagner le Grand Prix de Deauville.

Nous verrons très prochainement cette « vamp » très séduisante du cinéma français dans « Gangsters en jupe », un charmant pastiche plein d'humour et de mouvement sur les films de gangsters.

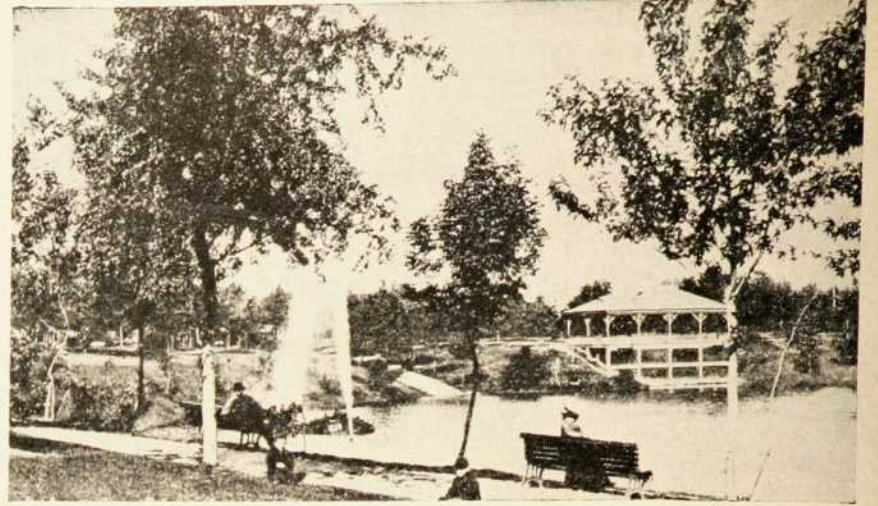
A propos de gangsters, Georges Raft, le dur de l'écran américain, aime beaucoup la France et est également un fervent du turf.

On le voit, sur notre cliché, en compagnie de John Huston, le metteur en scène de « Moulin Rouge » et du jockey crack américain Bill Person.

A défaut d'avoir remporté un gain important au Pari Mutuel, le turfiste amateur de cinéma peut toujours, à Paris, ramener en souvenir d'une belle journée aux courses l'autographe de sa vedette préférée.



Au début de ce siècle, le parc Dominion offrait les joies d'attractions multiples. Il ferma ses portes en 1937. Photo prise en 1906.



A cette même époque, le parc Lafontaine proposait une oasis de paix et de verdure aux promeneurs et aux enfants.

# NOS PARCS MONTRÉALAIS

*refuges de ceux qui ne peuvent aller à la campagne*

## Un peu d'histoire.

LE PARC LAFONTAINE, l'un des plus beaux au Canada, occupe dans le centre de la ville de Montréal un vaste emplacement désigné autrefois sous le nom de « Ferme Logan » qui fut plus tard vendu au Gouvernement fédéral.

En 1888 ce dernier louait une première fois cette propriété à la ville de Montréal.

Enfin le 1er novembre 1908 la partie est du parc était louée à la ville pour une période de 99 ans.

Et le 26 janvier 1909 la partie ouest du parc était cédée par le Gouvernement à la ville de Montréal.

Or le 22 juin 1901, la Ferme Logan prenait officiellement le nom de « Parc Lafontaine ». Par l'adoption de cette nouvelle désignation la Ville de Montréal désirait honorer la mémoire de sir Louis-Hippolyte Lafontaine homme d'Etat canadien-français qui fut deux fois premier-ministre du Canada.

Le privilège d'occuper tout le parc lui ayant été accordé en 1888, la ville s'employa, dès 1889 à commencer les premiers travaux de terrassement.

En cette même année les serres existantes au Square Viger furent transportées au parc Logan, et en 1890 on s'intéressait à la construction pour le gardien du parc d'une résidence qui existe encore.

En 1897 la partie est du parc fut nivelée pour faciliter la tenue de grandes manoeuvres militaires organisées à l'occasion du jubilé de la Reine Victoria.

En 1913 une section de ce terrain fut réservée pour l'agrément des enfants et des dispositifs pour jeux commencèrent à s'élever à cet endroit.

Dans la baissière naturelle occupant le centre du parc, deux étangs furent creusés vers l'année 1900. Le premier de ces étangs a été établi à un degré supérieur au second et le surplus de ses eaux se déverse dans celui-ci. De nos jours on laisse les oiseaux palmipèdes du parc prendre leurs ébats sur cet étang. Le pourtour en est de 850 pieds.

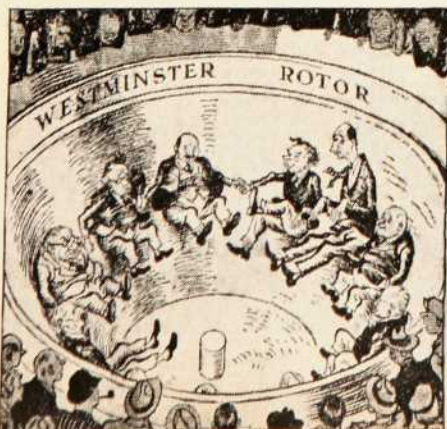
L'autre pièce d'eau, appelée étang inférieur, a une circonférence de quelque 3,000 pieds et une centaine de petites embarcations sillonnent sa surface aux beaux jours.

Une des plus belles attractions du parc est la fontaine lumineuse qui occupe le centre de l'étang supérieur.

[Lire la suite page 58]

## LA SAISON 1953 S'OUVRE SUR UNE NOTE DE MODERNISME. LE "ROTOR" FAIT FUREUR.

Acquis par les tenanciers dynamiques du parc Belmont, ce jeu qui donne des impressions fortes dignes de notre époque agitée a tout de suite remporté la faveur du public montréalais comme il eut celle des Londoniens et de tous ceux qui visitèrent le Festival de Grande-Bretagne. La caricature que nous reproduisons ici et que publia un journal anglais est bien le témoignage de sa popularité. Attirer l'attention des humoristes est en effet considéré comme un critère par les experts en publicité.



# Kodak

MARQUE DÉPOSÉE

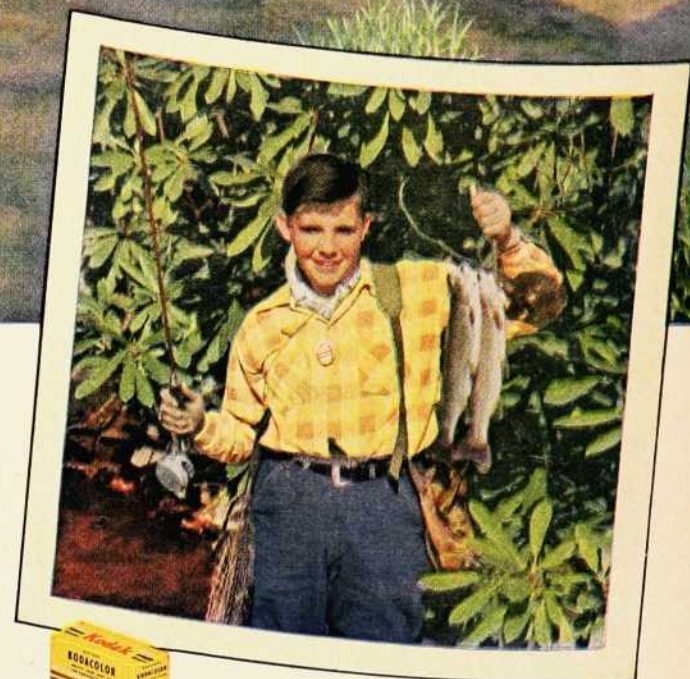


## Prise parfaite de photos en couleurs— et vous pouvez les prendre avec votre camera

Il y a un film Kodak pour photos en couleurs pour tous les genres de cameras . . . rigides ou pliantes, reflex ou miniature, ou pour cameras ciné-photo pour projections chez soi. Et il ne saurait être d'emploi plus facile.

Rien de nouveau à apprendre—pas de "suppléments" à acheter—suivez simplement les instructions qui accompagnent chaque rouleau. Quand vos photos reviennent—c'est merveilleux—ce sont des photos *en couleurs*! Et vous pouvez en jouir avec les vôtres ou des amis—sur votre écran, chez vous, ou avec des épreuves en couleurs.

Si vous avez une camera miniature, vous employez le Film Kodachrome—vous obtenez des transparents *en couleurs* pour projection (à gauche)—et des épreuves en couleurs (agrandissements aussi) comme ci-dessous.



Si vous avez une camera rigide, pliante, ou reflex, vous employez le Film Kodacolor pour des instantanés en couleurs comme celui-ci—agrandissements aussi.

Si vous avez une camera ciné-photo, vous employez le Film Kodachrome—et obtenez de belles vues animées en couleurs.



Le moyen d'obtenir de bonnes photos en couleurs—  
film Kodak pour photos en couleurs

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto 9, Ontario

DÉCORATION INTÉRIÈRE 1953

## ...où des PLANCHERS pratiques complètent l'ensemble

"Nous désirions une maison où nous serions heureux", dit madame M. Breton en parlant de sa nouvelle maison de St-Hyacinthe. "Lorsque les enfants grandissent, une maison doit être pratique tout en demeurant élégante. Nous l'avons construite pour y bien vivre et l'entretenir sans trop de travail. Pour nos planchers nous avons trouvé que le linoléum incrusté Dominion répondait parfaitement à nos besoins. Nous l'avons utilisé dans toute la maison."



Les Breton ont choisi les tuiles Jaspé Dominion, modèle No J/736, pour créer cette atmosphère reposante.



Le linoléum incrusté Dominion est le couvre-plancher adopté de plus en plus dans les foyers modernes. Sa surface satinée est agréable à l'œil, reposante pour les pieds et s'entretient sans difficulté. Un vaste choix de couleurs, en quatre modèles différents, en tuiles ou à la verge, font du linoléum incrusté Dominion l'élément de décoration idéal qui donne vie et beauté à chaque pièce de la maison... et il est très économique. Lorsque l'on construit une maison, il peut remplacer le bois franc. Des carpettes peuvent ajouter à la beauté de l'ensemble, mais ne sont pas nécessaires.

Avec le linoléum, on peut aussi rénover les vieux planchers. Il se pose facilement, rapidement et constitue une économie.

Pour tous renseignements et suggestions, procurez-vous nos brochures illustrées. Ecrivez à la Dominion Oilcloth & Linoleum Company Limited, 2200 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

**MARBOLÉUM BATTLESHIP JASPÉ HANDICRAFT**  
 EN TUILES • À LA VERGE  
 Dominion Oilcloth & Linoleum Co. Limited, Montréal

les oreilles bourdonnantes, s'enfonçait dans un mol écoeurement.

— Café, Chao! commanda le Second.

Le boy apporta de grands bols car le café ne se serait pas maintenu dans des tasses.

— Attention à votre robe, dit Romulo. Un jour que je naviguais sur le Pacifique...

L'Espagnol raconta une histoire que Marthe n'entendit pas. Le visage enfoui dans le bol, elle lappait plutôt qu'elle ne buvait le café aussitôt que le roulis le lui amenait à la portée de la bouche. Elle en avait le menton et le nez barbouillés.

Romulo parlait toujours. Elle approuva d'un sourire, à tout hasard, et tenta désespérément de réagir. La table se soulevait sous ses coudes, le plancher se déroba sous ses pieds et les cloisons ondulaient comme des tôles. Un grand chromo publicitaire, cloué au-dessus du hublot, l'hypnotisait. Il représentait une Chinoise assise sur un haut tabouret et qui fumait nonchalamment en exhibant très haut des jambes gainées de soie. Était-ce une publicité pour cigarettes ou pour bas? Marthe ne pouvait plus quitter la Chinoise du regard. Le balancement du navire communiquait à l'affiche une vie frémissante. On eût dit que la belle fumeuse commençait à se laisser glisser de son tabouret puis que, se ravisant, elle reprenait sa place. A chaque palpitation du papier, la taille flexueuse se cambrait ou, lascive, s'étirait sous le classique fourreau vert jade, fendu le long de la cuisse.

Neil Starkey alluma la lampe bardée de fer qui pendait du plafond. La pénombre s'épaississait dans le carré. Quand les vagues ne noyaient pas le hublot, une rafale de pluie le cinglait comme une décharge de chevrotines.

— Master! Master! cria un Chinois à demi engagé dans l'écouille.

Suivirent quelques mots que Mlle Labastie ne comprit pas et le Second, en deux enjambées, fut au haut de l'échelle.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Marthe au troisième officier.

— Une mauvaise rencontre en perspective.

— Des pirates?

Un petit rire découvrit les dents de loup de Romulo Férias.

— Tout ce qui se fait de mieux comme pirates...

Il décrocha un ciré, l'enfila.

— Excusez, mademoiselle...

Le capot de l'écouille, mal fermé, laissait fluier des filets d'eau. Mlle Labastie arrêta l'Espagnol.

— N'avez-vous pas un imperméable à me prêter? Je voudrais monter un instant sur le pont. On étouffe, ici...

Romulo entra dans sa cabine et rapporta une pèlerine caoutchoutée.

— Enveloppez-vous là-dedans.

Il aida la jeune fille à monter l'échelle qui fuyait sous le pied comme une échelle de corde.

— Mettez-vous à l'abri du rouf, conseilla-t-il.

Le ciel était de plomb, le grain rageur. Aveuglée d'abord par une giclée de pluie, Marthe ferma les yeux et respira goulument. Elle filtra l'air à travers ses dents serrées pour ne pas avaler l'eau. La gifle fraîche des embruns la débarbouillait de sa torpeur nauséuse.

Des deux mains, elle s'agrippa au rouf et regarda, envahie par une sorte de griserie trouble. Voilà, enfin, qui ressemblait à l'aventure telle qu'elle l'avait souvent rêvée, le soir, sous la lampe...

Tempête... Pirates...

Où étaient-ils, ces pirates? Elle découvrit un bateau qui roulait dans la lame... Oh! il grossissait... Rejoindrait-il le Solima?... Oui, sûrement...

[ Lire la suite page 42 ]

## LE SECRET DU "SOLIMA" [ Suite de la page 12 ]

Le blond colosse alluma sa pipe et ajouta froidement:

— Sans cela, il y a longtemps que je t'aurais fait passer par-dessus bord.

Marthe Labastie frissonna. Qu'y avait-il entre les deux hommes? Elle lança, d'une petite voix pitoyable:

— De quelle nature est la cargaison?

Elle avait simplement voulu faire diversion et elle y réussit au-delà de toute espérance. Les deux marins se tassèrent sur leur siège. Romulo es-

suya son couteau, le plia et le mit dans sa poche. Neil considéra sa pipe comme s'il ne l'avait jamais vue.

— Eh bien! insista Marthe. Vous m'avez dit ce matin, monsieur Starkey, que vous transportiez en Chine des marchandises dont la livraison ne tolérerait pas de retard. De quelles marchandises s'agit-il?

— D'équipements industriels, dit le Second. Machines-outils et accessoires.

Il s'enveloppa d'une épaisse bouffée et, sarcastique:

— Désirez-vous compulsier les connaissances?

Elle le regarda en face.

— Non, j'ai confiance en vous.

— Bravo! sourit Romulo Férias.

La moquerie de ce sourire n'échappa point à la jeune fille, — pas plus que la contrariété de Neil Starkey. Mais un malaise grandissant paralysait son esprit, l'empêchant de penser clair.

Les oscillations du brick gagnaient en ampleur. Il donnait du nez dans le creux de la lame et Mlle Labastie,



Les maisons modernes vous permettent plus de loisirs, une vie plus agréable—avec le minimum de tracas. Le nouveau Frigidaire "Cycla-matic" a été fabriqué dans le même but!

# Le Frigidaire Cycla-matic avec les Nouveautés offre toutes les commodités exigées par le nouveau mode de vie!

**Ce remarquable congélateur d'aliments réfrigérateur offre un nouveau genre de dégivrage automatique — des tablettes qui s'avancent — une foule d'avantages aussi nouveaux que demain!**

Il y a tout juste un an, on présentait le principe Cycla-matic pour la conservation des aliments—un principe de Frigidaire. Dans ce court espace de temps le principe et le mot ont été merveilleusement bien accueillis par les ménagères. Car ces dames, plus que toute autre personne, se rendent compte de l'importance de la bonne conservation des aliments—évitant une quantité de problèmes présentés par des réfrigérateurs démodés.

Ce Frigidaire Cycla-matic est un véritable congélateur d'aliments—plus un réfrigérateur spacieux. Chacun est refroidi par son propre Froid Uniformisé très sûr. Le réfrigérateur est débarrassé du givre par le dégivrage Cycla-matic. Voici certainement le meilleur conservateur d'aliments sur le marché aujourd'hui. On peut l'obtenir en deux superbes modèles Cycla-matic—dans les capacités de 10.6 et de 9 pieds cubes.



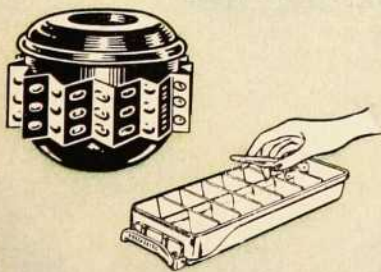
**Ce congélateur d'aliments séparé** conserve près de 50 livres d'aliments congelés pendant plusieurs mois dans la sécurité d'une zone à zéro, grâce aux serpentins environnants et à une épaisse isolation. Gardez les restes. Faites cuire et emmagasinez des quantités de pain, tartes, gâteaux. Faites la moitié moins d'emplètes. (P.S. Beaucoup de cubes de glace dans les Tiroirs à Glace Quickkubé faciles à manier)

**Dégivrage automatique sûr, infaillible et constant!** Le nouveau principe Cycla-matic Frigidaire élimine le givre avant qu'il s'amasse. Il agit de concert avec la "Refrig-o-Plate" (que vous pouvez clairement voir dans l'illustration) pour refroidir le réfrigérateur et pour faire disparaître, le givre sans chaleur ni contrôles manuels.



**Mécanisme "Meter-Miser"** — le mécanisme de réfrigération le plus simple jamais fabriqué. Fidèle, économique. Il produit des océans de froid avec très peu d'électricité.

**Les Tiroirs à Glace Quickkubé** — se dégagent au toucher du doigt. Les cubes sont libérés, deux ou plus à la fois, quand on soulève un seul levier à même.



**Tablettes Sur Billes**, une nouveauté dans le domaine de la commodité. Les tablettes en aluminium à l'épreuve de la rouille s'avancent de toute leur longueur—elles placent tous les aliments à portée de la main. Il y a amplement d'espace pour l'emmagasinement d'aliments—jusqu'à des tablettes sur la porte. Egalement beaucoup d'espace dans l'Hydrateur. Et tout est protégé par le mécanisme de réfrigération le plus simple jamais fabriqué—le fameux "Meter-Miser".



Voici votre congélateur d'aliments

Voici votre réfrigérateur

Cycla-matic—Modèle DS-106

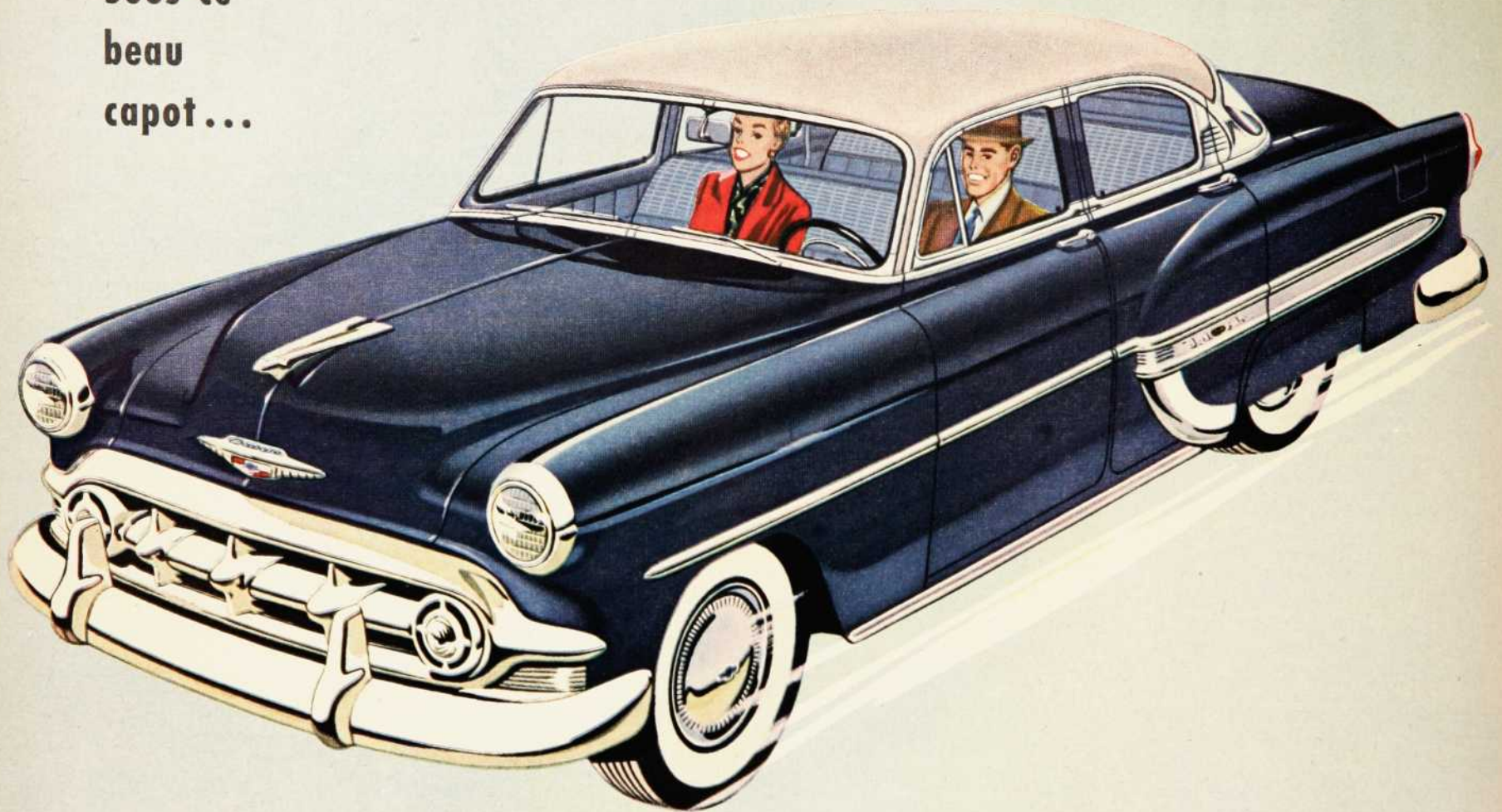
**Voyez votre Concessionnaire Frigidaire dès aujourd'hui!** Voyez le Frigidaire Cycla-matic ainsi que tous les autres nouveaux modèles Master et Standard. Recherchez le nom du Concessionnaire Frigidaire du voisinage dans les Pages Jaunes de votre Annuaire téléphonique—ou écrivez à Frigidaire Products of Canada Limited, Montréal 28, Qué., afin d'obtenir un dépliant gratuit.

## Cycla-matic Frigidaire

Fabriqué et appuyé par General Motors



Sous ce  
beau  
capot...



## le moteur le plus économique et le plus sûr du domaine des bas prix!

### LE MOTEUR "FLAMME BLEUE" ENTIÈREMENT NOUVEAU DE CHEVROLET... ENCORE PLUS PUISSANT!

La magnifique performance de cette splendide nouvelle Chevrolet repose sur une nouvelle réserve d'énergie débordante. Et cela s'accompagne de la plus grande augmentation d'économie au cours des 40 années d'existence de Chevrolet.

Comment cela se peut-il? Le moteur "Flamme Bleue" de 115 CV entièrement nouveau et à haute compression explique toute l'histoire. Joint à la nouvelle transmission automatique Powerglide, comme équipement facultatif à coût additionnel, sur les séries Bel Air et Deux-Dix, cet excellent nouveau moteur vous donne la puissance requise pour franchir les côtes et filer avec la plus grande facilité en palier.

Voilà une performance économique et sûre, une puissance à haute compression vraiment dynamique. Et le dessin à soupapes en tête très efficace de Chevrolet, joint au nouveau rapport

de compression de 7.5 à 1, extrait plus d'énergie de chaque goutte d'essence — même de l'essence régulière!

Il va sans dire que la puissance, la performance, la sûreté de fonctionnement et l'économie ne font que commencer à décrire les avantages de cette superbe nouvelle Chevrolet '53.

**Nouveau moteur "Thrift-King" à soupapes en tête et à haute compression de 108 CV!**

Dans les modèles à changement de vitesse, le nouveau moteur "Thrift-King" de Chevrolet donne 108 CV et la performance d'une nouvelle haute compression (rapport de 7.1 à 1) — nouveaux départs rapides, nouvelle puissance pour dépasser — et encore plus de milles au gallon d'essence. Mais il vous faut voir et conduire ces modèles.

#### Entièrement nouvelle, de part en part

Nouvelles carrosseries élégantes par Fisher... nouveaux intérieurs plus riches et plus spacieux... le plus grand choix de genres de carrosserie et d'harmonies de couleurs... plus de poids... plus de stabilité — meilleure tenue de route... suspension arrière à équilibré central... marche plus douce des genoux mécaniques... nouveaux freins à tambour Jumbo et à pression veloutée. Caractéristiques facultatives à coût additionnel: la Powerglide entièrement nouvelle pour départs plus vifs, la commande hydraulique entièrement nouvelle, la glace teintée GM Shade-Lite avec nuance graduée exclusive du pare-brise et l'œil autronique qui atténue et intensifie automatiquement les phares.

Une valeur General Motors



**Il se vend plus de Chevrolet que de toute autre voiture!**

# DANS LE MONDE SPORTIF

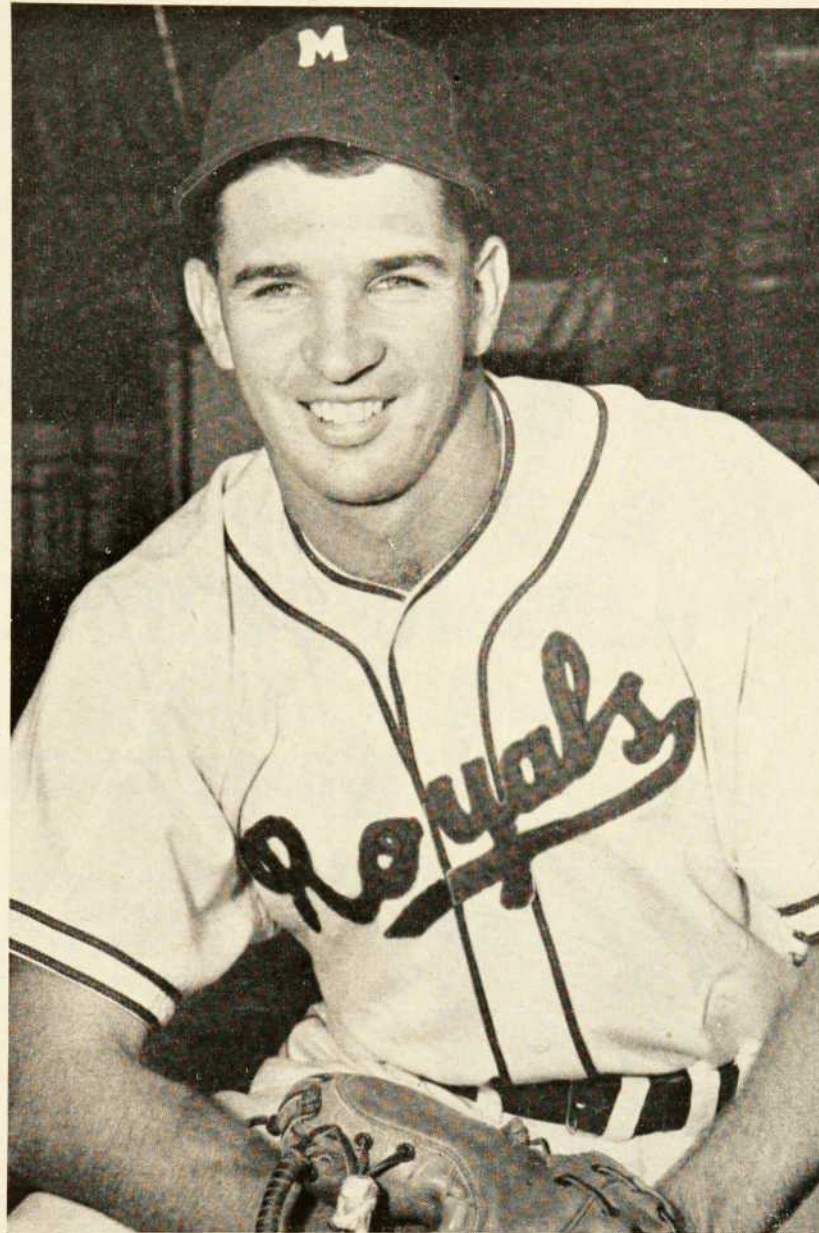
par OSCAR MAJOR

## Choses et autres

■ Pour la gouverne d'un grand nombre de jeunes fervents du baseball, voici ce qu'est un "Texas Leaguer": un coup sûr frappé en arrière du troisième-but, ou de l'arrêt-court, ou du second-but, ou du premier-but. La balle frappée tombe entre les voltigeurs et les joueurs d'intérieur, sans qu'aucun d'eux ne puisse la saisir. Pour qu'il y ait un "Texas leaguer", il faut nécessairement qu'un voltigeur et un joueur d'intérieur ait essayé de saisir vainement la balle... Voici les origines de ce coup sûr assez chanceux: Les joueurs de baseball Arthur Sunday, Bill Joyce et Emmett Rogers évoluaient, en 1889, sur le losange d'un club de la Ligue du Texas. Nous avons oublié le nom de cette équipe. Peu importe! Cette ligue suspendit ses activités, au milieu de la saison de 1889. Ces trois joueurs précités se joignirent alors au club Toledo, de la Ligue Internationale du temps, qui portait le nom de l'Association de l'Est, ou quelque vocable analogue. Dans les 31 dernières joutes de la saison de 1889, Arthur Sunday, qui devint ministre protestant, obtint une moyenne au bâton de .398. La majorité de ses coups sûrs furent frappés sans trop de force entre les voltigeurs et les joueurs d'intérieur. Les rédacteurs sportifs du temps donnèrent à ces coups réussis le nom de "Texas leaguers", parce que Sunday était originaire de l'Etat du Texas et qu'il avait toujours joué dans la Ligue du Texas. Depuis, on a adopté, définitivement, cette expression dans le baseball organisé.

■ Les millionnaires américains aiment à se distinguer. Si vous étiez millionnaire, vous aimeriez à vous distinguer!... Ces chanceux se divertissent à coeur joie, à jouer au golf aquatique, à Santa-Barbara, Californie. Ce sport aquatique obéit aux mêmes règles que le golf, joué sur le terrain des vaches, le gazon. Les joueurs prennent place dans des canots-automobiles de grande valeur. Armés de bâtons de golf, ils pourchassent les balles qui sont, comme eux, flottantes. Ils tentent d'atteindre les buts, qui sont également flottants. Ça doit être un divertissement passionnant! Mais pas tout à fait sans danger. Il y a quelques semaines de cela, deux canots montés par des joueurs se sont abordés à toute vitesse. Ce qui a causé la mort d'un des joueurs de golf aquatique, qui ne savait pas nager... Ces héritiers ont reçu, en guise de consolation, \$2,500,000. En ce bas monde, le malheur des uns fait le bonheur des autres!

■ S'il vous prend envie d'assister à des joutes de baseball télévisées, confortablement assis au foyer, vous n'avez qu'à trouver un commanditaire, qui devra déboursier \$50,000, pour vous plaire. Bien entendu, il s'agit des parties disputées au Stadium de Montréal, outre les 12 joutes télévisées, au cours de la présente saison et commanditées par la Brasserie Dow... Vous vous demandez, non sans raison, pourquoi la direction du Montréal ne se contente pas d'un montant moins élevé! C'est simple, comme bonjour ou bonsoir! Dans le district de Montréal, 50,000 appareils de télévision font la joie de près d'un demi-million de personnes, adeptes de



**CHARLIE THOMPSON, l'habile receveur des Royaux de Montréal, est un fervent disciple de l'axiome suivant: "Souriez à la vie et elle vous sourira". Toutefois, le frappeur gaucher a changé d'humeur, lorsque son gérant Wally Alston lui imposa une amende de vingt-cinq dollars, comme il l'a fait à quatre autres de ses joueurs. Pourquoi? Ces joueurs n'ont commis aucune faute d'insubordination. Ils ont suivi à la lettre les règles de l'entraînement. Mais, au cours d'un voyage, ils ont taquiné le dieu Hasard en misant de trop fortes sommes au poker et aux coeurs. C'est d'ailleurs, l'avertissement donné par Ford Frick, commissaire suprême du baseball majeur qui entend mettre fin aux enjeux, où l'on parie parfois de gros montants, avant que ne surviennent des choses désagréables. Depuis, les joueurs mis à l'amende ont tellement bien fait les choses que le sympathique mentor du Montréal a remis aux joueurs fautifs la somme, déduite de leur paye... Incidemment, Wally Alston n'agit pas en policier, à l'endroit de ses joueurs. Au début de chaque saison, il leur donne ces précieux conseils: "Vous êtes tous assez âgés pour bien vous conduire, sans chaperons. Si vous abusez, si vous vous couchez trop tard, si vous prenez des libations trop fréquentes et trop fortes, vous vous jouez un tour à vous-mêmes. Si vous vous conduisez mal, vous n'êtes pas en condition pour donner le meilleur de vous-mêmes sur le losange. Votre ambition est de jouer dans les grandes ligues, où les salaires sont illimités. Au lieu de graduer en grande compagnie, où vous pourrez améliorer le sort de votre famille, vous ne resterez pas à Montréal. Sans votre entière coopération, je vous enverrai dans une ligue de calibre inférieur, où les salaires sont moindres."**

la loi du moindre effort. Sur ce nombre, près de 35,000 téléviseurs sont achetés à termes ou conditions faciles. Entre nous, les connaisseurs du baseball ne trouvent aucune satisfaction à voir se dérouler, à la télévision, les différentes phases d'une joute. Par contre, ceux qui ne connaissent presque

rien du sport national américain, la TV leur suffit. Que voulez-vous? Quels que soient les humains, il faut vivre avec eux! De plus, nous ne croyons pas que la télévision, à Montréal, fasse le moindre tort au baseball. Du moins, jusqu'ici. L'avenir n'appartient qu'à Dieu!

■ Réponse à M. J. Lavoie, Montréal.  
Voici, par ordre de mérite, les meilleurs rédacteurs sportifs de Montréal: Elmer Ferguson, du "Herald", Dink Carroll, de la "Gazette", "Baz" O'Mara, du "Star", Marcel Desjardins, de "La Presse", Phil Séguin, Jean Barrette et Zotique Lespérance, de "La Patrie", Mickey McGowan, du "Star", Jerry Trudel et Jacques Beauchamp, de "Montréal-Matin", Bert Soulière, du "Canada", Xiste Narbonne, du "Devoir", Paul de St-Georges, de "Samedi-Dimanche". Nous nous demandons pourquoi vous avez choisi le chiffre 13, qui fait peur à tant de gens! Serait-il, par hasard, votre porte-bonheur? C'est le nôtre! Et nous nous excusons auprès des 13 autres chroniqueurs sportifs montréalais, de ne pas les placer au sein de ce Paradis terrestre!

■ Suit le calendrier des joutes, qui seront disputées, du 14 au 21 juin inclusivement, dans la Ligue Provinciale du président Albert Molini:

### Dimanche, 14 juin

St-Hyacinthe à Québec	(2) 1.30
Sherbrooke à Thetford-Mines	1.30
Drumville à Trois-Rivières	1.45
Granby à St-Jean	2.00

### Le soir

Thetford-Mines à Sherbrooke	8.00
Trois-Rivières à Drumville	8.00
St-Jean à Granby	8.15

### Lundi, 15 juin

Sherbrooke à St-Hyacinthe	8.15
---------------------------	------

### Mardi, 16 juin

Québec à Thetford-Mines	8.00
Granby à Sherbrooke	8.00
Trois-Rivières à St-Hyacinthe	8.15
Drummondville à St-Jean	8.30

### Mercredi, 17 juin

St-Hyacinthe à Trois-Rivières	8.00
Québec à Thetford-Mines	8.00
Sherbrooke à Granby	8.15
Drummondville à St-Jean	8.30

### Jeudi, 18 juin

St-Hyacinthe à Trois-Rivières	8.00
Granby à Québec	8.00
Thetford-Mines à Drumville	8.00
St-Jean à Sherbrooke	8.00

### Vendredi, 19 juin

Granby à Québec	8.00
Thetford-Mines à Drumville	9.00

### Samedi, 20 juin

Thetford-Mines à Granby	(2) 7.00
Sherbrooke à Drumville	8.00
St-Jean à Trois-Rivières	8.00
Québec à St-Hyacinthe	8.15

### Dimanche, 21 juin

Granby à Thetford-Mines	(2) 1.30
St-Jean à Trois-Rivières	1.45
Drummondville à Sherbrooke	2.00

### Le soir

Québec à St-Hyacinthe	(2) 6.30
Sherbrooke à Drummondville	8.00
Trois-Rivières à St-Jean	8.30



Les joies de la navigation et celles d'un salon où l'on peut causer sans craindre la fatigue. Idéal pour faire sa cour ! Le Johnson est un 25cv.

# Enfin seuls dans le confort moderne

## Ça et là sur nos lacs



Vous n'en avez que pour quelques minutes pour faire vous-même sans grand effort la mise en ordre de marche d'un matériel au préalable parfaitement disposé sur voire voiture. Le moteur se tient d'une main... et en moins de deux vous pêchez.

L'ÉTÉ NOUS AIMONS FUIR LE BRUIT et la poussière de la ville. Nous montons en voiture et, que rencontrons-nous ? ... les gens de la ville qui obstruent la route dans leur interminable exode. Que faire alors ?

Fuyez les sentiers battus, allez sur l'eau, c'est si facile de nos jours. Point n'est nécessaire de posséder un chalet et un embarcadere, fixez tout simplement l'esquif sur le toit de la voiture. Plus n'est question non plus de s'époumonner à ramer, de se plaindre parce que l'épouse et les enfants sont trop lourds : ayez un petit moteur auxiliaire. Ainsi vous pourrez évoluer à votre guise, ne pas craindre les courants contraires qui si souvent limitent la promenade du rameur, élire tout à loisir votre lieu de pêche . . . Si tout à coup, l'endroit est envahi par des importuns, d'un tour d'hélice vous pouvez les fuir.

Avouons qu'à pagayer il l'aurait rapidement trouvée trop lourde et sans conversation. Mais, comme ça, dans un fauteuil, grâce à son 3 cv, quels charmes ne lui trouve-t-il pas ? (Photos Outboard Marine Mfg. Co., Peterborough, Ont.)





Aujourd'hui, en un cortège lamentable et monotone, d'infâmes bicoques dissimulent la rivière à la vue du passant qui ne rêve plus alors que de brûler les milles dans une puissante voiture. Pour aller où ? on se le demande... vers d'autres lignées de bicoques.

# Enfants prodigues . . . Quand reviendrons-nous à nos pères

par JACQUES SIMARD

directeur général de l'Association Canadienne  
d'Urbanisme, à Ottawa et Maire de Prévile.

**P**OUR quiconque a voyagé d'un océan à l'autre, le Canada n'est pas seulement un immense pays, un pays riche ; c'est aussi une contrée d'une diversité inouïe, tant dans son aspect physique que dans son mode de vie et ses habitants. Terre-Neuve, les Maritimes, le Québec, l'Ontario, les plaines de l'Ouest, les Rocheuses ne sont pas seulement des lieux dont la topographie diffère ; ce sont autant de façons de vivre, distinctions fondamentales qui sont partie essentielle de la richesse spirituelle de la contrée.

Ayant échappé au "melting pot", les individus qui le composent ont su modeler le sol selon leurs aspirations, et nulle part plus que dans le Québec peut-on voir l'empreinte de l'homme sur le sol qu'il habite.

Depuis trois siècles, un peuple s'est installé dans un pays vierge, peuple dont l'histoire n'est qu'une succession d'œuvres grandissant l'homme ; ce petit peuple rencontre devant lui un immense défi. Lentement, avec un génie qui ne se dément pas, il humanise ce pays si rude, si sauvage, si peu comparable à celui qu'il a quitté ; venant des diverses provinces de France, il apporte avec lui des habitudes, des traditions qui lui sont particulières et qu'il transmettra au nouveau pays après les avoir adaptées à son usage, façonnées par le sol, par la géographie, par la végétation, par le ciel, par le climat.

Ce nouveau visage, gravé sur la nouvelle patrie, a plusieurs expressions, et le voyageur d'aujourd'hui peut s'arrêter aux différences des régions de Gaspé, de la Beauce, du Saguenay, de l'Abitibi, des Cantons de l'Est. Même le type d'homme est différent ; la langue a ses particularités savoureuses ; car le pays lui-même a changé les habitants comme les habitants ont modelé le pays.

Mais quelles sont ces caractéristiques qui font que nous différons du reste du Canada ? A travers les multiples régions du Québec, essayons de saisir les caractéristiques de la vallée du Richelieu comme étant à la portée de la main et permettant dans un espace

restreint, dans un microscope de discerner la façon dont l'homme a su assouplir le sol pour ses fins et apporter ainsi une des plus riches contributions au patrimoine commun du pays.

Ce furent les soldats du régiment de Carignan qui colonisèrent la vallée du Richelieu. La rivière était la grande voie de communication et les fermes s'étendaient en profondeur sur les rives. Ce mode de pénétration est d'ailleurs particulier à toute colonisation de caractère français.

Fermes au bord de l'eau, au long des routes ; terres en culture, bois debout pour se chauffer ; cette façon étroite et profonde de diviser le sol se retrouve même dans la Louisiane et dans l'Ouest canadien, partout où le Français s'est établi. En 1815, à la suite de la guerre américaine, on vit les "Empire Loyalists" quitter leur pays d'origine et s'établir dans la vallée du Richelieu ; ils amenèrent avec eux leur façon de subdiviser la terre et on trouve alors des fermes qui, au lieu d'être en profondeur, sont carrées. Cette différence fondamentale de l'occupation du sol se traduit dans le système de route et dans le site de la maison canadienne.

La diversité du sol et de la vallée contribue à influencer le milieu. On s'intéressa tout d'abord aux terres grasses et la culture du blé fit appeler la vallée du Richelieu « le grenier du Bas Canada », culture qui se changea en culture mixte et en pâturage après les développements de l'Ouest canadien.

D'autres parties du sol sont sablonneuses (bois de Verchères) ; l'humus n'est qu'en surface et la culture est quasi impossible sur de grandes étendues couvertes de sapins et d'épinettes ; fait à noter, les habitants ont appris à « gossier » le bois. Ils sculptent des statuettes !

D'autres sols sont aussi remarquables ; ce sont les gravières entourant les flancs des monts isolés (Saint-Hilaire, St-Bruno, Johnson, Rougemont) qui s'élèvent de la plaine. Cette formation du sol et sa localisation à flanc de montagne ont donné naissance à une ri-

chesse remarquable : les grands vergers de la région. Voilà, à vol d'oiseau un aperçu du paysage de cette région.

Si la rivière Richelieu est l'artère principale qui ouvrit d'abord à l'homme le chemin de la terre, des routes se déploieront bientôt qui permirent de mettre en communication les petits villages et les fermes s'échelonnant le long de son cours.

Le chemin du Roy ! Route essentielle tracée le long du cours d'eau, en intime avec lui, ménageant la terre, mais sachant se retirer à l'abri des crues. Les vieux chemins sont remarquables par cette sympathie du tracé entre la terre et la rivière. Ce respect des deux éléments encourage à tout moment l'aménagement de points de vue magnifiques, dégage au tournant, un promontoire, la montagne omniprésente. Nos pères ne connaissaient pas l'inondation. Ils avaient su comprendre les crues et s'en protégeaient. D'une rive à l'autre, le traversier, « le « bac », permettait des rapports fréquents entre les villes jumelles sans cependant leur imposer de fusion.

Dans le village, se trouve centralisée la vie culturelle et religieuse de toute la campagne environnante, ancrée profondément dans ses traditions. C'est la source même de la vitalité du peuple et cette dignité particulière n'est pas seulement le résultat du calme, de la paix, de la simplicité du cadre rural, mais bien de cette sympathie étroite qui unit l'homme à la terre dans un sentiment profond, dans un respect inné des choses qui ont déjà depuis longtemps démontré leur valeur.

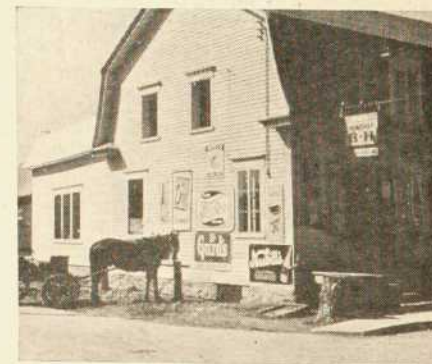
L'habitant, qu'il soit au village ou à la ferme, a construit sa maison avec une conscience naturelle de ce que cet apport confère au paysage, au milieu. Il emploie tout naturellement les matériaux à sa main et, indépendant du chiffrage et de la géométrie, il construit avec l'oeil, avec la main ; influencé par la courbe gracieuse du paysage, il arrondira son toit pour lui enlever la dureté de la ligne ; il ne construit pas sur plan, loin de l'emplacement, mais de toute

pièce sur les lieux, ajustant son travail à toute éventualité, conscient des regards des voisins avec qui il devra habiter.

Ainsi bâtissaient les grands constructeurs du moyen âge. Ce n'est pas autrement qu'on a édifié les cathédrales et c'est avec la Renaissance qu'on a commencé à perdre cette sympathie avec le cadre, le milieu, sympathie que nos pères avaient retrouvée tout naturellement. [ Lire la suite page 38 ]



Miraculeusement préservé de l'outrage des hommes modernes, ce paysage laisse à l'oeil du promeneur la pleine jouissance d'un horizon très pur.



Les arbres sont tronqués, les murs se couvrent de panneaux publicitaires plus criards les uns que les autres, c'est un anonymat aussi morne que ce pauvre cheval dépaycé.

## NOTRE FEUILLETON

## LA FÉE DES ROSES

par MAURICE VANEL

No 2

SEPTEMBRE était venu. Ecrasée par tant de douleurs, Micheline ne sortait presque plus de Trébons.

Elle s'absorbait dans la lecture des journaux locaux, y cherchant toujours le nom du pauvre Bosko, de l'innocent, qui allait payer pour le coupable le plus horrible des forfaits.

Bosko avait énergiquement nié avoir volé la moindre somme d'argent; mais les juges étaient convaincus qu'il mentait et qu'il avait caché à Castelvieuil les billets dérobés.

Aussi, pour la deuxième fois, fit-on à la tour de nouvelles perquisitions, déplaça-t-on tous les pauvres meubles de l'humble logis, chercha-t-on partout, sous les pierres, dans les coins les plus reculés, jusque dans l'écurie de la chèvre; mais nulle part on ne trouva ni argent ni billets.

Pendant que se pratiquaient ces perquisitions et ces longues recherches, Cécilia s'était sauvée dans la montagne, abandonnant, seules, à Castelvieuil, Rose-des-Neiges et la chèvre. Elle avait vécu dans quelques huttes éloignées de Luchon, et quand elle était revenue elle s'était couchée, secouée par la fièvre.

Personne, maintenant, ne montait jusqu'à la tour de Castelvieuil. Les touristes la fuyaient et, la désignant de loin, disaient :

— C'est là où demeure l'assassin.

Cécilia et Rose-des-Neiges, les deux malheureuses, semblaient à jamais abandonnées.

Un matin, cependant, une victoria s'arrêta devant Castelvieuil.

La vieille Cécilia venait de rentrer d'une de ces courses vagabondes qui duraient parfois pendant des semaines entières. Elle était fatiguée, harassée, à bout de forces.

Sur un escabeau, elle était tombée, écrasée, brisée par une marche trop longue.

Ses pieds nus étaient ensanglantés.

Ricanant presque, elle regardait ses chairs déchirées, les haillons dont elle était enveloppée.

De la victoire une femme était descendue.

C'était la Dame aux bluets.

Un costume de flanelle blanche mouillait son corps gracieux; à son corsage s'épanouissait un bouquet de bluets nouvellement cueillis.

La belle inconnue avait suivi toutes les péripéties de l'affreux drame de Trébons. Elle savait que le vol était le mobile du crime; et, souvent, ce vol l'avait rendue rêveuse.

Le vrai meurtrier était-il bien Bosko?

Cependant, Bosko a avoué le crime! Avoue-t-on un crime qu'on n'a pas commis?

Mais ce vol! ce vol!... ces perquisitions qui n'ont pas abouti!

La Dame aux bluets était fort perplexe.

Bien des fois une monstrueuse pensée était montée en son esprit:

Commencé dans l'édition du 13 juin 1953.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le comte Roger de Marigny, ayant à payer une dette de jeu, étrangle son beau-père, le général de Trébons pour lui voler son argent. Avant de mourir celui-ci peut révéler à Micheline, sa fille, le nom de l'assassin mais il indique aussi du doigt Bosko qu'il confond avec Roger, et le pauvre bossu prend dès lors la résolution de se sacrifier pour sauver l'honneur de la famille de celle qu'il a toujours aimée en secret...

Si l'assassin du général était Marigny? Ne fallait-il pas au comte cinquante mille francs pour payer une dette de jeu, dette contractée à la caisse du Casino de Luchon? N'avait-il pas liquidé cette dette le lendemain même? Si c'était lui?...

Et cette même pensée lui revenait, obsédante, pendant qu'elle gravissait le petit chemin qui conduit à la tour. Si c'était Marigny?

Allons donc! elle est folle, vraiment. Bosko est bien le seul et vrai coupable.

Tout en haut, sur la plate-forme qui domine la vallée, elle aperçoit Rose-des-Neiges et la chèvre, la chèvre blanche qui broute l'herbe.

Rose-des-Neiges n'a pas fait un mouvement. Elle n'ose plus, comme autrefois, courir au-devant des voyageurs. Depuis l'arrestation de Bosko, elle a été tant de fois repoussée, tant de fois battue par les autres petites filles de son âge!

— Mère, voici quelqu'un qui monte à la tour, dit-elle à Cécilia accroupie devant l'âtre où achève de brûler une brassée de bois mort.

— Laisse monter.

— C'est une belle dame. Mère, lève-toi et viens à sa rencontre.

— Qu'elle monte si elle veut. Je reste ici; je ne puis plus marcher. Regarde mes pieds: le sang coule... je voudrais le voir couler jusqu'à la dernière goutte... j'en aurais enfin fini avec toutes les détresses de la vie!

A peine a-t-elle achevé ces paroles que la Dame aux bluets apparaît sur le seuil de la grande salle de Castelvieuil.

Cécilia veut se lever; mais, d'un geste doux, l'inconnue l'engage à rester assise.

En septembre, il fait froid déjà, dans la montagne, et les matinées sont souvent glaciales.

Rose-des-Neiges a jeté dans l'âtre une nouvelle brassée de branches ramassées pendant l'été dans la vallée; et les flammes s'élèvent, pétillent, emplissant la grande salle de la tour d'une lueur joyeuse.

— Vous me reconnaissez bien, n'est-ce pas? fit l'inconnue en serrant presque de force les mains de Cécilia.

— Oui, madame, je vous reconnais.

— Plusieurs fois, déjà, je suis venue vous voir; mais jamais je ne vous ai rencontrée. L'enfant, non plus, n'y était pas.

— Oh! moi, j'errais dans la montagne, fit Cécilia avec un geste large; j'errais là-haut, vers les cimes les plus hautes. Ça fait du bien, de marcher, de courir... ça tue le corps, et l'esprit n'a plus le temps de songer...

« Oh! oui, j'ai marché... marché longtemps! Là-haut, j'ai trouvé des braves

gens qui m'ont recueillie, consolée, nourrie! Ils sont meilleurs que les gens de Luchon, les solitaires de nos vieilles montagnes; ils ne m'ont point jeté de pierres!...

— Et l'enfant? que devenait-elle, pendant vos absences?

— Elle vendait ses petits bouquets et le lait de la chèvre.

— Et où couchait-elle?

— Là, toute seule.

Et, d'un geste lent, elle montrait le grand lit garni de rideaux de serge bleue et rouge.

Debout près de l'âtre, Rose-des-Neiges demeurait silencieuse.

Sur ses épaules roulaient en cascades ses cheveux d'or embroussaillés. Dans ses yeux couleur de pervenche, des larmes roulaient et retombaient lentement sur ses joues brunies.

— Qu'elle est jolie! pensait la Dame aux bluets.

Et, en examinant plus attentivement la blonde fillette, son cœur se serrait douloureusement.

Elle demanda:

— Cette enfant est à vous?

— Oui, répondit Cécilia d'un ton farouche.

— Un enfant de votre fils?

— Oui.

Un silence se fit.

— Mais pourquoi me demandez-vous tout cela? reprit Cécilia d'une voix sourde, inquiète, quelque peu tremblante. Voudriez-vous me la prendre aussi? l'emmener avec vous?... Oh! on me laisserait seule ici à jamais!... Non, non!... Rose-des-Neiges est à moi... je la garde! Je ne veux pas qu'on me la prenne! Que deviendrais-je, moi, sans Rose-des-Neiges! Je me laisserais mourir de douleur!

— On ne peut pas vous prendre votre fille, dit la Dame aux bluets. On vous la laissera, rassurez-vous.

L'inconnue ne peut détacher ses regards du visage amaigri de l'enfant. Jamais elle n'a contemplé plus admirable figure.

Bien que fatigués, les traits sont d'une pureté incomparable; les yeux, doux comme du velours, éclairent comme d'un rayon de soleil cette physionomie déjà sérieuse.

Puis le sourire!...

Comme il est captivant, ce sourire doux et triste, découvrant de petites dents de nacre!

Et, plus elle regarde cette blonde tête, ce visage allongé, ces yeux couleur de pervenche, plus l'inconnue sent battre son cœur.

Où donc a-t-elle vu ce visage? Où donc?

Ce sont de lointains, de très lointains souvenirs, que cette image évoque.

C'est une vision délicieuse qui s'élève à cette heure dans l'âme bouleversée de la Dame aux bluets.

Tremblante, elle dit à Rose-des-Neiges:

— Venez, mon enfant, que je vous embrasse. Je ne suis pas méchante, moi; je ne vous veux que du bien. L'année prochaine, je reviendrai certainement à Luchon et je vous verrai ici chaque jour. Il faut avoir confiance en la Providence, ma chère mignonne et la prier chaque jour pour qu'elle vous rende votre père. La prière des enfants, croyez-le bien, monte droit à Dieu!

Et en lui disant toutes ces choses, elle l'embrassait doucement sur le front et sur les joues.

De ces baisers donnés et reçus, elle ressentait une ivresse profonde.

Cécilia s'était redressée, farouche.

Elle était jalouse; une terreur l'avait saisie.

D'une voix sourde, elle cria à Rose-des-Neiges, effarée:

— Est-ce que tu vas mieux aimer cette dame que la vieille Cécilia, celle qui t'a aimée et bercée, celle dont tu es désormais toute la joie?

— Mère, je n'aimerai jamais que toi, fit Rose-des-Neiges. Et, après toi, ceux que j'aime le plus, c'est Bosko et aussi Paulot.

— Bien vrai?

— Bien vrai.

— Oh! fit Cécilia en jetant sur la Dame aux bluets un regard dur, j'ai eu peur... j'ai eu peur!

— Mais je ne veux pas que tu aimes Paulot: il s'appelle Marigny... son nom est maudit!

— Mère, Paulot n'est cause de rien, lui.

— Les Marigny sont des infâmes! ne me parle jamais des Marigny.

Puis avec une amertume qui n'échappa pas à la Dame aux bluets:

— Oh! il les aimait, lui, tous ces Marigny! Quand il n'allait pas en excursion, il se dirigeait vers Trébons dès le matin; et lorsqu'il accompagnait des touristes aux monts Maudits ou au pic de la Pique, il était heureux de découvrir, tout là-bas à l'horizon, le château de Trébons sortant du brouillard. Trébons était sa vie. Pour tous ces gens-là — Rose-des-Neiges le sait bien — il nous abandonnait souvent.

Puis menaçant le ciel de son poing fermé:

— Et ce sont ces gens-là qui me l'ont pris!

« Rien ne m'ôtera de la pensée que mon enfant se sacrifie, que mon enfant sera condamné pour la faute d'un autre.

— Oh! madame! madame! fit l'inconnue frémissante, ce serait horrible, monstrueux, ce que vous supposez là.

— Ce que je viens de vous dire, je le répète chaque jour; je le crie à la vallée, je le crie à la montagne, au ciel, à l'enfer; je le crie au monde entier! Mais, hélas! personne ne m'entend... personne.

La Dame aux bluets veut mettre fin à cette scène douloureuse; elle se lève pour prendre congé.

Dans la petite main de Rose-des-Neiges, elle glisse cinq pièces d'or.

— Pour toi et pour ta vieille aïeule, dit-elle. Prie pour moi, mon enfant.

Et, sans retourner la tête, elle s'éloigne de la tour.

La voiture l'attendait sur la route. Mollement étendue sur les coussins de la victoria, la Dame aux bluets rêve.

Et toujours le radieux visage de Rose-des-Neiges revient en sa pensée.

Quels yeux! quel sourire!

Doucement, elle murmure:

— Les yeux de celle que je pleure!

Comme cette fillette blonde lui ressemble! Elle serait ainsi la mignonne que j'ai perdue, celle qui n'est plus, qui dort sans doute son dernier sommeil dans quelque cimetière ignoré...

« Oh! Bluette! Bluette! ange de mes premières tendresses!

« Qu'est-elle devenue?... Ils l'ont tuée?

Elle ferme les yeux.

Et sous ses paupières abaissées, des larmes glissent lentement sur les joues d'un blanc nacré, d'un blanc de lait.

Elle murmure encore:

— Cinq ans!... cinq ans de douleur! Oh! mon Dieu! Et mes angoisses ne sont point finies!

Mais tout à coup elle tressaille.

Non loin d'elle, une femme en deuil vient d'apparaître.

Un jeune garçon l'accompagne.

C'est Mme de Marigny.

C'est Paulot.

La Dame aux bluets détourne les yeux; elle ne veut point être vue de Micheline, ne veut point se faire reconnaître de cette amie d'enfance qu'elle a cependant tant aimée: il lui faudrait dire ce qu'elle est devenue, raconter sa vie depuis leur sortie du Sacré-Coeur et elle ne le veut pas.

Au fond de son âme, elle tient à garder son douloureux secret.

Micheline marche tête baissée; elle n'aperçoit point son ancienne compagne de couvent.

Et, tandis que la victoria de la Dame aux bluets se dirige vers la première auberge de la vallée du Lys, Micheline et son fils rejoignent la route, où un landau les attend.

Paulot dit:

— Je voudrais descendre à Castelvieu pour y voir ma petite amie, la jolie Rose-des-Neiges.

— Oh! revoir Cécilia! non, non, pensait Micheline. Dès qu'elle nous apercevrait, elle se sauverait encore dans la montagne... ou peut-être me dirait-elle des choses qui me bouleversent.

L'enfant demanda:

— Tu veux bien, mère?

Micheline ne répond pas.

Alors des larmes montent aux yeux de Paulot.

La voiture avance rapidement.

Tout à coup Rose-des-Neiges, toujours à l'affût des équipages qui passent, aperçoit de loin le landau.

Lestement, les cheveux au vent, elle descend de Castelvieu, un bouquet de fleurs à la main.

Et bientôt toute rouge, tout essoufflée par sa course trop rapide, elle parvient sur la route:

— Ah! c'est toi, Paulot?

L'enfant a sauté du landau, et dans un cri joyeux, il dit:

— Rose-des-Neiges!

Et ils s'embrassent.

Mais, de la tour, une voix dure se fait entendre.

La voix de Cécilia qui rappelle Rose-des-Neiges!

Et le landau s'éloigne, tandis que la petite Rose-des-Neiges remonte lentement vers Castelvieu.

VII

DEUX mois s'écoulent.

Maintenant Luchon est presque désert.

Toute la colonie étrangère a repris son vol vers les pays du soleil.

La Dame aux bluets, elle aussi, est partie pour une destination inconnue.

Après un voyage de quelques jours

le comte de Marigny est revenu près de Micheline et de son fils.

Micheline, habituée à de plus longues absences, s'étonne de ce retour hâtif.

Elle qui, autrefois, eût été si heureuse de revoir son mari, de le garder près d'elle pendant tout l'hiver, voit arriver la saison des neiges avec épouvante.

Elle a peur de celui qu'elle a tant aimé.

Depuis l'arrestation de Bosko, Micheline a tremblé; ses nuits ont été remplies d'insomnies. Ses joues ont pâli et son front s'est creusé de rides précoces.

De Bosko elle n'avait eu jusque là, aucune nouvelle.

Mais un matin de novembre, Roger, tendant à sa femme un journal de la région, lui dit d'un ton enjoué:

— Voilà... l'affaire est dans le sac...

Micheline pâlit.

— Quelle affaire? demanda-t-elle.

— Parbleu! l'affaire de ce coquin de Bosko.

Et il ajouta, en se frottant les mains:

— Il est condamné à vingt ans; il aura le temps, là-bas à la Nouvelle, de réfléchir sur son odieux forfait.

En entendant les paroles de Marigny, accablant encore le malheureux Bosko, Micheline tressaillit.

— Alors, il est condamné? dit-elle.

— Ah! ça! ma chère, il a tué votre père... et vous le plaignez? vous devriez vous réjouir de le voir enfin puni.

— Roger!... Roger!

— Je ne vous comprends pas, en vérité.

— Roger s'écria Micheline hors d'elle-même, Roger! pensez-vous bien tout ce que vous venez de dire?

— Mais, ma chère, vous devenez folle.

— Je voudrais l'être. Depuis cet horrible drame, je ne vis plus. Regardez-moi: j'ai vieilli de vingt ans.

Elle le regarde... mais ne l'entend pas.

— Je me meurs! Je me meurs!

Roger s'avance près d'elle et la regarde.

— Voyons, dit-il, qu'avez-vous? Je veux passer cet hiver près de vous; je veux vous entourer de toutes mes tendresses; je veux enfin revenir à vous pour toujours. Et c'est ainsi que vous encouragez mes efforts vers le bien! Avouez, Micheline, que le séjour de Trébons n'est pas toujours très agréable. Pour vous plaire, j'avais résolu de renoncer à tout jamais à cette vie vagabonde qui, depuis longtemps — trop longtemps, j'en conviens — était la mienne. Et voilà que vous me faites déjà repentir de mes bonnes intentions!

Sa pensée est ailleurs... bien loin... vers ce malheureux innocent, condamné...

Elle murmure, affaissée, les yeux vagues.

— Alors, il est condamné?

— Parbleu?

— A vingt ans?

— A vingt ans.

— Sa mère et Rose-des-Neiges sont seules désormais, vouées à la plus affreuse des misères, au plus cruel des abandons, à la réprobation universelle! La vieille Cécilia en mourra!

— Vous lui viendrez en aide.

— Ah! fit Micheline avec ironie, vous croyez donc qu'elle acceptera? Détrompez-vous; elle a déjà refusé les secours que je lui offrais... et elle les refusera toujours; de moi, elle ne voudra rien recevoir.

— Alors, ne vous occupez plus de cette vieille. Du reste, j'ai l'intention de vous emmener passer tous les hivers à Paris où nous pourrons, chaque année, demeurer quelques mois. Là, vous reviendrez à la santé.

— Oui... oui... allons-nous-en, emmenez-moi loin, très loin de Trébons! que je ne voie plus jamais ces montagnes, cette vieille demeure où s'est accompli le plus affreux des drames!

— Bon, bon! mais que diable, n'y pensez donc plus, à ce drame...

— Ce drame!... dit-elle frissonnante. Et elle regarde Roger; mais cette



**“Je n'aurais jamais cru que Tampax me serait si précieux!”**

Pourquoi être incommodée—malheureuse même—ces “jours-là” du mois? Pour nombre de femmes, le bien-être que procure la méthode de protection sanitaire Tampax est une révélation. Il n'y a pas de serviette volumineuse pour engendrer l'irritation et l'odeur—pas de ceinture ni d'épingles révélatrices.

Ces avantages à eux seuls pourraient expliquer la popularité de Tampax; mais le Tampax porté intérieurement vous procure d'autres avantages encore plus importants. Vous oubliez la présence du Tampax lorsqu'il est en place. Il est facile d'en disposer, même lorsque vous êtes de sortie. Tampax se porte aussi dans la baignoire ou sous la douche. Vos mains n'ont jamais à toucher le Tampax même, grâce à l'applicateur délicat que vous jetez au rebut.

L'invention d'un médecin, Tampax est fait de fine ouate chirurgicale comprimée en de minces applicateurs. Une provision d'un mois se glisse dans votre sac à main. Tampax est vendu aux pharmacies et comptoirs de produits sanitaires en trois degrés d'absorption — Régulier, Super, Junior. Le format économique suffit pour environ 4 mois. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ont.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

( ) RÉGULIER ( ) SUPER ( ) JUNIOR

Nom (écrire bien lisiblement)

Adresse

Ville..... Prov.....

# à Brûle-pourpoint...

## QUESTIONS

1. Du broc plomb de chasse?
2. La brosse employée par les peintres pour imiter les veines du bois?
3. Gros coin avec lequel les scieurs de long élèvent les pièces de bois qu'ils scient.
4. Un mari qui se laisse mener par sa femme?
5. L'outil en forme de poinçon allongé mais non pointu, qui sert à noyer la tête des clous dans le bois?
6. L'appareil fixé à une locomotive pour éloigner les obstacles qui obstruent la voie?
7. La grande tenaille de forgeron pour traîner les lopins de fer rouge?
8. La tendance de certains animaux de vivre en troupe?
9. L'endroit où un pain en a touché un autre dans le four?
10. Les poteries émaillées offrant des figures d'animaux en relief?

## REPONSES

1. De la chevroline.
2. Une veinette.
3. Un bondieu.
4. Un chauffe-la-couche.
5. Un chasse-clou.
6. Un chasse-pierre.
7. Une écrevisse.
8. Le grégarisme.
9. Une balaure.
10. Des figulines.

fois, son regard a pris une expression si étrange que Marigny recule épouvanté.

Elle a eu, en cette minute de torture si grande, la pensée de dire au comte :

— Je sais que vous avez étranglé mon père pour le voler...

Mais cette autre pensée, qui tant de fois déjà, depuis le sinistre drame, est venue l'assaillir, arrête ces paroles sur ses lèvres :

« N'était-il pas fou ? »

Et, s'il a agi sous l'empire de la folie, quoi d'étonnant qu'il ne se souvienne de rien ?

Il est donc de bonne foi en accablant, comme les autres, le malheureux Bosko.

Nerveuse, elle sort de la chambre et descend au parc.

Depuis deux jours, la neige tombe ; un tapis ouaté recouvre les allées et les parterres du jardin.

Le froid glacial lui fait du bien ; le vent des montagnes qui siffle lugubrement dans les branches rafraîchit son front brûlant.

Au fond du parc, adossée à la montagne, une petite chapelle apparaît, toute grise dans la blancheur immaculée qui l'entoure.

Sous une des dalles de la nef repose à jamais le général de Trébons.

Chaque jour, Mme de Marigny se rend à cette chapelle et prie sur la tombe de son père.

La chapelle est plongée dans l'ombre. Mais peu à peu les choses, d'abord indécises, se dégagent de cette ombre et apparaissent plus nettement sous un jour d'hiver sans soleil.

Devant le maître-autel, orné d'un grand Christ et d'une statue de la Vierge, une femme est agenouillée ; son front bas touche presque la dalle de marbre.

Et Micheline entend ces paroles : — Vous qui êtes le Juste, dites donc à tous que mon fils est un innocent, un pauvre martyr !...

— Oh ! mon Dieu, murmure Micheline... Cécilia !...

Doucement, elle s'avance. Et touchant légèrement le bras de la mère qui prie.

— Cécilia ! dit-elle ; Cécilia !...

— Oh ! je savais bien que vous viendriez ici prier, fit la vieille montagnarde en rejetant d'un geste brusque les mèches blanches qui recouvraient son visage amaigri et labouré de rides.

— Vous désiriez donc me parler aujourd'hui, ma bonne Cécilia ?

— Oui, je voulais vous voir, je voulais vous dire que c'est fini, qu'il est condamné !... et qu'il faut absolument que je l'embrasse.

Et comme Micheline se taisait :

— Voyons, madame la comtesse, ne pouvez-vous me faire obtenir l'autorisation de voir mon enfant ? Ne pouvez-vous me donner cette joie, vous qui m'avez causé tant de peines ? Ce nom de Marigny ! il est là, dans ma poitrine, écrit en lettres de feu !

« Oh ! maudit soit le jour où votre mère nous a arrachés à la mort, là-bas, à Saint-Béast, quand la Garonne montait ! Nous ne serions pas séparés, aujourd'hui, mon fils et moi ! »

— C'est bien, fit Micheline, haletante, c'est bien. Je parlerai au juge d'instruction, je lui écrirai.

— Bien vrai ?

— Je vous le promets...

Et près de Cécilia elle tombe à genoux.

La montagnarde dit :

— Je viendrai ici demain, j'y viendrai tous les jours jusqu'à ce que vous me remettiez l'autorisation nécessaire pour voir mon enfant...

Cécilia s'éloigna, le dos voûté, la démarche chancelante.

Et Micheline resta écroulée sur les dalles de marbre.

Près d'elle un enfant est venu.

C'était Paulot.

Il est content. Il a fait des boules de neige, les a lancées dans le dos de son précepteur qui a riposté ; et tous deux se sont battus avec acharnement, se sont amusés comme des fous.

Le précepteur, un brave cœur, avait pris en pitié cet enfant que tant de tristesses menaçaient.

Les petites mains de Paulot sont toutes rouges ; il les réchauffe en soufflant bruyamment sur ses doigts.

— Ah ! si Rose-des-Neiges avait été là ! Quelle bonne partie !

Toujours la même pensée revenait à l'esprit de Paulot ; c'était toujours elle qu'il voyait, avec ses longues tresses retombant sur ses épaules, et ses yeux bleus si souvent emplis de larmes.

Pauvre petite Rose-des-Neiges.

Peut-être ne la reverrait-il pas de longtemps si tous partaient pour Paris, comme son père l'avait annoncé tout à l'heure.

Et ce départ imminent causait à Paulot un grand chagrin.

Tous trois sortirent de la chapelle.

La présence de son fils et du précepteur, en un moment où son âme angoissée cherchait un refuge contre sa profonde détresse, soulagea Micheline, apaisa quelque peu la fièvre qui la dévorait.

Paulot se prit à courir, s'enfonçant dans la neige et poussant des cris de joie.

— J'aurais à vous parler, monsieur, dit la comtesse au précepteur.

— Nous sommes seuls, Madame ; vous pouvez parler sans crainte.

— J'ai vu Cécilia tout à l'heure. La malheureuse mère voudrait voir son fils avant son départ pour le bain, — car il a été condamné à vingt ans, ne le savez-vous pas ?

— Je le sais, madame.

— Ne pourriez-vous pas, vous qui connaissez très bien le juge d'instruction, obtenir pour la mère désolée l'autorisation de voir son fils ?

— La chose sera, je crois, des plus faciles. Je vais écrire aujourd'hui même, et je compte bien, sous peu, obtenir une réponse favorable. Le juge d'instruction est un de mes bons cama-

rades de collège. Si l'autre jour, lors de cette affaire douloureuse, je ne lui ai rien dit, c'est que j'étais trop triste pour penser à autre chose qu'au malheur qui nous frappait tous.

Micheline se taisait.

Le précepteur pensait :

Pauvre femme ! tu seras toujours une victime ; toujours tu seras malheureuse ! Le drame de Trébons est le prélude de bien d'autres drames douloureux.

Le précepteur savait que Bosko avait avoué le crime ; mais, malgré cet aveu, une pensée persistante envahissait son esprit :

« Si l'assassin était Marigny ! si le voleur était le comte !

« Seulement, devant Micheline si douce, si malheureuse, il la chassait bien loin, cette idée monstrueuse.

Tous trois arrivèrent au château.

— Je vais écrire tout de suite, dit le précepteur ; dans deux jours j'aurai certainement la réponse.

VIII

DEUX jours après, en effet, Cécilia emportait, comme un trésor, l'autorisation de voir son fils une dernière fois.

D'un bas de laine elle sortit le peu d'économies qu'elle possédait et, le soir même, elle prit le train qui devait la conduire à Tarbes.

Elle arriva au milieu de la nuit.

Pour ne pas payer d'auberge, elle resta à la gare en attendant le jour, puis, le matin venu, elle sortit.

La démarche lente, elle suivit une large rue, aux boutiques encore fermées.

Depuis la veille elle n'a pas mangé ; mais elle ne ressent, ni la soif, ni la faim. Les nerfs la soutiennent, font mouvoir ce corps débile.

A plusieurs reprises elle demande son chemin ; puis, après une bonne heure de marche, par de petites rues étroites et caillouteuses, elle arrive devant la prison.

La porte est entrouverte ; elle entre.

— Que voulez-vous ? demande le concierge.

Elle ne peut répondre, tellement elle tremble.

Ses yeux brillants s'emplissent de larmes.

Le concierge répète d'un ton bourru : — Que voulez-vous ?

Alors, dans un élan suprême, recueillant toutes ses forces, elle tire de son sac de toile grise un papier qu'elle tend au concierge.

L'homme parcourt le papier et dit : — C'est bien ; suivez-moi.

Et bientôt la voilà dans une grande, dans une immense cour pavée.

Puis, elle pénètre dans la prison, monte les escaliers, parcourt de longs corridors sur lesquels s'ouvrent de nombreuses portes.

Ses sabots résonnent sur les dalles sonores.

Elle monte encore, suivant péniblement le concierge qui la conduit.

Puis, harassée, brisée, elle s'arrête enfin devant une porte qu'un gardien, appelé par le concierge, vient d'ouvrir.

Dans l'ombre, sur un lit qui n'a pas été défait, elle aperçoit une forme humaine qui s'agite.

C'est Bosko !... c'est son enfant !

Deux cris ont retenti.

— Mère !

— Mon enfant !... mon pauvre petit !

Cécilia, écrasée, s'abattit, en larmes, sur la poitrine du condamné.

— Voyons, maman, voyons, sois raisonnable, dit enfin Bosko redevenu un peu maître de lui. Il faut être courageuse. Je suis condamné ; mais je reviendrai bientôt ; on me graciera : je serai si humble, si soumis !... Ne me maudis pas, ma pauvre maman. Est-ce que je sais, moi, ce que j'ai fait ? J'ai tué sans vouloir tuer... ç'a été plus fort que moi.

Elle s'était redressée, effarée.

— Toi ! tu n'as tué personne ! tu te sacrifies pour en sauver un autre. Oh ! crois-tu que je n'ai pas compris ce qui se passait en ton âme ? Tu as voulu sauver du déshonneur une femme que tu aimes.

— Tu es folle, mère ; ne parle pas si haut, on pourrait nous entendre.

— Tu as peur, je le vois, qu'on surprenne ton secret. Oui, tu as voulu la sauver du déshonneur, cette Micheline exécrée ! Oh ! je la hais de toutes mes forces depuis que cette pensée m'est venue ! C'est ce scélérat, c'est le comte qui a tué le général pour le voler ! Et toi, malheureux, tu as avoué un crime que tu n'as pas commis ! Tu t'es laissé accuser de vol, et tu ne t'es pas défendu. Tu as voulu accomplir ton sacrifice jusqu'au bout ; tu as accepté le martyre jusqu'à la mort...

— J'ai tué le général.

— Tu mens ! tu mens...

— Mère je dis la vérité.

— Tu mens ! Et pour cette famille exécrée, tu me sacrifies, moi, ta mère, moi qui n'ai que toi au monde ! Pour ces misérables Marigny tu oublies Rose-des-Neiges, la pauvre abandonnée que tu as recueillie ; tu oublies tout, tout ! Tu ne songes pas à ces deux malheureuses qui, toutes deux, s'éteindront de misère là-haut, dans la tour de Castelvieil.

— Maman... oh ! maman...

Face à face avec Bosko, elle parlait bas maintenant, les yeux injectés de sang, l'âme pleine de désespoir.

Il dit encore :

— J'ai tué le général.

— Tu mens !

— Pourquoi voulez-vous que je mente ? Avez-vous jamais vu un homme s'accuser d'un crime qu'il n'a pas commis, surtout quand ce crime peut entraîner une condamnation à mort ?...

Elle eut un geste large.

— Oh ! toi, sait-on ce qui se passe en ton âme ! Tu n'es pas comme les autres hommes, tu as toujours fait bon marché de ta vie.

Et d'un ton plus bas :

— Tu as sans cesse adoré tous ces Marigny !

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	3	7	2	6	4	8	3	5	6	4	7	2	5	3	4
L	L	D	O	P	V	D	E	A	R	O	E	N	V	S	U
7	3	6	5	4	7	5	2	6	3	8	4	7	5	3	7
L	O	O	I	S	A	E	V	J	U	E	E	J	F	R	O
6	3	5	2	6	4	7	3	5	8	4	6	2	5	3	4
E	I	A	O	T	T	I	R	C	L	E	S	U	I	E	S
6	5	3	8	6	4	7	5	2	8	3	6	4	7	3	5
D	L	C	A	E	T	E	E	S	R	H	V	A	A	A	V
6	3	5	2	6	4	7	3	5	8	4	6	2	5	3	7
A	S	O	A	C	C	U	S	U	G	I	A	D	S	E	F
7	5	3	8	6	4	7	2	5	8	3	6	5	4	7	3
O	A	L	E	N	T	Y	M	T	N	E	C	T	U	E	N
5	2	8	3	6	4	5	3	2	4	6	3	5	2	7	4
E	I	T	N	E	R	N	U	R	N	S	I	D	E	R	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle, pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Mère, si tu ne les as pas aimés, tu as été ingrate.

— Tu dis?...

— Oui, mère, tu as été ingrate. As-tu donc pu oublier ce que la famille de Trébons a fait pour toi, pour moi? As-tu pu oublier toutes les bontés de la mère de Micheline?

Cécilia releva la tête.

— Micheline! dit-elle, Micheline!... Comme tu dis cela! Pourquoi, en parlant d'elle, ne dis-tu pas: Mme de Marigny?

— Je l'appelais « Micheline » quand j'étais tout enfant; quand, petits tous deux, nous courions ensemble, que nous traversions les torrents pour te rejoindre sur l'autre rive! Tu ne te souviens donc de rien? Ton cœur est donc fermé à tous ces souvenirs, si proches encore, pourtant, de notre vie?

Avec véhémence, Bosko poursuivit:

— Ecoute, je vais te rappeler ce que cette famille de Trébons a fait pour nous. Je tiens à te le dire, parce que je veux que tu emportes de ce dernier entretien la pensée que je ne suis pas un ingrat, et que certains souvenirs entrent si profondément dans le cœur que la mort seule peut les éteindre.

Elle eut un geste de révolte.

— Je ne veux rien entendre, dit-elle, rien rien. Je ne suis pas venue ici pour parler de cette famille exécrée qui fait aujourd'hui notre malheur! Oh! je sais que tu les aimes mieux que tu ne nous aimes, moi et cette pauvre petite Rose-des-Neiges qu'on va peut-être me reprendre. Laissera-t-on cette abandonnée dans les mains de la mère d'un condamné au bagne, d'une femme qui n'a pour toutes ressources, maintenant, que la mendicité pour vivre? Hélas! je crains qu'un jour, prochain peut-être, on ne vienne la chercher, l'arracher de mes bras pour la conduire à l'hospice des orphelins, ou bien pour la placer comme servante dans quelque ferme où elle sera malheureuse, bien malheureuse! Elle sera privée de liberté, elle qui aime tant nos montagnes et les gaves tumultueux! On me la prendra... Tu peux être sûr qu'on me la prendra.

Bosko n'avait jamais songé à cette éventualité.

Cette pensée le fit trembler.

Il passa lentement ses mains sur son front et pendant quelques instants resta silencieux.

— C'est vrai, tu as raison, dit-il enfin; on te la prendra; l'Assistance publique voudra se charger d'elle! C'est vrai... je n'avais pas pensé à cela...

Et deux larmes roulèrent lentement sur ses joues brunes.

Puis, d'une voix chargée de tendresse:

— Elle est cependant bien à nous, la mignonne que, depuis cinq ans, nous entourons des soins les plus tendres. Bientôt elle atteindra sa huitième année: elle était si petite quand je l'ai trouvée, là-haut, près du gouffre de l'Enfer!

« Oh! la mignonne blonde! Et on te la prendrait! mais ce serait une barbarie, cela... »

« C'était un soir d'août, tu te rappelles. Il avait fait très chaud tout le jour; aussi les excursionnistes étaient-ils nombreux. Cinq fois de suite, je montai, là-haut, au gouffre. Puis le jour tomba; les touristes rejoignirent leurs voitures et moi je restai seul près du gouffre. J'étais fatigué par ces excursions successives.

« Voulant me reposer un peu avant de redescendre, je cherchai — et je découvris à l'ombre d'un épais buisson — un coin abrité.

« A peine m'étais-je installé que, tout à coup, je vis venir à moi une femme.

« C'était une paysanne: elle était très grande.

« Elle passa à quelques pas de moi sans m'apercevoir.

« Dans ses bras, elle portait quelque chose de blanc.



## JANE RUSSELL

« Une mignonne petite fille blonde, aux yeux de bluets... »

— Notre Rose-des-Neiges, dit Cécilia.

— Sur un tas de bruyères, l'inconnue posa l'enfant.

— Et sans retourner la tête, sans envoyer à la pauvre un dernier baiser, la paysanne s'enfuit.

« Elle va revenir, pensai-je. »

« Mais elle ne revint pas. La nuit tomba tout à fait; un froid glacial se fit sentir.

« Alors, mère, je pris l'enfant et je te l'apportai.

« N'as-tu pas conservé les vêtements de la pauvre ? »

— Si, fit Cécilia; j'ai tout conservé y compris ses petits souliers — deux mignonnes bottines blanches garnies de fourrure de cygne — et une brassière en toile fine, brodée et marquée aux initiales L. N.

— Pourquoi, mère, n'as-tu pas signalé ces particularités là à la justice? C'étaient là de précieux indices qui eussent permis de retrouver sans doute les parents de Rose-des-Neiges. Peut-être l'enfant leur a-t-elle été enlevée par des misérables que sa naissance gênait.

— Je voulais la garder, répondit Cé-

cilia; j'ai compris qu'elle était condamnée, et j'ai voulu la sauver.

— Ce sont là de bien lointains souvenirs, dit Bosko. Mais j'ai tenu à te les rappeler pour que tu puisses les évoquer si on cherche à t'enlever cet enfant de ton cœur; pour que tu puisses expliquer au maire où et comment j'ai trouvé la pauvre; pour que tu puisses dire de quels soins attentifs nous l'avons entourée, toi et moi, depuis cinq années qu'elle est avec nous. Garde précieusement cachés les objets dont tu viens de me parler: peut-être seront-ils, un jour, utiles à notre enfant. Oh!

comme je serai heureux quand je la reverrai, plus tard, dans des années.

Bosko reprit :

— Elle aura grandi, elle sera belle et elle m'aimera toujours, de toute son âme, comme je l'ai aimée, moi...

Huit heures sonnèrent à l'horloge de la prison.

— Le moment est venu de nous séparer, fit Bosko. Sois résignée, mère... et prie pour moi.

Cécilia étreignit Bosko défaillant, puis, de son pas hébété et lourd, la vieille montagnarde quitta la prison.

## IX

**D**E nouveau la voilà dans les rues. Le dos plus voûté encore, elle fuit le long des trottoirs; ses sabots s'enfoncent dans la boue glissante faite de neige fondue.

Mais, que lui importe! Elle ne voit rien, ne ressent rien; ses mains bleuies sont insensibles aux morsures du froid.

Elle murmure :

— Il n'a rien voulu me dire. — Serait-ce donc vrai qu'il est coupable?

Elle regagne la gare.

Et pendant que le train file vers Luchon, vers le pays enchanteur où il a laissé toute son âme, Bosko, écroulé sur son escabeau, la tête dans ses mains, les yeux levés vers le coin de ciel bleu qu'il aperçoit à travers la petite fenêtre de sa cellule, songe au passé, songe à son enfance.

Sa mère et lui habitaient alors, à Saint-Béat, une petite cabane, non loin de la Garonne. Ils étaient pauvres, très pauvres.

Le père était mort depuis longtemps déjà. Bosko ne l'avait jamais connu.

Oh! comme tout ce passé était vivant dans l'esprit de Bosko!

Chaque matin il allait ramasser du bois dans la campagne.

Et quand il rentrait, les épaules ploquant sous de trop lourds fagots, les enfants du village l'invectivaient, l'interpellaient méchamment.

— Voilà le bossu à la Cécilia qui passe!

Et à ce souvenir, un sourire d'amertume profonde erre sur les lèvres de Bosko.

Cependant, il a grandi quand même. Les exercices du corps, les marches répétées, les ascensions pénibles ont fait de l'être chétif un homme fort et vigoureux.

Ils étaient donc pauvres, bien pauvres, là-bas, dans la petite cabane de Saint-Béat. Ils vivaient seuls dans l'humble réduit. Cécilia filait du chanvre, vendait du lait de chèvre. Lui, de bonne heure, s'employa à guider des voyageurs dans la montagne.

Cécilia se résignait à son sort. Bosko se contentait de cette vie uniforme et misérable. Tous deux se trouvaient presque heureux dans leur détresse.

La cabane était propre; les deux seules chambres qui la composaient étaient gaies et riantes.

Dans le petit jardinet qui entourait la maisonnette, Bosko cultivait des fleurs et faisait pousser des pommes de terre et des choux.

Oh! les longues rêveries, le soir, assis tous deux dans le jardinet.

La mère contait des histoires d'antan; Bosko l'écoutait ravi.

En bas du jardinet, la Garonne roulait ses eaux claires et tranquilles.

La rivière, tout étroite encore, coulait entre deux rangées de saules.

D'un côté, la route, une longue route toute blanche; de l'autre, les Pyrénées étagées en amphithéâtre et couvertes de pins.

Au pied d'un contrefort, près de la rivière, se blottissait la modeste cabane de Cécilia, la cabane où Bosko était né.

Ce coin de montagne, ce fleuve aux flots si clairs qu'on eût pu compter les cailloux des bas-fonds, étaient pour Bosko l'univers entier.

Des années s'écoulèrent dans ce tranquille bonheur. Puis, un jour... oh! un jour!...

Il ne peut, sans trembler, se rappeler ce souvenir, sans sentir une sueur froide couler sur son front.

C'était l'époque de la fonte des neiges.

Depuis plusieurs jours la pluie tombait, diluvienne.

Peu à peu la Garonne gronda, grossit, devint énorme.

Le danger était imminent.

Cécilia disait : « Ce n'est rien, n'aie pas peur, Bosko.

« J'ai vu autrefois la Garonne bien plus méchante; et toujours elle est rentrée dans son lit sans faire aucun mal. Depuis quinze ans j'habite cette maisonnette et j'y ai toujours été en sûreté.

Ces paroles de sa mère rassuraient Bosko.

Mais la Garonne montait, montait toujours.

Un matin, quand ils s'éveillèrent, ils n'aperçurent plus le jardinet qui entourait la cabane. Ils étaient bloqués par une eau noirâtre et grondante.

Tout en revivant ce souvenir, Bosko murmurait :

— Nous allions périr, là, tout seuls. La population, affolée, abandonnait les villages, depuis la frontière d'Espagne jusqu'à Saint-Béat. Les arbres, les maisons étaient emportés. Notre pauvre cabane, ce cher asile de mon enfance, résistait pourtant encore au choc des flots en colère.

« Mais le danger devenait de plus en plus grand.

« De la rive opposée, on nous criait : « Sauvez-vous! »

« Mais comment nous sauver?...

« Notre situation semblait presque désespérée. Nous étions perdus.

A ce souvenir poignant, Bosko ferme les yeux; son cœur bat violemment.

La Garonne montait, montait toujours, charriant des planches, des ber-

ceaux, des meubles de toutes sortes, des bêtes mortes.

Et tout cela passait avec un bruit sinistre devant la cabane menacée.

Cécilia murmura :

— Nous allons mourir, mon enfant!

Mais, tout à coup, une femme venant de Luchon nous apparaît.

Un homme et une fillette l'accompagnent.

Tous trois crient aux paysans qui fuient :

— Vite, une barque... sauvons ces malheureux!

Et, de la main, ils nous désignent.

Mais les paysans des villages inondés semblent ne pas les entendre. Ils fuient toujours... ils fuient plus vite que le flot qui passe.

Désespérés, nous tendons les bras.

Et la Garonne monte, monte toujours.

Dans quelques minutes le fleuve nous emportera à jamais, comme il a déjà emporté nombre de malheureux.

Quand — ô joie! — une barque apparaît, luttant péniblement contre le courant qui peut l'entraîner.

Elle s'avance vers nous à force de rames.

Elle avance toujours, au prix de mille efforts.

Puis elle nous atteint enfin.

Et deux bras robustes nous emportent, ma mère et moi, nous sommes sauvés!

Le sauveur... c'est le père de Micheline!

C'est le général de Trébons!

## X

**T**OUJOURS ces souvenirs ont vécu, vivaces, dans le cœur de Bosko.

Après la catastrophe, après la perte de leur cabane, Cécilia et son fils furent secourus par ceux qui les avaient sauvés.

Mme de Trébons les prit au château, leur donna un asile, les fit vivre.

Et Bosko devint le compagnon de jeux de Micheline.

Elle était si petite, Micheline, si jolie!

Bosko s'ingéniait à satisfaire tous les caprices de l'enfant gâtée.

Pendant quelques années, ils vécurent ainsi, côte à côte, presque comme frère et soeur.

Puis Micheline fut mise au Sacré-Coeur de Toulouse.

Alors le vide se fit au château de Trébons et, aussi, dans le cœur de Bosko.

Il avait été si heureux pendant quelques années, près de cette gamine blonde dont il était l'esclave, si heureux que le départ de la jeune fille lui causa une profonde douleur.

Lui, autrefois, si gai et si enjoué, devint sombre et taciturne.

Il ne jouait plus; sa pensée s'envolait vers Micheline.

Puis quand elle venait en vacances, à Pâques ou à la fin de l'année d'études, le cœur du malheureux infirme était en fête.

Pendant toute la durée des vacances de Micheline, vacances trop vite passées, hélas! l'infirmes ne quittait pas Trébons.

Il mangeait à la table des maîtres, à côté de Micheline qui, de temps à autre, lui donnait une petite tape familière sur la joue, pour le faire rire — car il riait peu et restait grave, presque triste.

Lui, le fils de Cécilia, était gêné d'être là, tout près des châtelains de Trébons, près de Micheline qu'il adorait comme on adore un être à part, un être supérieur.

Pour plaire à la fillette, il apprit à lire et à écrire. Quand elle venait en vacances, il partageait ses études aussi bien que ses jeux.

Puis, il la conduisait dans la montagne.

Cécilia les accompagnait. Appuyée sur son bâton ferré, elle suivait les enfants dans leurs ascensions souvent difficiles.

Puis des années s'écoulèrent.

Maintenant, ils n'étaient plus des enfants.

Micheline entrerait bientôt dans sa dix-huitième année.

Bosko, lui, allait avoir vingt ans.

Au château de Trébons, Bosko et sa mère n'étaient point considérés comme des étrangers.

Mme de Trébons et le général ne cessèrent de protéger ceux qu'ils avaient sauvés d'une mort certaine; ils les logèrent dans une petite maison voisine du château.

La vieille Cécilia s'occupait de la basse-cour, tandis que Bosko faisait son apprentissage de guide.

Bientôt, pendant l'été, il gagna largement sa vie et celle de sa mère.

Rapidement, il était devenu un des guides les plus recherchés des touristes de Luchon. Jusqu'à Bagnères-de-Bigorre on connaissait ce vaillant, toujours prêt à entreprendre les ascensions les plus périlleuses.

Aussi les excursionnistes s'adressaient-ils volontiers à lui de préférence à tout autre.

L'argent ne manquait donc point dans l'humble maisonnette.

Puis, Micheline quitta définitivement le Sacré-Coeur de Toulouse et rentra à Trébons.

Alors, à partir de cette époque, Bosko ne se rendit plus chaque matin sur les allées d'Etigny pour se mettre à la disposition des touristes.

Souvent, il restait à Trébons et conduisait Micheline en excursion.

Mme de Trébons, qu'une maladie incurable minait depuis, longtemps, venait de mourir.

Micheline, le cœur brisé par cette catastrophe et désormais livrée à elle-même, emmenait Bosko très loin, pour s'isoler davantage et pleurer sa douleur.

Et de ces promenades solitaires avec cette belle jeune fille, Bosko rapportait

## LA VIE COURANTE ...



— Oui, mais comment mettre Jolicoeur dehors sous prétexte qu'il ne paye pas sa cotisation? Une bonne moitié des membres du club lui doivent de l'argent...

des profusions de joies inoubliables. Micheline aimait Bosko comme un bon camarade d'enfance. Elle ne se gênait point avec lui et lui disait un peu tout ce qui lui passait par la tête.

Lui, ému, le coeur agité, l'écoutait ravi.

Un matin, il prit à la jeune fille la fantaisie d'aller à cheval jusqu'à la vallée d'Oueil.

Elle emmena Bosko.

Ils allaient à petits pas, suivant une route bordée, d'un côté par le gave et, de l'autre, par de hautes montagnes.

Ils mirent pied à terre devant une de ces modestes auberges qu'on rencontre souvent en pays de montagne et se firent servir du lait de chèvre.

De ce point très élevé, Micheline découvrait toute la grandiose chaîne des Pyrénées. Mais sa prunelle bleue, perdue dans le vague, ne laissait rien voir; toutes ces merveilles de la nature la laissaient indifférente.

Bosko qui connaissait le caractère expansif et enthousiaste de la jeune fille pour tout ce qui est beau, s'étonna de son silence.

Il demanda :

— Seriez-vous malade, mademoiselle Micheline ?

Elle leva sur lui ses magnifiques yeux bleus, si doux et si pleins de tendresse.

Et d'un ton très calme, elle répondit :

— Tu es mon ami d'enfance, Bosko, presque mon frère — car je tiens à te dire que je t'aime comme si nous étions nés de la même mère, comme si nous portions le même nom.

— Oh ! mademoiselle !... dit Bosko qui sentit son coeur se serrer et une sueur froide mouiller son front.

Micheline reprit lentement :

— Depuis que j'ai quitté le Sacré-Coeur, je te cache un secret, mon bon Bosko.

« Oui, un gros secret, ajouta-t-elle en l'enveloppant d'un regard joyeux. Je ne sais trop comment te dire cela : peut-être me trouveras-tu bien romanesque quand je t'aurai appris que mon coeur est gonflé par la plus douce des émotions.

« Je vais me marier. Bientôt, dans un mois, peut-être, la petite Micheline sera une dame, une comtesse ! Un autre que toi me conduira dans ces montagnes... et tu en seras bien content, je suis sûre, car à toi, Bosko, il faut les grandes chevauchées, les dangereuses excursions sur les pics lointains.

Bosko, atterré, les lèvres tremblantes, ne put prononcer une parole...

Elle reprit, très bas :

— Je vais me marier. Demain, mon fiancé viendra à Trébons. Mon père, tout d'abord, ne voulait pas consentir à ce mariage et j'ai eu une guerre terrible à soutenir contre lui. Le général n'aime pas le comte de Marigny qui, paraît-il, est un peu joueur. Puis il n'est pas aussi riche que moi ; mais l'argent ne fait pas le bonheur, n'est-il pas vrai, Bosko ?

— Ne m'avez-vous pas dit, mademoiselle, que votre fiancé est joueur ?

— Oui, il est un peu joueur ; mais j'espère bien qu'il ne le sera plus, quand il aura près de lui une petite femme qu'il aimera, et mon coeur me dit que le comte de Marigny m'aimera.

— Le comte de Marigny ! murmura Bosko.

— Oui, le comte de Marigny ; c'est un joli nom, n'est-ce pas ?

— Et vous aimez cet homme ?

— Je l'adore.

— Alors, soyez heureuse, mademoiselle Micheline ; soyez heureuse...

— Comme tu dis cela !...

— Soyez heureuse ! répéta-t-il encore. Que pourrais-je souhaiter, moi, si ce n'est votre bonheur !

Ils remontèrent à cheval et ne dirent plus rien.

La pensée de Micheline était bien loin de Trébons ; elle s'envolait là-bas, dans

ce milieu élégant de Paris où vivait celui qu'elle aimait.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas de t'avoir caché si longtemps ce secret, fit-elle enfin en rapprochant sa monture de celle de Bosko ; il est des confidences, vois-tu, mon ami, que le coeur garde précieusement pour lui seul. Mais Roger de Marigny sera à Trébons sous peu, je ne pouvais plus reculer cette confidence intime.

« Comment j'ai connu Roger ? je vais te le dire ; tu verras que cet amour ne date pas d'un jour.

« Nous sommes, Roger et moi, de vieux, de très vieux amis. Il venait souvent avec sa mère, morte depuis, me voir au Sacré-Coeur de Toulouse.

« Élégant, brillant, je l'ai admiré maintes fois... et bientôt je l'ai adoré.

« Dès ma sortie du couvent, il m'a demandée en mariage.

« Oh ! ce Sacré-Coeur ! ce cher couvent ! reprit Micheline les larmes aux yeux ; ce cher couvent ! Tu ne saurais jamais croire, Bosko, combien j'y ai été heureuse ! J'avais une amie, amie intime, celle-là, que j'adorais presque autant que j'adore Roger de Marigny, celui qui dans un mois sera mon mari. J'ai été brusquement séparée d'elle, quinze jours avant ma sortie du Sacré-Coeur.

« Elle se nommait Laurence de Noirmont.

« Pauvre Laurence ! qu'est-elle devenue ?

Et, songeuse, revivant à la fois tous ces souvenirs, elle rentra à Trébons, suivie de Bosko, morne et accablé.

Cécilia attendait le retour de son fils pour lui annoncer, elle aussi, le mariage de Micheline.

Le matin même, le général avait dit en riant à la montagnarde :

— Je vous apprends, ma bonne Cécilia, que je marie Micheline bientôt. Le fiancé arrive demain ; mettez-vous tous sur votre trente et un pour le recevoir.

Dès qu'elle aperçut Micheline et Bosko rentrant de leur promenade, Cécilia se précipita à la rencontre de son fils.

Mais en voyant le visage de Bosko, elle recula épouvantée.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle.

— Je n'ai rien, mère.

— Et moi qui étais si heureuse de t'annoncer un bonheur !... une noce au château !

La pâleur de Bosko ne faisait qu'augmenter.

— Serais-tu malade, mon enfant ?

— Je sais, mère, je sais que Micheline se marie.

— Pourquoi pleures-tu, Bosko, pourquoi pleures-tu ? tu es donc fou ? tu es donc ensorcelé ?... qu'as-tu ?

— Ah ! pensait la vieille Cécilia, ah ! voilà donc pourquoi il était si heureux quand Mlle Micheline venait en vacances ! il a donné son coeur tout entier à la jeune fille de ses bienfaiteurs.

Elle l'appelle, se penche vers lui, murmure à son oreille :

— Pourquoi pleures-tu, Bosko, pourquoi pleures-tu ? tu es donc fou ? tu es donc ensorcelé ?... qu'as-tu ?

— Je n'ai rien.

— Tu aimes cette jeune fille ?

— Moi ! fit-il en un rire qui était un cri de détresse ; moi, aimer la demoiselle de Trébons ! Moi, un guide de la montagne, un misérable, oser porter si haut mes regards ! Mais examine-moi donc, mère ! Est-ce qu'un être difforme, fichu comme moi, peut être assez fou pour rêver à Micheline ? Tu es folle, mère, tu es folle !

— Alors, pourquoi pleurais-tu ?

— Est-ce que je sais, moi ? Quand je vois des hommes forts et droits, des hommes pour qui la vie n'est qu'une fête, je deviens jaloux et mauvais... et je pleure de colère... je pleure de rage...

« Pourquoi m'as-tu donné le jour ?

« Pourquoi ai-je là, entre mes deux épaules, cette bosse qui autrefois faisait rire les enfants du village ?

Puis, avec une tristesse recueillie :

— C'est Micheline qui m'a fait oublier tous ces sarcasmes, qui m'a consolé. Micheline ! oh ! je voudrais la voir heureuse, toujours !

Cécilia, les mains jointes, écoutait ces sanglants reproches à sa maternité.

Dans un élan d'amour, elle cria :

— Mais tu as grandi, tu es fort, tu es beau ! Tu es le fier montagnard que j'avais rêvé. Tu as un visage superbe, des yeux dont les caressants regards pénètrent le coeur.

Et dans un geste large :

— Je te trouve, moi, le plus noble, le plus beau de Trébons.

Le mariage eut lieu.

Le jour de la cérémonie, Bosko partit pour la montagne.

Il ne reparut que quinze jours après la cérémonie.

Quand Micheline revint, après deux mois de voyage, Bosko et sa mère avaient quitté Trébons ; ils s'étaient réfugiés dans une petite cabane voisine de la tour de Castelvieil.

Micheline s'étonna de ce départ.

Mais Bosko donna de bonnes raisons : Trébons était trop loin des allées d'Etigny où il devait, chaque matin, pendant la belle saison, se mettre en quête de touristes à accompagner dans leurs excursions.

Micheline, qui était bien loin de soupçonner l'orage grondant dans le coeur de Bosko, accepta ces raisons, qui lui parurent plausibles.

Maintenant, Bosko n'était plus le guide joyeux d'autrefois. Il devint sombre et taciturne.

Des années s'écoulèrent.

La petite Rose-des-Neiges, recueillie par Bosko dans les circonstances que nous connaissons déjà, vint ensoleiller de son gentil sourire la pauvre cabane de Cécilia.

Plus tard, le conseil municipal de Luchon confia à Bosko, à l'unanimité, la garde de la tour de Castelvieil.

C'est là, qu'au début de cette histoire, nous avons connu Cécilia, Rose-des-Neiges et Bosko.

.....

C'étaient tous ces souvenirs lointains, qui faisaient encore battre son coeur, que Bosko évoquait dans sa prison.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

# "Mes pieds me font mourir !"



## Les pieds endoloris peuvent vous causer des rides!

● Lorsque vos pieds endoloris vous torturent à chaque pas, votre visage reflète cette tension douloureuse. Et ces petites lignes causées par la douleur sont souvent le commencement de rides permanentes!

Dès que vous vous sentez les pieds sensibles, frictionnez-les avec Absorbine Jr.

Par son action douce et rapide, Absorbine Jr. calme et rafraîchit les endroits douloureux—aide à combattre l'irritation qui cause ces douleurs—procure aussitôt une bienfaisante détente des muscles.

Lorsque vos pieds sont reposés, vous vous portez mieux... et votre visage s'en ressent! Achetez Absorbine Jr., à tout comptoir pharmaceutique... \$1.25 la bouteille durable, ou postez le coupon pour échantillon gratuit.

W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal

# Absorbine Jr.

"Soulage rapidement les pieds fatigués, endoloris!"



W. F. Young, Inc., Lyman House, 001  
286 ouest, rue St-Paul, Montréal.  
Veuillez m'envoyer franco un flacon d'essai gratuit d'Absorbine Jr.

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_



Rien de plus coquet qu'un feston délicat exécuté autour de l'encolure des manches et de l'ourlet d'une robe estivale. Une fleur à la ceinture et voilà toute la garniture que requiert votre toilette la plus coquette.

## L'ART DES FESTONS RÉUSSIS

La broderie anglaise connaît cette saison une vogue et une popularité bien méritée. Rien de plus frais, ni de plus coquet, qu'une robe ou une blouse de ce tissu si pratique et si élégant à la fois. La broderie porte sa propre garniture et le charme de sa grande simplicité est indéniable. Comme la broderie se porte sans fanfreluches, on peut donc l'orne d'un simple feston, à l'encolure, au bord des manches ou tout en bas de l'ourlet.

Voici quelques conseils que vous suggèrent des expertes en couture qui ont maîtrisé l'art du feston. Si le patron de votre vêtement ne contient pas le tracé du feston, rien de plus simple que de le fabriquer vous-même. Couper une bande de papier de la longueur du feston désiré. Faire des longueurs séparées pour l'encolure, les manches et l'ourlet. Plier ce papier de la largeur du feston désiré. Dessiner une courbe de la profondeur exacte appropriée sur le papier plié. Couper à travers toutes les épaisseurs du papier. Déplier. Chaque pli devient un feston parfait.

Il existe différentes manières d'exécuter un feston. Il peut être bordé d'un point picot, bordé ou à revers. Pour les tissus très légers, nous recommandons la bordure picot ou à revers. Les festons bordés d'un biais sont plus pratiques dans les vêtements en coton pour enfants, lorsque le feston est très profond.

On exécute une bordure picot en découpant tout simplement un point d'ourlet au centre. Pour ce genre de bordure, on faufile le découpé du feston à l'aide d'un fil de couleur et avec l'accessoire pour point d'ourlet, on suit fidèlement le tracé. On peut aussi confier à des experts le soin d'exécuter ce point d'ourlet.

On emploie un tulle rigide pour une bordure à revers. Marquer les festons sur l'envers du tissu. Placer l'endroit du revers sur l'endroit du tissu et faufile. Coudre tout au long du motif de feston. Découper le bord à un huitième de pouce. Tourner le revers sur l'envers, presser et ourler.

Ces différents festons peuvent s'employer dans une multitude de vêtements pour fillettes, blouses, robes d'après-midi ou du soir. Ils rehausseront avec grâce vos jolies toilettes estivales.

Les festons sont faciles à exécuter dans de la broderie anglaise. Voici le feston tracé, faufile, prêt à être passé à la machine. On peut le finir en bordure picot, avec revers ou biais. (Photos Singer Sewing Machine)



Depuis quelques années déjà, elle était au service de la jeune femme.

— Mais oui, Nanine, je suis déjà levée. Et même, dans quelques minutes, j'aurai terminé ma toilette, et sans ton aide, cette fois.

A peine avait-elle achevé ces paroles qu'un violent coup de sonnette se faisait entendre.

Puis, bientôt, un domestique parut, portant à la main un plateau sur lequel était déposée une carte.

Mme Laurence Dormeuil, ainsi se nommait la Dame aux bluets, y jeta les yeux et poussa un cri de surprise.

— Mauprat! dit-elle.

— Mauprat, le notaire d'Aiguesmortes? s'écria Nanine; nous allons donc avoir des nouvelles du pays.

La jeune servante demanda :

— Où faut-il faire entrer Mauprat, madame?

— Mais, dans mon boudoir; prie-le de m'attendre quelques minutes.

Que pouvait lui vouloir Mauprat? Elle n'avait jamais vu le notaire que dans des circonstances douloureuses et intéressées. Aussi le long voyage qu'il venait d'entreprendre intriguait-il profondément la jeune femme.

Dans un boudoir noir et or, Mauprat, le modeste notaire d'Aiguesmortes, attendait Mme Dormeuil.

C'était un petit homme trapu, âgé d'une cinquantaine d'années. Sa physiologie cauteleuse n'inspirait vraiment aucune confiance.

Plusieurs fois déjà il était venu à l'hôtel de la rue de Babylone, chez la belle Mme Dormeuil; et chaque fois, il en était parti émerveillé de tout le luxe qu'il avait entrevu.

Et, à part lui, Mauprat pensait, en jetant sur ce qui l'entourait des regards de convoitise :

— Elle a tout de même du goût et des écus, la belle Mme Dormeuil; son frère — le marquis de Noirmont — ne peut pas s'offrir tous ces petits bibelots-là, ces bronzes, ces marbres superbes.

Il en était là de ses réflexions, quand la Dame aux bluets entra dans le boudoir.

Elle était pâle, inquiète.

Mauprat s'était levé et, obséquieusement, s'inclinait devant Laurence.

— Eh bien? dit-elle, quoi de nouveau au pays?

« Vous arrivez d'Aiguesmortes, n'est-ce pas? »

— J'en arrive.

— Vous êtes venu à Paris pour affaires sérieuses, sans doute?

Mauprat s'inclina.

Puis il dit :

— Oui, madame, je suis venu à Paris pour des affaires très graves... qui vous intéressent.

La Dame aux bluets tressaillit.

Le notaire poursuivit :

— Il s'agit de votre frère, le marquis de Noirmont.

Laurence trembla.

— Il a sans doute encore besoin d'argent? fit-elle avec un sourire contraint.

— Les récoltes ont été si mauvaises...

— Mais depuis la disparition de ma chère petite fille, je sers à mon frère cent cinquante mille livres de rente! s'écria-t-elle.

— C'est possible; mais le train de maison du marquis est très coûteux. Puis, ainsi que vous devez le savoir, Mme la marquise a acheté, avenue du Bois-de-Boulogne, un magnifique immeuble. Elle n'a pas pu le payer comptant et a dû souscrire des billets.

« Or, ce sont ces billets, portant la signature des Noirmont, qu'il faut aujourd'hui retirer de la circulation. On comptait beaucoup, au château de Noirmont, sur le produit de la vente des vins pour payer les billets en question; mais les vignes ont été gelées ainsi que tout le monde pourra vous le dire à Aiguesmortes... c'est pour M. le marquis une perte de plus de cinquante mille francs.

— Tous les ans à pareille époque on me fait de semblables demandes d'argent. Et c'est toujours vous, Mauprat, qui êtes envoyé en ambassadeur pour plaider une cause que vous savez d'avance gagnée.

— A Aiguesmortes et au Grau-du-Roi, chacun sait combien vous êtes bonne, madame.

— Mais toutes les bontés auront une fin. Pourquoi Frédéric ne vient-il pas lui-même me voir? Je n'ai que lui à aimer au monde, moi. Hélas! depuis son mariage, sa conduite à mon égard a bien changé; son cœur, je le crois, m'est à tout jamais fermé!

Mauprat ne releva pas ces paroles.

Il dit :

— Vous, madame, vous n'avez pas d'enfant et vous vivez seule. Ne serait-ce pas un bonheur, une joie pour vous que de contribuer au bien-être d'une famille qui est la vôtre?

La Dame aux bluets reprit :

— Je suis sans enfant, il est vrai; mais qui sait si je ne retrouverai pas, quelque jour, la petite fille que je pleure?

— Mlle Dormeuil est morte, sans doute, fit Mauprat.

— Qu'en savez-vous?

— C'est Mme la marquise de Noirmont qui l'affirme.

Les regards de Laurence s'allumèrent.

D'un ton convaincu, elle dit :

— Eh bien! moi, je ne crois pas que ma fille soit morte. On me l'a volée! On me l'a prise!... Mais quelque jour, certainement, je découvrirai les coupables.

— Depuis cinq ans que vous la cherchez; depuis cinq ans vous parcourez le monde sans résultat.

— Il me reste toute ma vie pour la chercher encore, pour l'appeler! s'écria Laurence irritée.

Puis, froidement :

— Est-ce Frédéric qui vous envoie près de moi pour me briser le cœur?

— Oh! madame!... madame!...

— Depuis que mon frère est marié il n'est plus le même avec moi. Autrefois j'étais sa seule affection; aujourd'hui il ne ressent plus pour moi que de l'indifférence. Serait-ce sa femme qui le conseille, qui l'éloigne de moi? Je suis presque en droit de le croire.

— La marquise de Noirmont vous adore. Et si le caractère du marquis s'est un peu aigri, c'est le souci des affaires, le souci d'une maison très lourde à soutenir, qui en est la seule cause. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire tout à l'heure, M. le marquis subit en ce moment une crise, éprouve une gêne de laquelle il aura peine à sortir, si vous ne lui venez pas en aide.

« Thérésine a aussi ensorcelé Mauprat, pensait Laurence en laissant retomber sa belle tête dans ses mains. Si je refuse à ce notaire ce qu'il me demande au nom de Frédéric, il dira partout que j'ai un mauvais cœur.

— M. Mauprat, fit enfin Laurence en se levant, je ferai le nécessaire pour sauver mon frère; mais je tiens à vous dire qu'avec les cent cinquante mille francs que vous servez chaque année à Frédéric en mon nom, qu'avec, en plus, les revenus de Noirmont et des salines — revenus dont j'ai ma part que je lui abandonne — j'avais la conviction profonde que la famille de Noirmont était à tout jamais à l'abri de la gêne.

— Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure la cause de cette gêne? Mme la marquise a acheté un hôtel qu'il faut payer...

— C'est bien, fit Laurence; combien leur faut-il pour être momentanément heureux?

— Cent mille francs.

Laurence ouvrit un bonheur-du-jour et y prit un chèque qu'elle remplit.

— Voilà, fit-elle d'un ton froid; avec ce chèque, vous pourrez vous présenter à la maison Rothschild. Mais, ajouta-

t-elle d'une voix un peu tremblante, dites bien à ma belle-soeur que c'est le dernier argent que je lui donne. C'est à elle que j'envoie cette somme, car je suis bien certaine que Frédéric ignore votre démarche. Dites bien aussi à la marquise, que toute la fortune dont je dispose en ce moment appartient de droit à Mlle Dormeuil, — que je puis un jour retrouver; dites-lui bien, enfin, que je suis résolue à défendre quand même et toujours les droits de la mignonne que je pleure.

Toujours cauteleux, l'échine basse, Mauprat quitta le boudoir.

Quand il fut dehors, il se frotta les mains et poussa un soupir de satisfaction.

— Cent mille francs! dit-il, voilà qui est parfait. Je gagne, pour ma part, cinq mille francs de commission.

Pendant que Mauprat regagnait son hôtel, la Dame aux bluets revint dans sa chambre, mit son chapeau; puis, vêtue d'une toilette sombre, elle se disposa à sortir.

— Faut-il faire atteler le coupé, demanda Nanine.

— Oui. Donne vite des ordres; je suis pressée.

Laurence descendit de son appartement et monta en voiture.

Le cocher, fort bien stylé, connaissait les habitudes journalières de sa maîtresse. Il ne demanda pas d'ordres. L'équipage, attelé de deux magnifiques chevaux anglais, descendit à grande allure la rue de Babylone et se dirigea vers la place du Panthéon.

Il s'arrêta devant l'église Saint-Etienne-du-Mont.

Chaque matin, à la même heure, Laurence se rendait à cette église, et se dirigeait tout de suite vers le magnifique tombeau de sainte Geneviève.

Elle se prosternait et priaît longtemps.

Ce matin-là, sa prière terminée, elle gagna la sacristie et demanda l'abbé Merlot, nouvellement nommé vicaire de la paroisse.

L'abbé n'était point de service ce jour-là.

— Si Madame désire voir M. l'abbé Merlot, elle sera obligée d'aller chez lui, fit le bedeau; M. l'abbé reçoit justement aujourd'hui; Madame est sûre de le trouver.

— C'est bien, dit-elle, j'irai.

Depuis longtemps, Laurence connaissait l'abbé Merlot, qui avait été un camarade d'enfance de Michel Dormeuil et qui, pendant de longues années, avait été curé d'Aiguesmortes.

L'abbé Merlot habitait, rue Lhomond, un petit appartement situé entre cour et jardin.

La journée était belle.

Laurence laissa sa voiture et se dirigea à pied vers la rue Lhomond.

C'était toujours avec une joie véritable qu'elle pénétrait dans la petite maison basse pleine de soleil, qui n'abritait que deux locataires.

L'abbé Merlot occupait tout le premier, avec jouissance du jardin. Il venait là se reposer et rêver, tout en cultivant ses fleurs favorites.

Mais depuis quelque temps déjà, l'abbé avait déserté le jardin sans fleurs et s'était réfugié dans un petit salon situé au premier étage.

Il rêvait au coin du feu quand Laurence fut annoncée.

Il accueillit la jeune femme, les mains tendues.

— Eh bien! dit-il, rien encore?

— Rien.

Depuis des années déjà, la question et la réponse étaient les mêmes; depuis

des années, Mme Dormeuil, accablée, toujours inconsolable, versait dans le coeur du digne prêtre toutes les douleurs dont son âme était pleine.

C'était toujours de cette petite Bluette aimée qu'ils parlaient tous deux, de cette mignonne blonde enlevée à Laurence.

L'abbé consolait cette mère si affligée; pour elle, il trouvait des paroles émues.

C'était lui qui avait marié Laurence à Michel Dormeuil, son compatriote, son ami. C'était lui aussi, qui avait marié Frédéric à Thérésine, nièce de Michel Dormeuil.

Et bien souvent, des remords lui étaient venus en songeant aux malheurs que ces deux unions — cependant bénies — avaient déchainés.

Il connaissait, lui aussi, le récent voyage du notaire Mauprat à Paris; il savait le vieux tabellion trop cupide pour se déplacer et entreprendre un pareil voyage sans que de sérieux intérêts l'y obligassent.

Laurence leva sur l'abbé ses beaux yeux mélancoliques et murmura:

— J'ai reçu une visite d'Aiguesmortes.

— Mauprat?

— Lui-même.

Elle ajouta:

— Et vous devinez, n'est-ce pas le but de ce voyage?

— Assurément.

— De l'argent!... c'est encore de l'argent qu'il est venu me demander.

— Et vous avez encore cédé?

— J'ai donné cent mille francs.

— Vous avez eu tort, mon enfant.

— Que m'importe l'argent... je suis si riche!

« Mais ce qui me désole, ce sont les dépenses folles de ma belle-soeur, de Thérésine, — elle ruïnera Frédéric.

L'abbé se taisait. Le coude appuyé sur une petite table, la tête dans les mains, il restait songeur.

Il dit enfin:

— Il faut que toutes ces demandes d'argent prennent fin: votre fortune appartient à la fille de mon pauvre ami Michel Dormeuil, votre mari défunt.

— Hélas! peut-être ne retrouverai-je jamais ma fille! jamais... jamais! peut-être morte! s'écria Laurence éperdue.

« Je l'ai tant cherchée, si vous saviez!

« Depuis cinq ans, je parcours la France; depuis cinq ans je l'appelle partout. Mais, hélas! nulle voix d'enfant ne répond à la mienne.

— Pourquoi désespérer de la Providence? Ce que vous dites là est mal, madame, très mal. La Providence veille, croyez-le bien. Dieu vous donnera, quelque jour, une preuve de sa bonté.

— La Providence! fit Laurence en élevant vers le ciel ses mains tremblantes. Je ne crois plus à la Providence!... je ne crois plus à rien... à rien! Mon coeur, meurtri et brisé, est vide de tendresses. Tout m'échappe. Je vis isolée et seule au milieu de tout ce luxe qui m'entoure.

— Je comprends votre désespoir et votre révolte, madame. Mais laissez-moi vous dire que vous n'êtes pas la seule femme accablée par de telles douleurs. Combien de veuves ont autant souffert que vous! Et celles-là sont souvent obligées de travailler pour vivre. Je connais des mères qui ont perdu tous leurs enfants... la mort ne rend pas ce qu'elle a pris. Ces femmes sont donc encore plus malheureuses que vous.

Accablée, les yeux vagues, Laurence écoutait l'abbé Merlot.

L'abbé poursuivit:

— A vous, madame, il reste la jeunesse, l'espérance. De plus, vous possédez une très grande fortune qui doit vous permettre de faire beaucoup de bien. Puis, avec votre argent, vous aplanirez bien des difficultés, vous pourrez entreprendre de minutieuses recherches pour retrouver votre petite fille.



## Mothersills

Agit rapidement pour prévenir et soulager les maux en voyage.

Pour adultes & enfants Aux pharmacies



PAR TOUT LE MONDE

### La fin d'un malaise: celui des FAUSSES DENTS désajustées

N'endurez pas plus longtemps l'ennui et le malaise causés par des fausses dents désajustées et leur manque de fixité. FASTEETH, une poudre alcaline (non-acide) améliorée qui lorsque saupoudrée sur le dentier, le tient plus fermement en place et avec confort. Fraîche et adoucissante pour les gencives endolories par un excès d'acidité dans la bouche. Mettez fin aux embarras causés par des fausses dents désajustées. Procurez-vous FASTEETH aujourd'hui même dans n'importe quelle pharmacie.

### EPUISEMENT PHYSIQUE et NERVEUX

Voici un incomparable régénérateur des forces physiques et nerveuses pour hommes, femmes et enfants.

Son effet est instantané Chez votre pharmacien

### Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montreal



#### COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

## CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



### Dans une cause de recel, le témoignage de complices est-il suffisant pour faire condamner un autre accusé ?

On sait, naturellement, qu'il est criminel d'acheter des articles volés. Celui qui est trouvé en possession d'objets volés et qui ne peut fournir d'explication innocente à cette possession peut être accusé et condamné pour recel. Il importe cependant de faire la preuve que les choses recelées avaient été volées et que le prétendu receleur le savait.

Deux voleurs s'emparent d'une caisse dans un camion. Ils sont persuadés que la caisse contient de la margarine. Comme ils sont plus intéressés à l'argent qu'au substitut du beurre, ils cherchent un acheteur pour le fruit de leur larcin. Finalement ils le trouvent en la personne d'un vieillard de 68 ans, qui leur verse \$3.00 pour la caisse en question.

La transaction s'est déroulée rapidement. L'acheteur, malade se trouvait alors au lit et n'était pas d'humeur à soutenir de longues conversations. La police attrape finalement les voleurs et apprend d'eux le nom et l'adresse de l'acheteur du butin volé.

Il en résulte une accusation de recel contre le vieillard. Contrairement à ce qu'on avait cru d'abord, la caisse volée contenait du beurre et valait de ce fait \$31.50. Le prévenu est donc accusé d'avoir recelé des marchandises volées, d'une valeur de \$31.50.

Pour prouver le crime de recel, la poursuite fait entendre les deux voleurs qui racontent le vol de la caisse de beurre et la vente au prévenu. Il n'y a pas d'autre témoin à charge, qui relie l'accusé au crime.

Le procureur de ce dernier arguë en droit que le témoignage de complices ne suffit pas à établir la culpabilité d'un prévenu dans une affaire de vol ou de recel. Ce fait seul, d'après le savant avocat, suffit à faire acquitter son client.

#### COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

NON-COUPABLE! a statué le Président du Tribunal dans un jugement rendu le 16 mars 1953, aux Sessions de la Paix, à Montréal.

**Coupon d'abonnement** // **Le Samedi**

Canada

1 an \$3.50 6 mois \$2.00

États-Unis

1 an \$5.00 6 mois \$2.50

IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_

Ville: \_\_\_\_\_

Province: \_\_\_\_\_

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE**

975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

— Des recherches ! Mais sais-je seulement à qui m'adresser, maintenant ?

— N'avez-vous donc jamais eu recours à une de ces agences qui, dit-on, sont si puissantes en France ?

— Jamais.

— Peut-être avez-vous eu tort. Je sais, certes, que la plupart ne sont pas des maisons recommandables ; je sais qu'elles s'occupent un peu de tout et que les affaires véreuses ne les effrayent pas. Mais je sais aussi que, moyennant beaucoup d'argent, ces maisons peuvent fournir de précieux indices et qu'elles sont outillées pour mener à bien de difficiles et délicates opérations.

Laurence était tout oreilles.

Elle dit :

— Je me suis adressée à la Préfecture de police ne croyez-vous pas que c'était la marche la plus sûre ?

— Votre pensée était excellente. Mais la police a tant de choses à faire ! Peut-être, au début, s'est-elle occupée sérieusement de la disparition de votre enfant ; mais, comme les recherches n'ont pas abouti tout de suite, l'affaire a été classée.

— Vous avez raison, monsieur l'abbé, et je comprends que je doive m'adresser à une agence. Mais où en trouverai-je une ?

— Bah ! il n'en manque pas. Et même, en ce moment, une fait fureur à Paris. C'est la maison du Juif Bourdon, dont on parle beaucoup dans les journaux. Bourdon a, paraît-il, des relations un peu partout ; pourvu que vous le payiez largement il se mettra immédiatement en campagne.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas donné ce conseil plus tôt, monsieur l'abbé ?

— On hésite toujours à envoyer une femme comme vous dans ces maisons-là. Mais enfin, ne faut-il pas essayer de tous les moyens ? Ne faut-il pas tout tenter ?

— Donnez-moi l'adresse de l'agence Bourdon, je vous en prie, monsieur l'abbé ?

Laurence, nerveuse et émue, s'était levée. Tout de suite elle voulait partir, voulait voir Bourdon pour lui raconter sa peine et lui donner les indications nécessaires.

L'abbé ouvrit son bureau, y prit un paquet de journaux qu'il feuilleta.

Puis, les reposant sur la table, il dit :

— J'ai trouvé. Bourdon demeure au quai Voltaire, numéro 15.

— J'irai aujourd'hui même.

— Vous ferez bien, madame. Qui sait ? Peut-être trouverez-vous là des indications que nous cherchons tous depuis tant d'années — car moi aussi j'ai essayé de retrouver la mignonne et blonde fillette que Michel aimait tant.

Et rêveur, il continua :

— Comment cette pauvre petite vous a-t-elle été enlevée ? C'est ce que je n'ai jamais compris. N'était-elle pas surveillée par sa gouvernante ?

— Hélas ! c'est un bien terrible souvenir que vous évoquez là, monsieur l'abbé, murmura Laurence en renversant sa belle tête dans ses mains pour cacher les larmes qui inondaient son visage. C'est à mon retour de Nîmes — où j'avais été appelée pour une affaire urgente — que j'ai trouvé le berceau vide et Frédéric en larmes.

« Bien souvent j'ai interrogé la marquise. Toujours elle a pleuré avec moi, mais n'a jamais su me donner une indication précise.

« Bien des fois la pensée m'est venue que ma fillette avait été enlevée par des nomades. Souvenez-vous : c'était jour de fête au Grau-du-Roi.

« Tous les gens du château étaient absents. Les filles de chambre dansaient. L'enfant était restée seule, sous la garde d'une jeune bonne qu'on a trouvée profondément endormie.

L'abbé écoutait attentivement le récit de la jeune femme.

— Puis, fit Laurence dont le regard devint dur, il m'est venu à l'esprit une pensée que je n'ai point encore osé vous dire, à vous qui cependant êtes le confident de toutes mes peines.

— Oh ! j'ai peur de comprendre, madame.

— Oui, j'ai eu la pensée que, peut-être, Thérésine, aidée par Francesca, — sa nourrice, — avait fait disparaître ma pauvre petite fille !...

— Thérésine ! murmura l'abbé en passant la main sur son front, Thérésine !... Oh ! non, non... ce serait trop horrible ! Quant à Francesca, je me demande quel mobile l'aurait fait agir ?

— Mais tout simplement pour que la marquise soit riche ! Ne savez-vous pas qu'au cas où la fille de Michel Dormeuil viendrait à mourir — ou à disparaître — ma belle-soeur hériterait de la moitié de la fortune de mon mari ?

— Non... non... je ne puis admettre tant de perfidie, reprit l'abbé après un long silence.

Il avait vu naître Thérésine et ne pouvait la croire capable d'un tel crime.

Quant à Francesca... c'était une autre affaire. Toujours il avait éprouvé pour cette femme une antipathie profonde.

— Voyez cette Francesca, dit-il ; interrogez-la. Peut-être, si elle est vraiment coupable, lui arracherez-vous des aveux...

— Croyez-vous donc, monsieur l'abbé, qu'elle sache quelque chose ?

— Je n'affirme rien, mais je le suppose.

— Si c'est elle qui m'a volé mon enfant, qui donc lui en a donné l'ordre ?

Et, une fois encore, la pensée que Francesca n'avait fait qu'obéir à Thérésine se présenta à l'esprit de la Dame aux bluets.

— Je n'accuse personne, reprit l'abbé après un long silence ; mais quand on est comme vous, aussi désespérée, on a le droit et le devoir de tout tenter, de tout soupçonner.

— Je suis décidée maintenant à tout oser, fit Laurence. Je remuerai ciel et terre. Morte ou vivante, je veux retrouver mon enfant.

## Le quarantième anniversaire de Cockfield, Brown

L'agence de publicité Cockfield, Brown & Co. Ltd., célèbre cette année  
le quarantième anniversaire de sa fondation.

**C**ETTE agence canadienne compte, à Montréal, Toronto, Winnipeg et Vancouver, près de 400 employés, et tout près de 300 clients, dont quelques-unes des plus importantes institutions industrielles et commerciales du pays.

Ainsi que le disait dernièrement, M. T. L. Anderson, directeur général de cette société : « A eux seuls, voici une vingtaine d'années, seize de nos principaux clients consacraient à leur publicité une somme de \$656,000. Ils y consacrent cette année, exactement \$4,147,000. »

C'est en 1913 que se constitua l'Advertising Service Company avec Harry Read Cockfield pour président, lequel avait débuté comme commis-voyageur en imprimerie avec un camarade de classe, G. Warren Brown. En 1919, ce dernier fonda sa propre agence, la National Publicity Ltd. Dix ans plus tard, les deux s'associaient sous le nom de Cockfield, Brown & Co. Ltd. Ils eu-

rent, pour faciliter leurs débuts des clients aussi importants que le Telephone Bell et l'Imperial Oil dont la publicité est encore dirigée, au bout de 25 ans, par Cockfield, Brown, de même que 20 autres annonceurs nationaux de première grandeur.

Ainsi que nous le disait M. Brown, depuis 34 ans président de Cockfield, Brown et de National Publicity, le personnel participe à la propriété et à la gestion de l'affaire. Les actionnaires de l'entreprise sont au nombre de 93, tous employés. Et plus de 28 de ces employés ont 25 ans de service et davantage. Nous croyons qu'une telle entreprise peut être donnée en exemple à nos sociologues et à nos économistes.

Les Publications Poirier, Bessette & Cie Ltée (*Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film*) souhaitent à Cockfield Brown, à sa direction et son personnel, un heureux anniversaire et le plus brillant des avenir.

M. G. WARREN BROWN



M. HARRY COCKFIELD



## XII

**D**E sa visite à l'abbé Merlot, Madame Dormeuil emportait presque un espoir.

Elle était bien décidée à suivre les conseils de l'abbé et à se rendre quai Voltaire, 15, pour se mettre en relations avec l'homme d'affaires bien connu dans tout Paris.

Le lendemain, elle se leva de meilleure heure que d'habitude, se vêtit d'une toilette sombre et descendit de son appartement.

Son coupé l'attendait.

— Où faut-il conduire Madame ? demanda le cocher.

— Quai Voltaire, 15.

L'équipage parcourut à grande allure la rue de Babylone, gagna la rue du Bac et le quai Voltaire.

Il était à peine neuf heures quand le coupé s'arrêta devant le numéro 15.

Laurence descendit.

Mais avant de s'engager dans le corridor obscur qui s'ouvrait devant elle, elle examina la maison.

C'était une vieille bâtisse datant de plusieurs siècles.

Une boutique de marchand de vin, occupant le rez-de-chaussée et paraissant fort mal tenue, achevait de donner à la maison un aspect douteux.

Néanmoins, Laurence, décidée plus que jamais à tout tenter pour retrouver sa fille, s'engagea dans le couloir humide et glacial.

Elle parvint au premier étage et s'arrêta devant la porte de Bourdon et Cie.

Elle demeura quelques instants incertaine et troublée.

Puis elle sonna.

Bientôt un jeune homme d'une quinzaine d'années, vêtu en groom, vint ouvrir.

— M. Bourdon ? demanda Laurence.

Le groom fit entrer la visiteuse.

Ils traversèrent une salle à manger où, sur une table grasseuse, se voyaient encore les restes d'un modeste repas ; puis ils pénétrèrent dans un petit salon tendu de rouge et meublé avec un luxe criard.

Assises sur un canapé quelque peu râpé, deux femmes attendaient, tout en lisant des journaux.

Près d'une fenêtre, le front collé aux vitres, un homme vêtu avec élégance regardait distraitement la Seine et les quais.

Entendant la porte du salon s'ouvrir, il se retourna brusquement.

Un cri de surprise faillit lui échapper.

Il murmura :

— La Dame aux bluets ! que diable vient-elle faire ici ?

Vivement, il se retourna, s'effaçant dans l'ombre des rideaux pour ne pas être reconnu.

Mais Mme Dormeuil l'avait aperçu.

Roger de Marigny ! le mari de Micheline ! pensa Laurence en tressaillant malgré elle.

Et comme tout à l'heure le comte, elle aussi se demanda :

— Que vient-il faire ici ?

Laurence s'assit à l'écart et attendit le moment où elle pourrait enfin voir l'homme d'affaires.

Les deux dames inconnues furent d'abord reçues.

Puis vint le tour de Roger de Marigny.

Pendant que Laurence, haletante, attendait, le comte de Marigny était entré dans le cabinet de l'homme d'affaires.

— M'apportez-vous l'argent ? demanda Bourdon d'un ton brutal.

— Non.

— Alors, comment voulez-vous que je retire vos billets ? Vous savez cependant très bien que l'époque de leur échéance est arrivée. Je ne peux que vous répéter aujourd'hui ce que je

vous ai déjà dit : donnez la moitié des fonds ; je fournirai le reste.

— Mon cher Bourdon, je n'ai pas le sou, fit Roger de Marigny en allumant une cigarette. Depuis hier, je cours partout pour me procurer les trois mille francs qui me sont nécessaires ; mais je n'ai pas été heureux. Tous mes amis m'ont fermé leur bourse ; aussi suis-je, en ce moment, dans une panne complète. Vous devrez attendre des jours meilleurs.

— Mais les billets seront protestés...  
— Tant pis !  
— Vos meubles seront saisis...  
— L'appartement que j'occupe est au nom de ma femme ; je suis donc bien tranquille.

— Alors, vous êtes une canaille, un filou ! cria Bourdon, d'une voix tonnante.

— Voyons, voyons, mon cher Bourdon, ne vous emportez pas. Depuis dix ans que nous faisons des affaires ensemble, vous n'avez jamais eu, que je sache, à vous plaindre de moi. Lors de mon mariage vous m'avez avancé quarante mille francs pour l'achat d'une corbeille ; mais quelques jours après la noce je vous ai remboursé cette somme, en y ajoutant vingt mille balles, ce qui constituait, vous en conviendrez, un joli bénéfice pour vous. Oh ! vous êtes un fameux usurier quand vous vous y mettez ! Je vous ai donc toujours fait gagner largement votre vie ; et aujourd'hui, pour une bagatelle de quelques milliers de francs, vous me faites une scène, vous me traitez de canaille : du diable si je m'attendais à cela de votre part...

Depuis plus de dix ans, Roger de Marigny et Bourdon étaient en relations d'affaires.

Maintes fois, après de sérieuses pertes au jeu, Roger avait emprunté à Bourdon des sommes considérables, sommes qu'il avait toujours remboursées d'ailleurs aux dates indiquées.

Mais toujours à court d'argent comme presque tous les joueurs, le comte venait sans cesse frapper à la bourse de Bourdon ; bientôt l'homme d'affaires, ayant appris le mauvais état de la fortune de son noble client, refusait de lui avancer un sou.

Et ce jour-là encore, il le dit nettement à Roger.

— Voyons, mon cher Bourdon, fit Marigny en ricanant, ne prenez donc pas vis-à-vis de moi une pareille attitude et quittez votre figure d'enterrement. Que diable, nous pouvons et nous devons fournir un petit renseignement qui pourra, d'un coup, vous faire gagner la somme que vous me refusez avec tant d'arrogance.

Bourdon dressa l'oreille.

Roger poursuivit :

— Mon cher, dans votre salon attend une cliente que vous allez bientôt recevoir. Cette cliente est archimillionnaire ; elle ne vient donc pas pour vous emprunter de l'argent. Sans doute elle a quelque renseignement important à vous demander ; n'hésitez pas et exigez la forte somme.

L'homme d'affaires s'était brusquement redressé.

Toisant le comte de Marigny, il lui dit :

— Vous moqueriez-vous de moi par hasard ?

— Nullement, croyez-le ; ce que j'avance est on ne peut plus sérieux.

Bourdon se gratta la tête — signe, chez lui, d'une vive préoccupation.

— Si tout cela est vrai, dit-il enfin, je saurai vous témoigner ma reconnaissance, et vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Je retirerai les billets souscrits, à la condition seulement que vous en fassiez d'autres à des échéances pas trop éloignées et je vous assurerai un joli bénéfice. Vous savez, monsieur de Marigny, que vous pouvez me compter au nombre de vos amis ; vous savez aussi que je ne vous ai jamais rien refusé, que ma bourse vous a toujours été ouverte.

« Voyons, vous avez besoin d'argent aujourd'hui ; combien vous faut-il, monsieur de Marigny ?

— Moi, j'ai toujours les poches vides, répondit le comte en riant ; et si vous vouliez les remplir chaque fois que le baccara les mettra à sec, vous seriez pour moi un véritable ami.

— Nous verrons... nous verrons... En attendant vous aurez à me souscrire un billet de six mille francs.

— Sans intérêts ?  
— Oui, sans intérêts, pour cette fois.  
— Et puis ?

— S'il vous faut un billet de mille, je le tiens à votre disposition.

— J'accepte volontiers. Je suis sûr que cet argent me portera bonheur et me permettra de me refaire complètement. Bourdon se leva, ouvrit son coffre-fort et y prit un billet de mille francs qu'il tendit à Roger.

— Voilà, monsieur le comte.

— Merci. Demain je vous ferai parvenir le nouveau billet que j'aurai souscrit.

Il partit.  
— Quel bel échantillon des gens de la noblesse ! fit Bourdon. Heureusement ils ne lui ressemblent pas tous et, parmi les nobles à particule, nombreux sont ceux qui n'empruntent pas quand ils se savent dans l'impossibilité de restituer.

Tandis que Bourdon songeait ainsi, Roger de Marigny traversait le salon sans retourner la tête, craignant toujours d'être reconnu par la Dame aux bluets.

En deux bonds, il descendit l'escalier. Enfin il se trouva sur le quai.

Une rougeur de honte était montée à son front en recevant des mains de cet homme véreux le billet de mille francs, prix sans doute du renseignement fourni sur Mme Dormeuil.

Décidément il était tombé bien bas ! Mais il était si à court d'argent depuis quelque temps !

Puis Micheline, installée à Paris avec son fils, devait tenir un train de maison pour lequel les revenus de Trébons étaient insuffisants.

Le front bas, il s'en allait lentement, suivant les quais.

La Dame aux bluets était entrée dans le cabinet de l'homme d'affaires.

Pendant quelques instants, Bourdon et la jeune femme s'examinèrent en silence.

En voyant cette inconnue, jeune et belle, portant des vêtements très simples, Bourdon se demandait si Marigny ne s'était pas moqué de lui en annonçant une poule aux oeufs d'or, une pigeonne à plumer.

Laurence, elle, éprouva tout de suite une mauvaise impression à la vue de cet homme vulgaire, la dévisageant avec une effronterie qui la révolta quelque peu.

— Vous avez à me parler, madame ? fit enfin Bourdon.

— Oui, monsieur.

— Veuillez donc vous asseoir, madame.

— Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui sera bref, fit la Dame aux bluets en refusant le siège que lui offrait l'homme d'affaires. J'ai entendu parler de vous souvent et j'ai lu les réclames que vous faites insérer dans les journaux. Pourtant, je ne me serais pas laissé prendre à toutes ces annonces si un ami ne m'avait conseillé de m'adresser à vous...

— Madame, cet ami vous a donné un excellent conseil ; et si je puis vous être utile...

Pendant quelques instants Laurence parut se recueillir.

Puis, relevant sa belle tête blonde, elle laissa tomber ces paroles :

— Il s'agit d'un enfant, monsieur.

Bourdon leva sur sa cliente un regard étonné.

— Un enfant ? dit-il.  
— Oui ; une petite fille.

— Je vous écoute, madame.

— Il y a cinq ans, ma fille, à peine âgée de deux ans, m'a été enlevée.

— A Paris ?

— Non, monsieur. Au Grau-du-Roi, un petit port, près d'Aiguemortes.

— Et vous avez attendu cinq ans avant de vous adresser à moi, avant d'entreprendre des recherches qui eussent certainement abouti si elles eussent été commencées sitôt après la disparition ?  
— Je me suis d'abord adressée à la police.

— La police a bien d'autres choses à faire que de se mettre sérieusement à la recherche des enfants perdus. La police !... en voilà une blague !...

Se calmant, il continua :

— Une enfant vous a été enlevée au Grau-du-Roi ?

— Oui, monsieur.

— Dans quelles circonstances ?

— C'était la fête : de nombreux nomades encombraient les quais depuis huit jours ; aussi ai-je souvent pensé que ces misérables étaient les auteurs du rapt.

— Peut-être êtes-vous dans le vrai. Pourtant, réfléchissez un peu : quel intérêt ces nomades avaient-ils à enlever une enfant beaucoup trop jeune encore pour leur être utile ? Je ne suis pas convaincu, quant à moi, qu'ils aient commis le crime. Aussi vous demanderais-je de me faire connaître les moindres circonstances qui ont accompagné, précédé ou suivi la disparition de l'enfant. Puis, dites-moi si parmi les gens qui vous entouraient il ne s'en trouvait pas ayant de graves raisons pour vous séparer à tout jamais de votre petite fille.

— Oh ! fit Laurence, pâlissant.

— Ne me cachez rien, fit Bourdon, et je me charge, moi, de retrouver votre enfant. Mais il est nécessaire que j'entre d'emblée dans votre vie. D'abord veuillez me faire connaître qui vous êtes.

— Je suis Mme Dormeuil.

Bourdon demanda :

— Vous êtes riche, madame ?

— Très riche. C'est donc vous dire que je donnerai une fortune véritable à celui qui retrouvera mon enfant.

Les petits yeux gris de Bourdon papillotèrent.

Bon, pensait-il, Marigny ne me trompait pas.

— Vous êtes veuve ?

— Oui.

— Vous n'avez eu que cette fille ?

— Oui, monsieur.

— Qui donc hériterait de vous et de votre enfant, si vous veniez à mourir toutes deux ?

— Ma belle-soeur : Mme la marquise de Noirmont, nièce et héritière de mon mari.

— C'est de ce côté qu'il faut chercher, fit Bourdon en achevant d'écrire sur un registre tous les renseignements que Laurence venait de lui donner.

Il ajouta :

— N'avez-vous pas d'autres indications à me fournir ?

— Quand ma fille a disparu elle était chaussée de mignonnes bottines garnies de fourrure de cygne, et portait une brassière aux initiales L. N.

— Ce sont là, sans doute, les initiales de votre nom de jeune fille ?

— Oui, monsieur. Le trousseau de ma fille avait été autrefois le mien quand j'étais toute petite ; ma mère le conservait toujours religieusement afin qu'il pût servir plus tard à ses premiers enfants.

— Le fait a son importance ; qui sait si cette particularité ne nous servira pas plus tard ?

Et Bourdon inscrivit sur son registre cette première particularité.

Quand il eut achevé son interrogatoire, il ferma son livre ; puis, se tournant vers Mme Dormeuil, il dit tranquillement :

— Pour amorcer une affaire aussi difficile et aussi délicate, il est nécessaire

## MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir? La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

**LAMBLY'S**  
CONTRE LE MAL DE TÊTE



## Parlant de vins vieux...

On dit qu'ils sont meilleurs et cela est bien démontré que personne n'oserait contester cette assertion. Or, il en va de même pour bien d'autres choses, dont, par exemple, le magazine. Eh oui, le magazine ! Ça non plus, ça ne s'improvise pas. La qualité de ce produit, comme pour le vin, repose sur une longue maturité, c'est-à-dire une longue période d'observation, une connaissance approfondie de la psychologie des foules. Cette expérience ne s'acquiert pas du jour au lendemain et, dans ce domaine,

## La Revue Populaire

qui vient d'atteindre la quarante-cinquième année de son existence peut justement se réclamer de cette « maturité » qui en fait la publication la plus chic, la plus à la page, la plus en demande.

Notre roman de juin :

**LA ROUTE DU BONHEUR**  
par ANNIE-PIERRE HOT

## LA REVUE POPULAIRE

Canada	Etats-Unis
1 an ..... \$1.50	1 an ..... \$2.00
2 ans ..... 2.50	2 ans ..... 3.50

IMPORTANT — Indiquez d'une croix, s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

de semer tout d'abord beaucoup d'argent, madame.

— Fixez vous-même la somme dont vous aurez besoin, monsieur.

— Pour le moment dix mille francs me suffiront, après, nous verrons.

Et comme Laurence faisait un mouvement de surprise, il ajouta :

— Les recherches que nous allons entreprendre seront très onéreuses, et je ne vous cache pas qu'elles offriront beaucoup de difficultés. Si vous étiez venue me trouver, il y a cinq ans, dès la disparition de la fillette, c'eût été tout différent. Mais après tant de temps écoulé vous comprenez, madame, que les investigations seront longues, délicates et coûteuses.

— Je le reconnais, fit Laurence convaincue.

— Donc, je ne crois pas être trop exigeant en vous demandant un premier subside de dix mille francs.

— Vous les aurez, monsieur.

Mme Dormeuil tira de sa poche un carnet de chèques, en détacha une feuille qu'elle remplit et qu'elle tendit à l'homme d'affaires.

Bourdon la prit avec une indifférence affectée.

— J'ai besoin de connaître votre adresse, madame.

En ouvrant son carnet de notes, il se disposa à écrire.

— Adressez vos lettres rue de Babylone, à l'hôtel Dormeuil, dit Laurence en se levant pour prendre congé de Bourdon.

— Si vous retrouvez ma fille vous pourrez me demander cent mille francs ; je ne vous les refuserai pas.

« Cent mille francs ! pensait Bourdon... Oh ! nous sommes loin du compte ! C'est cinq cent mille francs qu'il te faudra cracher, ma toute belle. Mais pour cela il faut retrouver l'enfant... et la chose ne sera pas facile. »

### XIII

**D**ÉCIDÉMENT la fortune me sourit, pensait Bourdon en tournant et retournant dans ses mains le chèque que venait de lui remettre Laurence. Le beau Roger de Marigny ne m'a pas menti ; les mille francs que je lui ai donnés tout à l'heure ont déjà fait des petits.

C'est un superbe début. Il s'agit maintenant de se mettre à l'oeuvre et d'arriver le plus rapidement possible à gagner la forte somme.

Mais comment retrouver l'enfant ?

Il faut d'abord aller à Grau-de-Roi, interroger les pêcheurs, savoir ce que ces braves gens pensent d'une disparition aussi étrange, connaître aussi leur impression sur Mme de Noirmont et son entourage.

Mais, pour le moment, Bourdon ne peut pas se déplacer.

Qui donc enverra-t-il dans le Midi ? Deux noms lui vinrent tout de suite à la pensée :

Fiflot et Lagrinche.

Il sonna.

Un petit groom parut aussitôt.

— Fiflot est-il ici ? demanda Bourdon.

— Oui, m'sieu.

— Et Lagrinche ?

— Il roupille dans l'antichambre.

— Eveille-le et dis-lui de venir me trouver, ainsi que l'agent Fiflot.

— Bien, m'sieu.

Le groom, un vrai gavroche parisien, avait la répartie facile ; il se permettait avec Bourdon certaines familiarités qui étaient loin de déplaire à l'homme d'affaires.

Les saillies gouailleuses de ce gamin l'amusaient.

Et comme le groom n'était pas encore sorti, Bourdon demanda :

— Ne m'as-tu pas entendu ? Je t'ai dit d'aller réveiller Lagrinche.

— Mais, m'sieu, il va me sauter au collet. Tout à l'heure il rêvait tout

haut : et, dame, si j'interromps son sommeil, il pourra bien m'en cuire.

A peine achevait-il ces paroles que la porte du cabinet s'entrouvrait et qu'une tête ébouriffée apparaissait dans l'entre-croisement des tentures.

— J'ai entendu qu'on parlait de moi et je suis venu, patron.

Puis, s'élançant à la poursuite du petit groom qui se sauvait dans l'antichambre, il ajouta :

— C'est encore ce satané gamin-là qui était venu me débiter ! Ah ! vrai de vrai, je vais lui tirer les oreilles. Si je le repince jamais dans un coin... gare à lui.

— J'aurais à te parler ; mais je vois que tu es encore ivre.

— J'avoue que j'ai bu, dit Lagrinche en faisant une pirouette et en portant la main à sa tignasse couleur filasse ; j'ai bu du petit-lait chez le bistro de la rue du Bac et je l'ai arrosé de deux fines et de quatre pernod avec sirop... V'là...

— Aussi tu ne peux pas te tenir sur tes jambes.

— Si on peut dire, patron...

— Fiflot est-il ici ?

— Il est là, à côté, M'sieu fait salon...

Il a mis aujourd'hui sa redingote, son gibus et son binocle. Il est tout à fait réussi. Vous verrez, patron.

— Fiflot est un bon et honnête garçon qui ne boit jamais, lui.

— J'en conviens, patron. Mais, là-dessus, chacun son goût.

Bourdon ne répliqua pas ; tenir tête à pareil ivrogne, c'était perdre son temps.

D'un geste il congédia Lagrinche qui s'en fut bien vite se recoucher sur le canapé de l'antichambre.

Puis, Bourdon appela Fiflot.

Fiflot entra.

C'était un grand garçon d'une trentaine d'années ; sa maigreur était effrayante. Son visage basané, ses cheveux très noirs, mais déjà mélangés de fils d'argent, lui donnaient l'aspect d'un créole.

Sa mise était propre, mais minable. Son chapeau râpé, ses vêtements usés jusqu'à la corde, inspiraient la pitié.

Depuis cinq ans que Fiflot était employé dans la maison Bourdon et Cie, il n'avait certes pas fait fortune. Très peu généreux pour ses subordonnés,

l'homme d'affaires n'allouait au pauvre garçon que cent francs par mois.

Avec cette faible somme Fiflot devait s'entretenir, payer son terme et se nourrir. Il avait loué, à l'extrémité du boulevard Ornano, un petit logement composé de deux pièces et d'une cuisine.

A force d'économies, il était parvenu à meubler son modeste intérieur.

Il ne rentrait chez lui que le soir, car toute la journée il arpentait Paris, faisant de nombreuses courses pour le compte du patron.

Et ce n'est que brisé de fatigue qu'il regagnait son humble logis où il oubliait toutes ses peines.

Fils d'une créole et d'un Marseillais, orphelin dès son bas âge, recueilli et élevé par l'Assistance publique, il fut placé, dès qu'il put gagner sa vie, chez des gens, qui le ballottèrent de pays en pays.

Certes, il avait eu bien de la misère. Nul que lui n'eût pu raconter toutes les détresses supportées au cours de sa vie errante. Il s'était instruit tout seul. Puis, après avoir fait un peu tous les métiers, il était entré chez Bourdon.

Ce fut alors la fortune pour lui. Et cette aisance procurée par son travail, et un peu aussi par le hasard, il gardait à Bourdon une reconnaissance profonde.

Malheureusement pour lui et pour son patron, Fiflot, quoique très sérieux, n'était pas débrouillard. Puis, il n'aimait point s'occuper d'affaires véreuses et ne savait trop comment s'y prendre pour faire causer les gens qui voulaient se taire. Dès qu'on le sortait de ses occupations habituelles : recouvrements ou courses pressées, il devenait tout à fait insuffisant.

Lagrinche, au contraire, était un fin limier, un chercheur d'aventures. Il aimait les potins, les scandales, et savait arracher aux gens les confidences les plus utiles.

Bourdon était donc fort perplexé. Lequel de ses deux employés enverrait-il au Grau-du-Roi ?

Lagrinche ne ferait-il pas un arrêt à Montpellier pour vider les caves de la contrée ? Fiflot oserait-il interroger les pêcheurs ?

Tout en examinant Fiflot, qui tournait dans ses mains son chapeau déformé, Bourdon réfléchissait.

Il dit enfin :

— Tu as vu la dame qui est sortie d'ici tout à l'heure ?

— Oui, patron. Une bien belle dame, ma foi ; mais si triste, si triste...

— Ecoute attentivement ce que je vais te dire.

Fiflot se rapprocha de Bourdon.

— Ah ! c'est vrai ; j'oubliais que tu es un peu sourd. Ouvre donc toutes grandes tes deux oreilles.

— J'y suis, patron.

— On a volé à cette dame un enfant. Or, c'est cet enfant — une petite fille de six à sept ans, m'a dit la particulière — qu'il faudrait retrouver.

— Compris, patron.

— Tu n'as rien compris du tout, fit Bourdon en haussant les épaules. Te doutes-tu seulement de la mission que je vais te confier ?

Le visage de Fiflot devint écarlate ; son grand corps se détendit et se courba légèrement.

— Tu vois que tu ne sais rien ; ne viens donc pas me dire que tu as compris.

— Mais, patron, vous me prenez donc pour un imbécile ? fit Fiflot révolté — car, dans la glace, il venait d'apercevoir la tignasse filasse de Lagrinche, ses petits yeux narquois et sa large bouche édentée ébauchant un sourire gouailleur.

— Tu n'es, certes, pas aussi bête qu'on pourrait le croire. Mais tu es un timide, et pour l'affaire que je vais entreprendre j'aurais besoin de quelqu'un qui n'ait pas sa langue dans sa poche.



## NOS PETITES MAINS A L'HONNEUR

*S'il existe dans votre esprit le moindre doute sur l'élégance et le chic des vêtements faits-maison ou sur le talent de nos Canadiennes comme couturières, nous vous invitons à visiter une exposition comme celle qui eut lieu dernièrement à Montréal. Rien de plus stimulant pour l'apprentie-couturière que de voir ces vêtements bien confectionnés, d'un goût parfait et que les meilleures maisons de couture ne sauraient dédaigner. Voici trois gagnantes de Montréal, lauréates du Deuxième Concours National de Couture, tenu sous les auspices de la Canadian Needlecraft Association, groupant des concurrentes de toutes les parties du Canada et particulièrement des régions de Vancouver, Toronto et Montréal. Lors de ce concours fort réussi, puisqu'on y comptait plus de 2,000 inscriptions, ces trois Canadiennes de langue française ont remporté la palme dans leur catégorie respective. De gauche à droite : Création personnelle de Mme Pauline Lamothe, robe en crêpe de laine de couleur or, à fines nervures diagonales et godets doublés de taffetas brun ; robe de haute élégance de Mlle Monique Cantin, copie d'une création Pierre Balmain ; robe de cocktail à panneaux superposés plissés éventail en gaze aléoutienne antique et ceinturon de teinte bronze ; classe des jeunes filles : costume en flanelle grise dont la blouse de surah imprimé est assortie à la doublure, présenté par Mlle Louise Légaré. Elles sont des élèves de l'École des Sciences Ménagères. Les membres du jury étaient : Mme Eve Thrill, directrice de la mode chez Henry Morgan & Co. Ltd ; Mlle Beth Crosby, spécialiste en tissus de la division du nylon de la Canadian Industries Limited ; Mme Nancy Fraser, commentatrice féminine à Radio-Canada et Mlle Simonne Daigneault, notre collaboratrice.*

— Je saurai parler, patron.  
Bourdon, à demi convaincu, restait silencieux.

Puis enfin il dit :  
— Soit. C'est toi que j'enverrai au Grau-du-Roi.

— Et moi, patron ? Vous oubliez donc Bibi ? fit Lagrinche en faisant irruption dans le cabinet.

— Toi ?... ce sera pour plus tard.

— Et vous allez vous fier à ce grand serin de Fiflot ? C'est pas que je le déteste... au contraire ; c'est pour moi un frère — mais je connais ses capacités, patron, et je sais que, si vous le chargez de soutirer des picaillons à quelqu'un, il reviendra les poches vides.

— C'est bon. Pour le moment il ne s'agit pas d'argent, mais uniquement de renseignements à recueillir. Or, Fiflot est calme, il sait se présenter ; je crois qu'il se tirera mieux d'affaire que toi.  
— Comme vous voudrez patron.

Et Labrinche, vexé, fit une pirouette et s'en fut achever de cuver son vin sur le canapé de l'antichambre.

Restés seuls, Bourdon et Fiflot se regardèrent.

— C'est donc à toi Fiflot, que je vais confier l'affaire, dit Bourdon en ouvrant le petit carnet sur lequel il avait inscrit tous les renseignements fournis par Mme Dormeuil.

D'une voix lente, il en fit la lecture à Fiflot, qui n'en comprit presque pas un mot.

— As-tu saisi ?  
— Oui, patron.

— Alors, dès demain, tu partiras pour le Midi. Tu prendras, à la gare de Lyon, une place de troisième pour Aigues-mortes. Arrivé là, tu gagneras, à pied, le Grau-du-Roi. Le Grau-du-Roi est un petit port de mer habité non seulement par des pêcheurs, mais aussi par des ouvriers employés aux salines.

— Bien patron.  
Ce qui enchantait le plus Fiflot dans le voyage qu'il allait faire, c'était la perspective de voir la mer ; la mer, qu'il avait à peine entrevue autrefois à Marseille, alors qu'il était tout petit et qu'il allait enfin retrouver.

Bourdon continua :  
— Au Grau-du-Roi ton rôle sera des plus faciles. Tu t'installeras dans une auberge, tu boiras et tu mangeras bien et, tout en dinant, tu feras la servante.

— Compris, patron.  
— Tu lui parleras du château de Noirmont et, petit à petit, tu l'amèneras à te raconter les circonstances dans lesquelles s'est produite la disparition de la petite fille que nous cherchons.

— Vous pouvez compter sur moi, patron.

— Bon. Tiens, voilà deux cents francs pour ton déplacement.

« Pars dès demain, et bonne chance. Joyeux, Fiflot s'élança dans l'escalier qu'il descendit à grandes enjambées.

XIV

OR, PENDANT que le pauvre garçon gagnait en toute hâte son modeste logis pour faire ses préparatifs de départ, Mme Dormeuil rentrait à son hôtel et ordonnait à Nanine de préparer ses malles.

Maintenant, la malheureuse mère était décidée à suivre en tous points les conseils de l'abbé Merlot.

Elle voulait voir Francesca et l'interroger.

Comme Fiflot, elle avait résolu de partir le soir même.

Elle partit par le rapide et arriva à Aiguesmortes bien avant Fiflot qui, muni d'un billet de troisième classe, avait pris place dans le train suivant.

L'émotion fut grande au château de Noirmont quand on vit arriver la Dame aux bluets, dont la visite n'avait été annoncée à personne.

Mauprat, rentré depuis la veille à Aiguesmortes, était allé tout de suite à Noirmont porter la bonne nouvelle et

remettre à Thérésine les cent mille francs donnés si généreusement par Laurence.

Ils avaient donc lieu d'être tous surpris de l'arrivée subite de la Dame aux bluets.

Néanmoins, elle fut accueillie à bras ouverts.

Frédéric pleura de joie et serra longuement sa soeur dans ses bras.

— Enfin, te voilà ! dit-il. J'espère bien que tu vas rester longtemps parmi nous.

— Peut-être tout le mois de décembre, mon bon frère ; mais cela dépendra des événements.

Le lendemain Laurence sortit seule et s'engagea dans le chemin qui conduit à l'église.

Elle éprouvait le besoin de se recueillir et de prier.

L'église était déserte.

Cependant, à moitié masquée par un pilier, une silhouette élancée se détachait de l'ombre.

C'était Fiflot.

Lui aussi avait besoin de se recueillir, de demander à Dieu de guider ses pas et de l'éclairer sur la meilleure marche à suivre dans ses recherches.

Depuis son arrivée au Grau-du-Roi, le pauvre garçon, tout dépaysé, fatigué par d'interminables heures passées en chemin de fer, avait quelque peu perdu la tête.

En entendant des pas résonner sur les dalles de la nef, il s'était brusquement retourné.

Il espérait voir le curé et lui demander tout de suite de nombreux renseignements.

Mais, apercevant Mme Dormeuil et la reconnaissant aussitôt il poussa une exclamation de surprise.

Elle aussi le reconnut. Elle se rappela ce grand corps entrevu dans l'antichambre de Bourdon, cet être éflanqué et malingre qu'elle avait couvoyé... et elle pensa qu'elle se trouvait en présence d'un émissaire de l'homme d'affaires.

Très fière, presque hautaine, elle passa près de Fiflot sans même le regarder.

— Pauvre femme ! murmura le brave garçon ; je voudrais bien lui ramener sa fillette... Ah ! nom de nom, comme je serais content !

Et comme si cette généreuse pensée lui eût donné de l'audace, il sortit de l'église, bien décidé cette fois à tout oser.

Il avisa un cabaret ouvert... il entra. La salle était vide.

— Que faut-il servir à Monsieur ? demanda une vieille femme au visage brûlé par les vents et le soleil.

— Je voudrais déjeuner, madame.

— On peut vous faire une friture et vous confectionner une soupe aux choux ; cela vous va-t-il ?

— Comment donc, mais parfaitement, dit Fiflot, en déposant sur une chaise son paquet de hardes.

— Monsieur est ici pour longtemps ?

— Pour deux ou trois jours ; ça dépendra...

— De quoi ? fit la cabaretière en plaçant sur une table une soupière brune pleine d'une bonne soupe fumante ; sans doute vous connaissez quelqu'un ici ?

— Je ne connais personne.

— Alors vous venez au Grau-du-Roi histoire de voir notre port ? Dieu préserve ! voilà une grosse menterie, pas vrai ?

— Ça, c'est mon affaire, répondit Fiflot, la bouche pleine.

Coup sur coup, il but quelques bonnes verrees de vin ; bientôt il se sentit tout ému, tout guilleret.

Puis il dit à la cabaretière :

— Je suis venu ici pour prendre des renseignements.

— Vraiment ?

— Oui. Vous connaissez sans doute Mme Dormeuil ?

# MES RECETTES

## de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

### Epaule de porc rôtie

3 pommes lavées et séparées en 2 6 pommes de terre moyennes  
Une épaule de porc de 5 livres  
Sel et poivre 1 gousse d'ail

Assaisonner la viande avec le sel et le poivre. Piquer ici et là une gousse d'ail taillée en minces filets et placer le côté gras en haut sur un grill dans une rôtissoire ouverte. Ne pas ajouter d'eau. Insérer un thermomètre à viande au centre de la partie la plus épaisse et s'assurer que le thermomètre ne touche pas aux os. Cuire à four doux 325° F. jusqu'à ce que le thermomètre enregistre 185° F., ce qui prend ordinairement 30 à 35 minutes à la livre. Le porc demande à être parfaitement cuit pour développer sa riche saveur. Servir avec des pommes frites et les pommes de terre également cuites dans la graisse du rôti. 6 services.

### Crème Vichysoise

2 pommes de terre moyennes cuites 1 c. à tb. de ciboulette hachée  
2 c. à tb. de beurre 2 poireaux entiers  
2 tasses de bouillon de poulet  
1/2 c. à thé de sel 3/4 de tasse de crème  
1/8 de c. à thé de poivre 1/8 de c. à thé de muscade

Peler les patates et les couper en dés. Tailler également les poireaux en tranches minces et faire sauter dans le beurre. Ajouter 1 tasse de bouillon. Couvrir et mijoter 15 minutes. Mettre tous les ingrédients à l'exception de la crème et de la ciboulette dans une casserole et faire jeter un bouillon. Refroidir complètement y brasser la crème juste avant de servir. Garnir de ciboulette hachée. 4 services.

### Pouding aux pêches

5 tasses de pêches en conserve tranchées  
1 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch)  
1 oeuf  
Le jus de 1 citron 1 tasse de sucre  
1/2 tasse de sucre 3 c. à tb. de lait  
1 tasse de farine tamisée 3 c. à tb. de beurre fondu  
1 c. à thé de poudre à pâte 1/8 de c. à thé de sel

Couper les pêches en tranches minces et les mettre dans un plat à pouding beurré. Mêler le sucre avec l'amidon de maïs et saupoudrer sur les pêches. Ajouter le jus de citron. Couvrir et cuire à four modéré 350° F. jusqu'à ce que le mélange commence à bouillir, 20 minutes environ. Retirer du feu et couvrir de la pâte suivante :

Battre l'oeuf, ajouter 1/2 tasse de sucre graduellement puis le beurre fondu. Incorporer la farine, la poudre à pâte et le sel. Battre jusqu'à ce que la pâte soit lisse et verser sur les pêches. Cuire 25 à 30 minutes ou jusqu'à ce que la pâte soit cuite. Servir chaud ou froid avec de la crème.

### Gratin d'oeufs et de jambon

1/2 tasse de champignons coupés en tranches  
4 c. à tb. de beurre 4 c. à tb. de farine  
2 tasses de lait 1/2 c. à thé de sel  
1 pincée de poivre 6 oeufs cuits durs tranchés  
1 tasse de jambon cuit coupé en cubes 1 tasse de corn flakes écrasés

Faire une sauce blanche avec le beurre, la farine et le lait. Assaisonner de sel et de poivre. Disposer dans un plat à pouding beurré des rangs alternés d'oeufs cuits durs, de jambon et de champignons. Verser sur le tout la sauce blanche. D'autre part, faire fondre 2 c. à tb. de beurre, bien mélanger avec le corn flakes écrasé finement, saupoudrer sur le dessus du plat. Cuire à four modéré 350° F. 25 à 30 minutes. Servir aussitôt. 6 services.

### Omelette aux pommes de terre

2 tranches de bacon coupé en petits morceaux  
1 tasse de pommes de terre cuites hachées finement  
Sel et poivre 4 oeufs

Faire frire le bacon dans un poêlon, ajouter les pommes de terre et cuire jusqu'à ce que le tout soit bien brun. Enlever les pommes de terre et le bacon, réservant un peu de gras au fond du poêlon. Battre les jaunes d'oeufs, y ajouter les pommes de terre, le bacon, le sel et le poivre. Incorporer les blancs d'oeufs battus en mousse ferme. Verser le mélange dans le poêlon et cuire sur feu doux jusqu'à ce que l'omelette soit dorée au fond et sur les côtés. A l'aide d'une spatule, replier l'omelette en 2, et servir sur plat chaud. 4 services.

— Dieu préserve! bien sûr, que je la connais.

— Vous savez alors qu'on lui a volé son enfant.

— Oui.

— La disparition de la fillette est entourée d'un mystère que je voudrais éclaircir.

— Mais c'est une vieille histoire que vous me racontez là, fit la bonne femme en mettant les poings sur ses hanches.

— Qu'importe? Il faut chercher encore, il faut chercher toujours, répondit Fiflot, qui, décidément, devenait loquace.

— Et de quel droit vous mêlez-vous des affaires de Mme Dormeuil?

— Ça c'est une chose qui ne regarde que moi.

« Ce particulier me paraît rudement suspect, pensait la cabaretière, et si les gendarmes d'Aiguemortes étaient aujourd'hui en tournée par ici, je le ferais bel et bien empoigner ».

Ragaillard par le bon déjeuner qu'il venait de faire Fiflot parlait, parlait sans trop savoir au juste ce qu'il disait.

— Pour lors, ma bonne dame, reprit-il en tirant de sa poche une vieille pipe culottée qu'il alluma, il a été commis dans ce village, il y a cinq ans, un rapt d'enfant. Mon patron, qui est un homme très fort pour débrouiller les affaires pas claires, prétend que les coupables ne sont pas les nomades qui, à cette époque encombraient les abords du canal.

— Un malin, votre patron...

— Oui, assurément. Il croit que l'enlèvement de la fillette a été commis par quelqu'un de plus haut.

— Oh! oh! Et vous avez eu cette pensée-là, vous aussi? Dieu préserve!...

— Quelle pensée?...

— Que ça pouvait bien venir du château, cette manigance-là?

— Quel château?

— Mais alors, vous ne savez rien, puisque vous ignorez les liens de parenté qui unissent les Noirmont à Mme Dormeuil.

« Tenez, reprit la cabaretière en désignant de la main une vieille femme qui passait, voilà une particulière qui en sait long à ce sujet. Vous pouvez l'interroger; si elle consent à parler un brin, elle vous en apprendra, de ces choses... des choses qui vous seront des plus utiles pour vos recherches.

Fiflot était tout oreilles.

Fiflot, les jambes un peu flageolantes — le pauvre garçon qui, à Paris, ne buvait que de l'eau, avait absorbé les trois quarts d'un litre de vin et se trouvait un peu gris — s'approcha de la fenêtre et regarda la femme qui suivait lentement le quai.

— Comment se nomme cette gaillardelle? demanda-t-il.

— C'est Francesca, la nourrice de la marquise de Noirmont; c'est une Espagnole, une exaltée. Elle est mariée au douanier Cordon, un brave homme qu'elle mène un peu par le bout du nez. Depuis la disparition de la fille de Mme Dormeuil, Francesca va tous les matins à l'église et y reste de longues heures en prière. Ici, au Grau-du-Roi, on dit que c'est le remords qui la ronge.

« Puis, elle éprouve un autre grand chagrin: la marquise la délaisse et ne vient plus la visiter comme autrefois. On croirait, Dieu préserve! qu'elles ont peur l'une de l'autre!

— Peut-être, vous trompez-vous, ma bonne dame. Moi aussi, je vais à l'église, et pourtant je n'ai jamais fait de mal à personne.

Changeant de sujet de conversation, la cabaretière dit:

— Il paraît que Mme Dormeuil est arrivée à Noirmont. La marquise doit être furieuse: elle avait décidé de partir sous peu pour Paris et de s'installer pendant tout l'hiver dans le bel oustal qu'elle a acheté avenue du Bois-de-Bou-

logne. Vous devez connaître cette rue-là, vous?

— Je la connais.

— C'est plus beau que le Grau-du-Roi, hein?

Fiflot ne répondit pas.

Pris d'un sommeil qu'il ne pouvait vaincre, la tête inclinée, il ferma à demi les yeux.

— Bon, le vaurien est saoul, murmura la cabaretière en examinant avec plus d'attention qu'elle ne l'avait fait jusque là l'accoutrement grotesque et misérable de Fiflot. C'est un monsieur à gibus, mais quel gibus! Dieu préserve!... on voit le jour à travers, comme s'il avait été percé par la grêle...

« Et cette redingote raccommoquée de partout!... Ah! si mon homme était ici, comme il aurait vite fait d'expédier ce drôle sur le quai... Dieu préserve! il m'a tout l'air d'un incendiaire... »

Cette idée s'implanta, persistante, dans l'esprit de la cabaretière.

Prudemment, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller Fiflot qui, maintenant, ronflait comme un soufflet de forge, elle sortit de la salle et ferma la porte à double tour.

Puis, appelant un homme qui passait, elle l'envoya au plus vite à Aiguemortes prévenir les gendarmes.

Pendant que le matelot courait à Aiguemortes, la vieille Francesca était entrée dans l'église où Mme Dormeuil, toujours en prière, était restée.

Tout d'abord, Francesca ne vit personne.

Puis, peu à peu, de la pénombre se détachèrent les êtres et les choses.

En apercevant cette femme agenouillée, dont la mise élégante annonçait la grande dame, Francesca pensa aussitôt que c'était Thérésine, la fille qu'elle avait nourrie et qu'elle aimait toujours malgré les douleurs dont elle l'avait abreuvée.

(à suivre au prochain numéro)

## ENFANTS PRODIGES... [ Suite de la page 25 ]

Le hameau devient village, puis ville dans la vallée du Richelieu, comme St-Denis, par exemple, agglomération possédant déjà un cadre monumental tout en demeurant à l'échelle de l'homme.

Qu'il s'agisse de son église, de ses institutions, de ses industries, de ses parcs, de ses maisons, tout est sorti de la campagne et la vie s'y passe à un rythme à peine accru.

\* \* \*

Mais nous direz-vous, ce que vous nous peignez là c'est du roman, ce n'est pas du tout cela! Hélas, vous avez raison.

Notre héritage a été dilapidé. Inconsciemment, nous avons perdu cet instinct, cet accord intérieur de l'homme avec le cadre, le paysage, le milieu.

Au lieu de continuer à puiser dans le sol même l'inspiration, le constructeur est allé chercher hors du milieu ses idées, a adopté des matériaux tout faits et aujourd'hui il construit à même le « magazine » ce qui est aussi bon à Los Angeles qu'à Vancouver, qu'à St-Tite. Ça coûte cher! est l'ordre de valeur, et non plus la qualité, la proportion, la simplicité honnête.

Le mensonge, qui ne trompe d'ailleurs personne, s'étale partout en imitations vulgaires.

La ville qui s'était lentement créée une âme, se voit noyée par une marée de laideur anonyme et grossière qui monte et déborde de la masse monstrueuse et inhumaine de la métropole.

Quelle responsabilité échoit à l'administration locale qui se doit d'endiguer la rapacité du commerce et des intérêts égoïstes qui, pour quelques deniers, n'hésitent pas à gaspiller notre

héritage à tous; mais c'est surtout dans le village que l'absurdité de l'envahisseur apparaît.

C'est ainsi qu'on remplace la longue maison de pierre à quatre ou six tenants pas un édifice à escaliers extérieurs; on croirait que l'espace manque! Au contraire, mais la nouvelle maison reçoit le même traitement que dans la grande ville, à densité inhumaine.

A la vue de celui qui traite le cadre de sa maison avec une visible sympathie naîtra dans le désordre, des bicoques moulées par l'anonymat, la médiocrité, la mesquinerie. Et tandis qu'autrefois on savait s'afficher de façon à pénétrer le subconscient en flattant le goût ou l'esprit, aujourd'hui, il faut un coup de poing entre les yeux; et nous sommes rendus tellement insensibles par ces « upper-cuts » répétés qu'on ne pense même plus à détourner la tête.

Le long de la route, les anciens, qui y voyageaient lentement, s'étaient aménagés des points de vue dégagant, encadrant agréablement le paysage; aujourd'hui s'allongent indéfiniment en rubans monotones des bicoques qu'inonde la rivière au printemps; et non seulement a-t-on ainsi bloqué toute vue sur la rivière mais on a coupé la tête des arbres pour amener les fils électriques et planter leurs poteaux, tandis que de l'autre côté du chemin s'ouvrent sous leurs affiches de tôle les baraques à « hot dogs ».

Respecte-t-on la montagne, cet asile de silence où le citadin peut aller montrer à ses enfants ce qu'est la nature loin de l'asphalte et du ciment? Terre inutile, on en fait un dépôt.

A toute cette incompréhension, à ce manque de délicatesse nous n'apportons pas de solution, bien que plusieurs se présentent à l'esprit. Mais nous croyons que l'étude de la physionomie régionale éveillera un sentiment de loyauté envers la nature et envers l'oeuvre de nos ancêtres. De plus, la nécessité d'une loi d'urbanisme, respectueuse des caractéristiques régionales, s'imposera à quiconque ouvre les yeux.

Mais, même en appliquant le plan le plus ingénieux de l'urbaniste le plus compétent, tout se gâte au niveau de l'individu si ce dernier qui se construit, s'isole du milieu pour, à l'intérieur de sa clôture de broche, édifier son Taj Mahal.

Et tout se gâte au niveau de l'autorité, à tous les échelons, si l'on tolère le sabotage de l'horizon, de la beauté scénique par les panneaux réclames, par les bicoques en chapelet le long de la route, par les ruisseaux éventrés au nom du drainage, et le reste.

Lors d'un voyage en Colombie-Britannique nous avons l'occasion de commenter le parti intelligent et de bon goût qu'on avait su tirer des matériaux locaux pour construire à flanc de montagne, une petite ville avec son architecture plaisante et bien adaptée à son milieu — « Mais nous n'avons pas vos vieilles maisons de pierre » fut la réplique.

Il n'y a pas de vieille maison de pierre en Colombie-Britannique, il n'y a pas de tradition, de racines comme dans le bon vieux Québec et l'on nous les envie. Mais dans ce pays extraordinaire, il y a des architectes qui échafaudent des traditions.

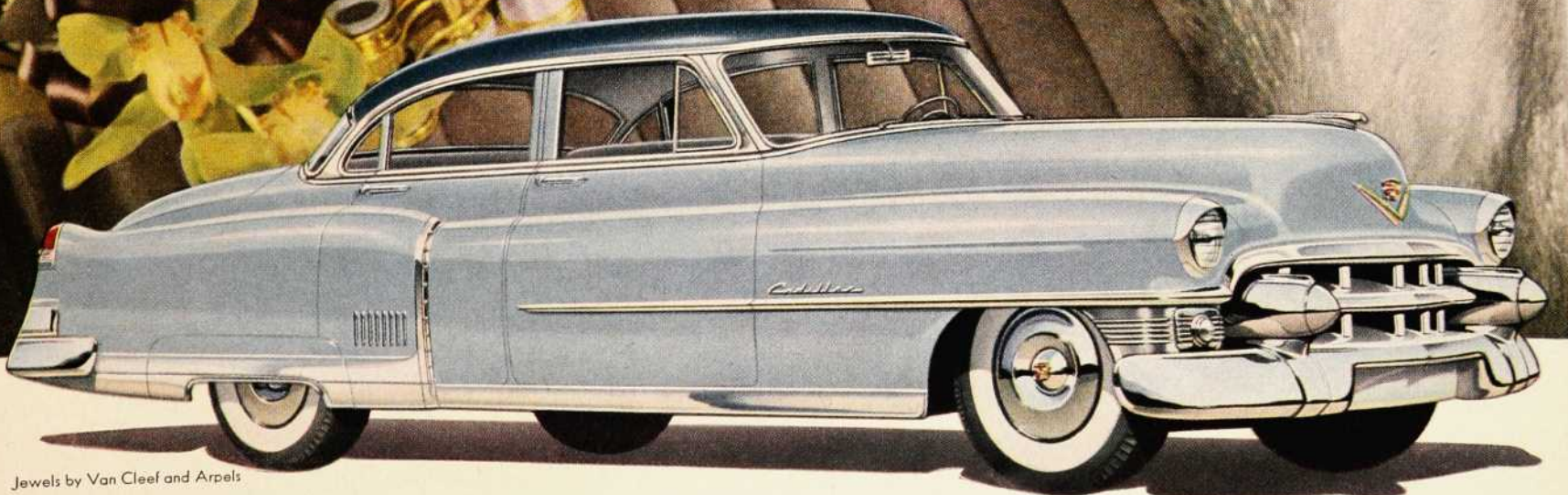
Tandis que chez nous on pourrait s'inspirer de la substance même de notre milieu traditionnel pour élaborer aussi contemporain que l'on voudra, enfants prodiges de nos richesses, nous les méprisons, les gaspillons pour les remplacer par la laideur anonyme, sous prétexte que c'est à la mode, du moins croit-on. JACQUES SIMARD.



### Comment le Canada encourage l'esthétique industrielle

On sait que la Galerie Nationale du Canada, dans le but de promouvoir l'esthétique industrielle, fonda, voici quelques années, un « Comité national d'Art industriel », composé de manufacturiers, universitaires, marchands et consommateurs. Cet organisme collabore avec la Galerie Nationale, diverses agences fédérales ainsi qu'avec l'Association des Manufacturiers du Canada et l'Association canadienne des Consommateurs. Chaque année, le Comité décerne des prix aux manufacturiers qui ont le mieux contribué à améliorer l'esthétique industrielle au Canada. L'un de ces prix fut décerné récemment au cadran de voyage de la marque Westclox, connu sous le nom de Travalarm et fabriqué par la Western Clock Co. Ltd, de Peterborough. On voit ici le premier ministre du Canada, M. Louis Saint-Laurent et le ministre du Commerce, M. C. D. Howe, remettant au directeur général de la Western Clock Co. Ltd, M. W. J. Hardill, le prix du Comité national d'Art industriel. A gauche, le réveille-matin de voyage Travalarm.

# Cadillac



Jewels by Van Cleef and Arpels



L'on conçoit que la femme qui se promène dans une Cadillac 1953 soit fière de tout ce qui a rapport à sa voiture. Mais — comme nous croyons qu'elle admettra volontiers — elle est particulièrement éprise du charme de l'intérieur de sa Cadillac. Comment pourrait-il en être autrement, alors que cet intérieur est tout ce qu'il y a de plus luxueux en automobile. Il y a un luxe que l'on voit . . . dans les superbes nouveaux draps, d'une beauté et d'une richesse indescriptibles . . . dans la brillante garniture de chrome . . . dans

le fini impeccable. Et il y a un luxe qu'on éprouve . . . sur les coussins doux, profonds et reposants . . . dans l'aménagement parfaitement disposé . . . et dans la spaciosité exceptionnelle. Il n'est donc pas étonnant que la dame que vous voyez dans une Cadillac semble toujours si heureuse, si fière et reposée . . . car tel sera aussi votre cas lorsque vous aurez votre Cadillac. Pourquoi pas visiter bientôt votre marchand Cadillac — pour faire une inspection personnelle de la Cadillac 1953? Il sera toujours heureux de vous recevoir!

UNE VALEUR GENERAL MOTORS



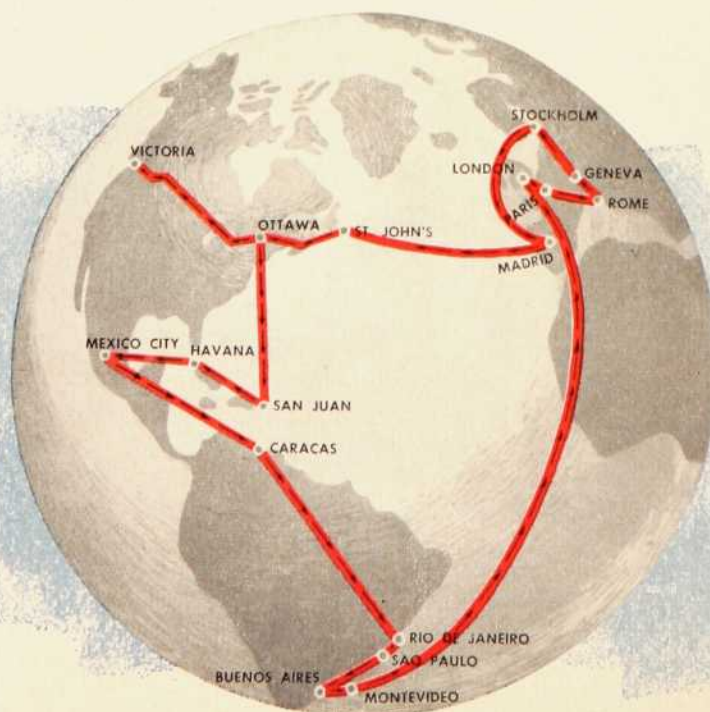
*Une fois de plus,*  
**La Maison Seagram**  
*manifeste sa confiance inébranlable*  
*dans tout ce qui est Canadien!*

**L**a Maison Seagram a toujours eu la conviction profonde que l'horizon de l'industrie ne se borne pas à ses usines; l'industrie a des perspectives beaucoup plus vastes, des vues plus larges, des vues qui embrassent toute l'étendue des dix magnifiques provinces du Canada.

Grâce à sa publicité en pays étrangers depuis de nombreuses années, la Maison Seagram reste fidèle à sa politique de mieux faire connaître au reste du monde notre merveilleux Canada et ses divers produits, tels que

l'amiante, le blé, le nickel, l'aluminium et le bois. Cette publicité, reproduite dans des journaux et revues de plusieurs langues, a parcouru le monde entier.

Après avoir fait connaître la multiplicité de nos produits et de nos ressources naturelles, la Maison Seagram attire maintenant l'attention du monde sur notre pays, de façon toute spéciale, en publiant une série de reproductions de peintures signées par nos meilleurs artistes canadiens et représentant les principales villes du Canada.





*"La ville d'Ottawa", peinture exécutée pour la Collection Seagram par Franklin Arbuckle, R.C.A., O.S.A.*

De plus, dans le but de favoriser davantage une atmosphère de bonne entente et de relations cordiales entre les habitants du Canada et des autres pays, les originaux de ces peintures seront exposés dans plusieurs grandes villes du monde, notamment: San Juan, La Havane, Mexico, Caracas, Rio de Janeiro, São Paulo, Buenos Aires, Montevideo, Rome, Paris, Genève, Stockholm, Madrid et Londres.

Ces expositions de peintures révéleront aux peuples de



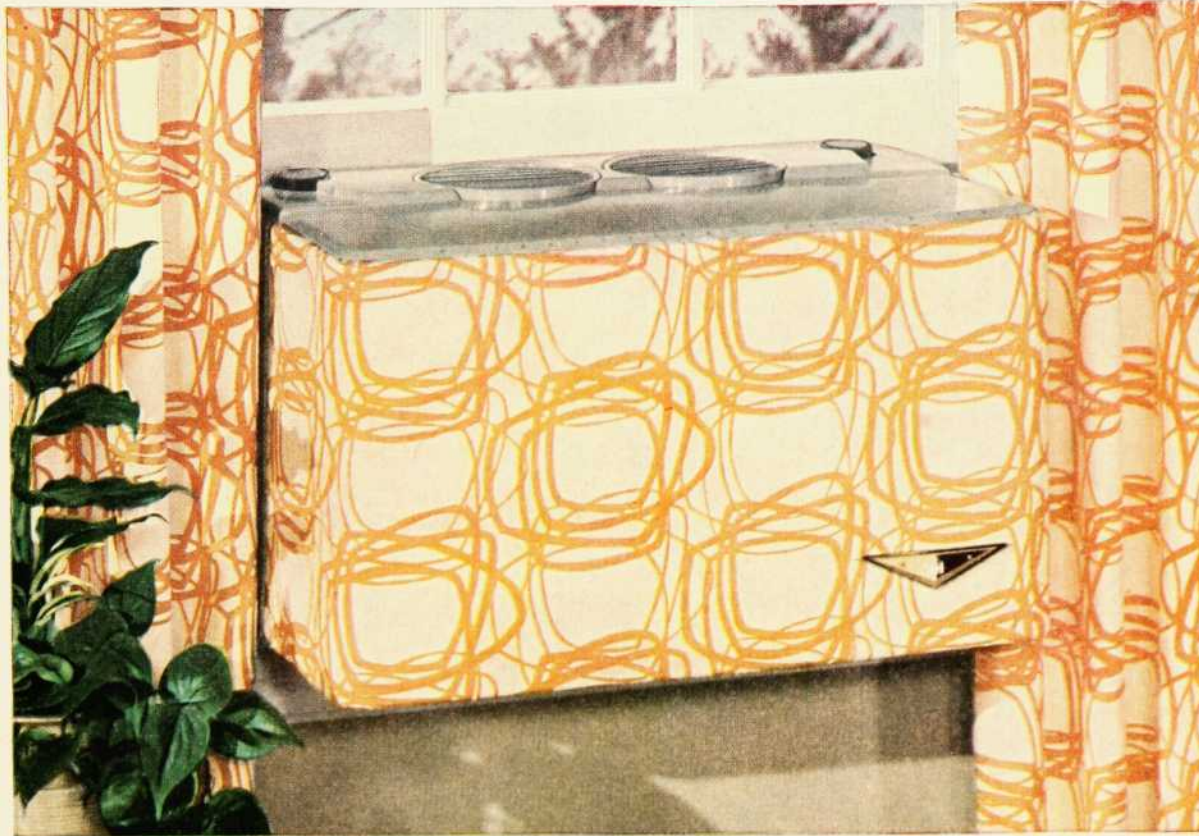
**FRANKLIN ARBUCKLE, R.C.A., O.S.A.** Né en 1909, l'Académie Royale Canadienne l'a admis comme membre associé en 1937 et comme membre en 1947. Un des peintres les plus populaires du Canada, il excelle à représenter la vie canadienne d'un océan à l'autre et du Lac Érié jusqu'à l'Arctique.

l'univers les beautés naturelles des paysages et des horizons canadiens. Elles leur donneront également un aperçu des villes du Canada qui s'élèvent le long de ses côtes, au milieu de ses plaines, et au pied de ses montagnes.

C'est ainsi que la Maison Seagram, en brossant le tableau de notre beau et grand pays, met en lumière l'histoire du peuple canadien, son esprit d'initiative, son énergie, et l'adresse étonnante qu'il a déployée à exploiter les ressources naturelles du Canada tout entier. Nos villes sont le reflet vivant de ces qualités. En les faisant connaître à l'étranger, la Maison Seagram attire donc l'attention mondiale sur le peuple Canadien.

## La Maison Seagram

# International Harvester présente le conditionneur au goût du jour



## ... le conditionneur "Décor"

— le seul conditionneur qui participe à la décoration de votre intérieur.

Voici, enfin, un conditionneur d'air qui abaisse la température, réduit l'humidité, filtre la poussière et le pollen . . . sans choquer l'oeil ni blesser l'oreille! *Vous le voyez et l'entendez à peine!* Assortissez-le à vos tentures . . . adaptez-le aux tons de la pièce . . . changez le tissu à volonté: cela peut se faire en 7 minutes!



Seuls, les conditionneurs International vous donnent tous ces avantages—direction réglable de l'air pour éviter les courants d'air—fonctionnement silencieux—air à la fois filtré et rafraîchi—extérieur anti-rouille qui ne bariole pas les murs—capacité maximum de refroidissement—revêtement interchangeable.



Voyez les nouveaux conditionneurs d'air "Décor" chez vos marchands. Choix de quatre forces: 1/3, 1/2, 3/4 et 1 CV.

Une exclusivité

# International Harvester

Company of Canada, Limited, Hamilton, Ontario

International Harvester construit également des réfrigérateurs . . . des congélateurs domestiques . . . des déshumidificateurs . . . des machines aratoires McCormick et des tracteurs Farmall . . . des camions International . . . des tracteurs à chenilles "Big Red".

## LE SECRET DU "SOLIMA" [ Suite de la page 20 ]

A moins que...

Le vent sifflait dans les cordages et dans les voiles, les poulies grinçaient, le flot mugissait et, pourtant, la voix de Neil Starkey dominait tout ce tumulte. Debout à la barre, torse nu, insensible aux insultes de l'orage, il jetait ses Chinois dans les haubans et semblait défier Dieu et le diable.

Un sourd regret gonfla le coeur de Mlle Labastie. Neil était un homme dont elle eût aimé gagner l'amitié.

Pourquoi, fallait-il qu'il se forgeât une carapace de brute?

Elle se sentit soudain petite, minuscule, bornant l'horizon à quelques collines glauques. Le navire poursuivant progressait par bonds dans le sillage du Solima. Il se risquait une minute à la crête d'une vague puis plongeait au fond des tranchées liquides, comme procéderait un chasseur désireux de tromper la surveillance de sa proie.

Plus haut, une banquise de nuages fuyait, elle aussi, en se craquelant.

— Lof! Lof! hurla Neil. Larguez le petit hunier!

Au même instant, l'obscurité tomba. D'un bloc. Ce fut aussi brutal que si le vent avait soufflé une veilleuse et, pour la première fois, la peur cerna Marthe.

Sans doute à cause de ce mur de nuit qui l'isolait maintenant des hommes du brick.

— Monsieur Starkey! cria-t-elle.

Pourquoi son appel allait-il à Neil plutôt qu'à Romulo?

Elle n'aurait su le dire et ne se le demanda même pas. Peut-être était-ce simplement parce que la plus grande force est un irrésistible aimant pour la plus grande faiblesse...

D'ailleurs, personne ne pouvait l'entendre.

D'horribles bruits s'agrégeaient et s'entremêlaient, maillant autour d'elle un filet sonore dont ses cris n'auraient pu s'évader. La toile claquait, une aussière fouettait le bordage, le rouf gémissait, les palans cognaient ou ragaient, les rafales hululaient.

Un paquet de mer s'abattit par le bords de tribord et déferla jusqu'à l'arrière, piquetant le tillac d'une myriade de phosphorescences. Le Solima tâta les ténèbres de son beaupré comme un aveugle fouille la nuit d'un bâton.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous?

C'était Starkey. Il avait buté contre Marthe et fixait maintenant sur elle l'oeil rond d'une torche.

— Venez, commanda-t-il.

Elle trébucha sur le cadre de l'écouille mais il la maintint solidement jusqu'à ce qu'elle eût descendu l'échelle du carré.

— Vous allez me faire le plaisir de vous coucher, maugréa-t-il.

Il dut tout aussitôt regretter sa rudesse car il reprit, sur un ton changé:

— Vous êtes très courageuse, mademoiselle. Mais il ne faut pas faire d'imprudences inutiles, vous comprenez?

Ses mèches blondes, gorgées de pluie, retombaient en désordre sur son front et l'eau ruisselait sur un sourire timide. Il ouvrit la porte de la cabine et alluma une lampe.

— Essayez de vous reposer, c'est le mieux.

Mlle Labastie, pour franchir le seuil, s'appuya un instant contre la poitrine luisante du marin et elle en éprouva un étrange sentiment de sécurité.

— Le pirate? interrogea-t-elle en levant son petit visage blême. Vous lui avez échappé?

Les traits de Neil Starkey recouvrèrent leur rigidité:

— Oui, mademoiselle. Soyez sans inquiétude.

La tempête ne s'aggravait pas. Au contraire. Les hurlements du vent s'étaient en longues plaintes intermittentes et les vagues avaient cessé de pilonner le pont.

Néanmoins la mer restait dure et le Solima ahanait sur sa route chaotique. Il roulait bord sur bord, se redressant d'un coup de reins chaque fois que la mer affleurait ses pavois.

Mlle Labastie, les yeux grands ouverts, se cramponnait à sa couchette. Des haut-le-coeur la torturaient. Rien de stable à quoi s'accrocher du regard ou des doigts. Autour d'elle comme en elle, participait à l'inférieure danse.

Parfois un effort de volonté la maintenait un instant hors du cauchemar.

Elle pensait à son père, le replaçait dans le décor qui lui avait été familier. Il dormait là, dans cet espace exigü, et ces cloisons étaient encore imprégnées de sa respiration.

Marthe inspectait la cabine, pouce par pouce, dans l'espoir d'y retrouver quelque reflet de la personnalité du disparu. Il était si secret, si lointain... Elle le connaissait si peu... Mais les choses ne livraient rien de lui. Aucune gravure, aucun bibelot qui décelât un goût, une inclination, une manie. Aucune laque, aucune tenture. Pas même une de ces vivaces plantes vertes de Hong-Kong qui se nourrissent d'un verre d'eau et dont les navigateurs aiment à orner leur home.

Pourtant, au dire de Romulo Ferias, rien n'avait été touché ici...

[ Lire la suite page 50 ]

## Hamilton, une ville ambitieuse

[Suite de la page 16]

ainsi que la première batteuse à grain. En 1847, la première compagnie d'assurance-vie du Canada s'y installait et on y construisit, en 1854, la première locomotive de fabrication entièrement canadienne. On y érigea également la première fabrique de machines à coudre, et elle connut les émois des premiers essais de l'éclairage à l'électricité et du premier échange téléphonique de l'Empire Britannique.

Centre métallurgique le plus important du Canada, Hamilton abrite aussi d'importantes usines d'automobiles, de poêles, de réfrigérateurs et de boîtes métalliques. Les sous-produits de ses hauts-fourneaux fournissent la peinture, la teinture et le caoutchouc. Les moyens de communication par terre et par eau sont multiples et son port accueillait l'an dernier 1,200 bateaux venant de toutes les parties du monde et transportant des cargaisons de plus de 6 millions de tonnes, faisant de Hamilton le troisième centre d'expédition du Canada.

Cette extraordinaire expansion industrielle n'empêche pas les citoyens de la ville de Hamilton de posséder un esprit civique exemplaire et des talents divers qui se manifestent dans les domaines sportifs et politiques. Des maisons d'enseignement supérieur, telles l'Université McMaster et le Westdale Tripartite School diffusent l'enseignement classique, commercial et technique. Ses bibliothèques publiques et son Musée des Beaux-Arts (Hamilton Art Gallery) comptent de nombreux abonnés.

La population s'adonne au sport dans ses moments de loisir et fréquente le Golf Club, le Jockey Club, le Yacht Club et ses piscines et gymnases. La basilique du Christ-Roi, une des plus belles cathédrales du Canada, s'élève rue Main et la population catholique de langue française est desservie par son clergé, plus particulièrement à l'église St-Charles-Garnier, située près de la gare.

Tout en haut du mont Hamilton, le Mountain San est un des plus grands centres antituberculeux du Canada tandis que l'hôpital St-Joseph, au centre de la ville, accueille les malades. Un spectacle unique est offert mardi, jeudi et samedi au marché Hamilton, le plus grand marché en plein air du Canada. La réputation du Royal Botanical Garden de Hamilton, fondé en 1941, et situé entre l'université McMaster et la Galerie des Arts, attire en saison plus de 5,000 visiteurs par jour. C'est une véritable féerie de couleurs tout à l'honneur des architectes paysagistes.

De multiples sites et reliques historiques, pieusement conservés tels : Dundurn Castle, Brant House, Stoney Creek Battlefield rappellent le glorieux passé de Hamilton, et des associations bénévoles s'occupent activement de leur entretien.

Si au cours d'un voyage dans la péninsule de Niagara, vous visitez la cité de Hamilton, vous conviendrez avec nous que c'est une ville dont tout le Canada peut être fier.

## EVANGELINE EN LOUISIANE

[Suite de la page 15]

ses représentants et que l'on retrouve jusque dans ces bribes de conversations captées au hasard dans les rues.

Après un rapide tour d'horizon, j'ai décidé de choisir St-Martinville comme centre expérimental. Les premiers arrivants furent ici des colons venus de France en 1755. Ils avaient obtenu leurs terres des Espagnols. En 1765, vinrent les premiers Acadiens qui s'empressèrent de bâtir une église. Le curé et le vicaire actuels sont des Canadiens-français respectivement de Sherbrooke et de Québec. Premier point dont nous pouvons déduire qu'une bonne part des offices sont en langue française, ainsi que les confessions, comme j'ai pu le constater par la suite.

Le Pr. Jay Ditchy de l'Université de Tylane a publié un livre fort intéressant sous le titre : *Les Acadiens Louisianais et leur parler*. On y trouve la nomenclature des mots et expressions acadiens qui n'ont plus cours en France. Certains de ces néologismes viennent tout droit du Québec. Un peu comme nous, les Louisianais ont conservé leur langue durant 200 ans sans le secours de contacts étrangers. Voilà pourquoi on y trouve des tournures anciennes et pourquoi sont nés des particularismes purement régionaux.

Quoi qu'il en soit, à circuler dans la rue, à fréquenter les magasins et les restaurants, à visiter les fermes, à bavarder avec les chauffeurs de taxi, j'ai constaté que la langue se différencie ici de la nôtre, surtout en ce qui concerne l'accent. Chez nos Acadiens, nous croyons déceler une certaine préciosité, un peu comme celle des Torontois qui se piquent de l'accent Oxfordien.

Je dois avouer que les Louisianais

qui bénéficient de l'éducation supérieure dispensée dans maintes institutions parlent un français plus coulant, plus facile à suivre et surtout plus riche. Et je ne voudrais, pour cela, évoquer que l'épicière, le tenancier d'hôtel ou ces gens simples, enfin, que l'on rencontre dans les actions de la vie courante et que l'on croirait arrivés droit de Paris.

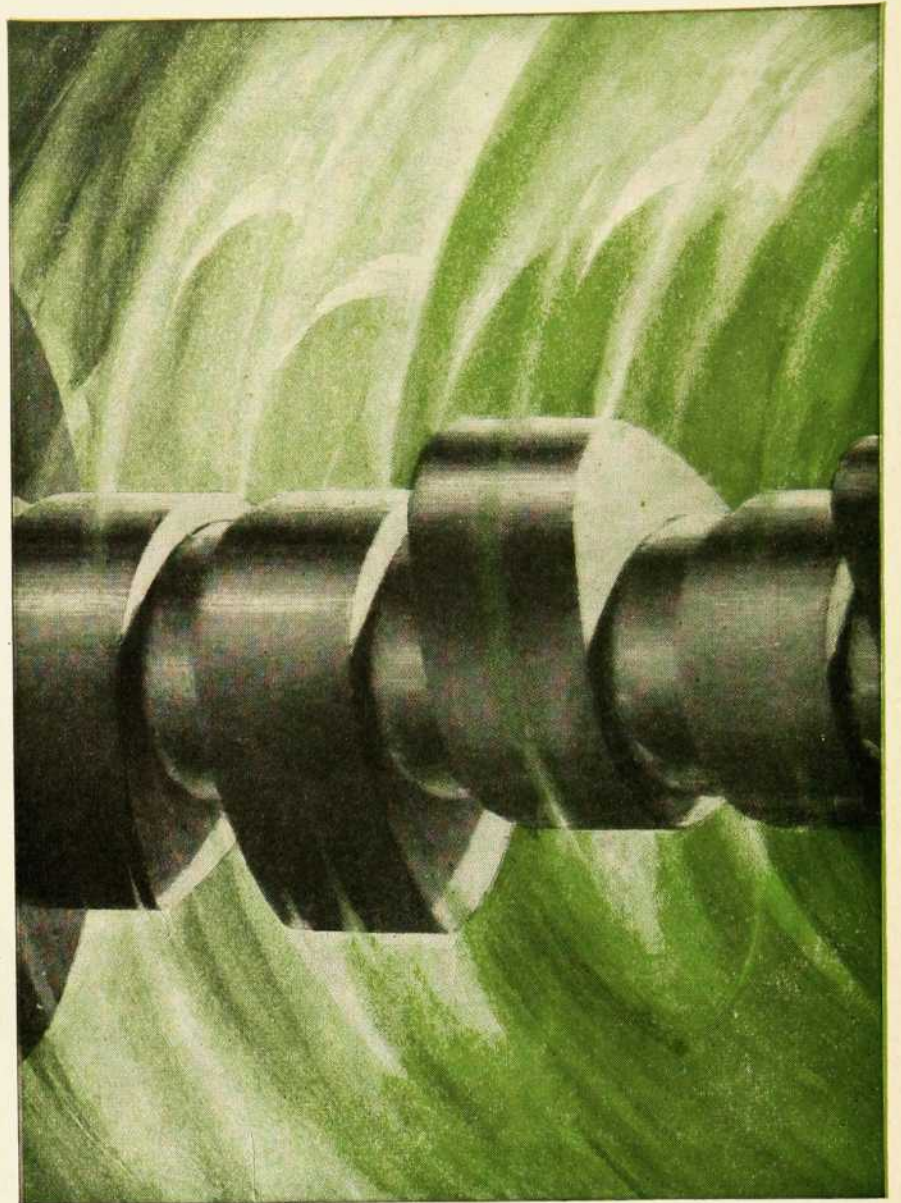
Pour plusieurs raisons nous nous dirions transplantés là-bas dans une autre province de Québec. Certaines similitudes sont impressionnantes : petites maisons privées, vastes fermes modernes, troupeaux. Mais certaines différences ne tardent pas à se faire jour : ici les betteraves à sucre font place à la canne à sucre, le cheval à la mule, l'érable au chêne. C'est plutôt la population qui se retrouve intacte, presque interchangeable. Ce sont les mêmes noms qui sonnent à nos oreilles.

Gardons-nous, cependant, de généraliser comme ce fut trop souvent le cas. Ce serait se méprendre lourdement sur l'aspect et le mode de vie d'un noyau de 300,000 âmes.

L'ensemble est de souche française plus récente, qu'il s'agisse des premiers colons de 1755 ou de ceux qui affluèrent au moment de la révolution de 1789. Un certain nombre de jeunes soldats des Bayous (nom dérivé de l'Indien et qui signifie « eau dormante ») ont épousé des Françaises au cours de la dernière guerre et influent ainsi un sang nouveau à la vieille souche.

Il est aussi touchant de constater que des noirs parlent français, sans généralisation hâtive, bien entendu. Il y a des prêtres et des religieuses noirs

[Lire la suite page 45]



A 40 milles à l'heure, l'arbre à cames d'un moteur ordinaire . . .

## TOURNE 15 FOIS PAR SECONDE !

LES MOTEURS automobiles d'aujourd'hui sont des engins à haute compression, à grande vitesse, d'encombrement réduit, qui exigent des huiles lubrifiantes faisant leur office d'une manière impeccable.

Si vous tenez à une protection durable et à une lubrification complète, demandez toujours l'huile à moteur Quaker State. Un demi-siècle de spécialisation dans la lubrification automobile confère à Quaker State des qualités exceptionnelles d'endurance, de résistance à la chaleur et de pureté. Quand vous achetez Quaker State, vous vous procurez la meilleure huile à moteur du monde actuel.

L'huile à moteur Quaker State est faite pour satisfaire aux spécifications de toutes les marques de voitures et pour servir à tous les usages. Consultez votre dépositaire.

**Les moteurs modernes exigent  
un graissage excellent**



QUAKER STATE OIL REFINING COMPANY OF CANADA, LIMITED, TORONTO

Membre de la Pennsylvania Grade Crude Oil Association

## POUR LES JOURS ENSOLEILLÉS



*Simplicity*  
4331

No 4331 — Rien de tel que des lignes asymétriques pour amincir la taille. Grandeurs 12 à 44. Métrage requis pour taille 18 : 4 $\frac{3}{4}$  v. en 35", 4 $\frac{1}{8}$  v. en 39", 3 $\frac{5}{8}$  v. en 44". Prix 35¢

No 4327 — Une encolure carrée ornée de noeuds enjolive cette robe à jupe en lés. Grandeurs 12 à 44. Métrage requis pour taille 16 : 4 $\frac{1}{8}$  v. en 35", 3 $\frac{3}{4}$  v. en 39". Prix 35¢

No 4330 — Les rayures verticales créent une illusion de sveltesse dans cette robe sans manches. Grandeurs 12 à 42. Métrage requis pour taille 14 : 3 v. en 35", 2 $\frac{3}{4}$  v. en 39", 2 $\frac{1}{2}$  v. en 44". Prix 35¢



*Simplicity*  
4327



*Simplicity*  
4330

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMÉS EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns Ltd., 74 Yorkville Ave., Toronto 1, Ont. Si vous habitez les États-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Ave., New-York City, U.S.A.

[ Suite de la page 43 ]  
 qui partagent notre langue, l'utilisent pour l'enseignement. On voit de charmantes petites négrillonnes qui vont faire leurs achats en français, des mères de famille qui s'interpellent ainsi d'une fenêtre à l'autre. Il s'agit là souvent d'un jargon tout imprégné de déformations espagnoles, africaines ou créoles. Les néologismes ont même été consignés dans les dictionnaires spéciaux.

Je ne mentionnerais pas ici les Acadiens de l'arrière-pays et des marécages car je n'ai pas eu le loisir de les visiter. Les renseignements recueillis m'incitent à penser qu'ils n'ont pas évolué dans le même sens et que ce sont les régions dont je parle qui demeurent les plus pures représentantes de notre civilisation.

En Evangéline, il y a une forme de culture par trop méconnue. Ainsi les nouvelles sont-elles diffusées en français. Il y a des groupes, au sein de l'Alliance Française par exemple, dont les membres ne connaissent qu'une langue. Ces éléments sont à l'avant-garde de la lutte pour la survivance

de notre culture. Triompheront-ils ? Leurs enfants réaliseront-ils la possibilité d'un bilinguisme tel que nous le pratiquons ? Sur ce point, je ne saurais me prononcer. Les risques de désagrégation sont très grands. Le ridicule du nom « cajun » ont incité beaucoup de jeunes à renier leurs origines. Mais l'amour du Français et de la France reste toujours bien vivant au fond des cœurs.

Pour un Acadien des villages isolés et des plantations la vie pourrait se maintenir ainsi à travers les générations sans qu'il en souffre. Après tout, il n'a besoin d'une langue que pour s'exprimer à ses frères et il le fait fort bien, aussi bien que son ancêtre lorsqu'il débarqua sur ce sol nouveau à l'ère du « grand dérangement ». Il suffit d'échanger des points de vue sur le climat et la récolte tout en buvant un bon café bien noir. Point n'est besoin d'être bilingue pour cela, au contraire.

Ainsi, il y a de fortes chances pour que durant des générations la musique de notre langue chante encore au cœur de la Louisiane.

## JEAN GABIN

[ Suite de la page 17 ]

auprès de Pierre Fresnay, Eric Von Stroheim, Dalio et Dita Parlo.

Son interprétation fut admirable. Il sut évoquer, avec vérité et simplicité, un officier sorti du rang très différent des officiers de carrière et de caste créés par Fresnay (le français) et Von Stroheim (l'allemand).

Quai des Brumes (de Marcel Carné) et Le récif de corail (de Grémillon) lui donnèrent Michèle Morgan comme partenaire et La bête humaine (de Renoir), Simone Simon, la délicieuse femme enfant.

Juste avant la déclaration de guerre, il tourna *Le jour se lève* (de Carné) avec Arletty et Remorques (de Grémillon) avec Michèle Morgan et Madeleine Renaud. Ce dernier film était tiré d'un roman de Roger Richebé.

Après Juin 40, il partit en Amérique où il parut dans *Péniche d'amour* avec Ida Lupino et *L'imposteur*. Ces rôles n'étaient pas à sa mesure et il fut mal dirigé.

Jean Gabin avait été marié avec l'actrice Doryane (dont il divorça rapidement) au temps de sa jeunesse.

On lui connut une aventure avec la brune et piquante Gaby Basset que l'on voit encore, parfois, dans des rôles de second plan.

Son grand amour fut, néanmoins, Michèle Morgan mais la guerre empêcha l'éclosion de l'idylle.

A Hollywood, Jean Gabin s'éprit de Marlène Dietrich. Sa liaison avec l'ange bleu (« La grande ») comme l'appelaient le petit français exilé) dura quelques années... jusqu'à *Martin Roumagnac* qui amorça très mal le retour de Jean Gabin en France et effaça la bonne impression produite par son arrivée sous l'uniforme des Forces Française Libres.

Depuis 1949, Jean Gabin est marié avec une très jolie femme : Dominique Fournier. Cette union a déjà donné naissance à deux enfants.

*Miroir*, en 1947, n'obtint pas un grand succès. En tournant ce film, Jean Gabin eut une aventure avec Colette Mars (sa brune partenaire). Martine Carol jouait également dans cette production et s'y fit remarquer par sa beauté.

Dans *Au-delà des grilles*, mis en scène par René Clément, Jean Gabin donna la réplique à la séduisante actrice italienne, Isa Miranda et à la petite Niçoise Vera Talchi, devenue depuis une fort jolie femme.

Avec *La Marie du Port*, Marcel Carné essaya de reprendre la série des bons

films d'avant-guerre de Jean Gabin.

L'ambiance y était mais il manqua quelque chose d'impondérable qu'on ne pourrait définir (peut-être Michèle Morgan). Pourtant, Nicole Courcel et la douce Blanchette Brunoy y furent excellentes.

Dans *Pour l'amour du ciel*, un film franco-italien, Jean Gabin fut un rescapé de l'au-delà et eut comme partenaires, la brune et ensorcelante Elli Parvo et la gracieuse Mariella Lotti.

*Victor*, d'après une pièce de Henri Bernstein lui permit de jouer avec la séduisante Françoise Christophe et la mignonne Brigitte Auber.

*La nuit est mon royaume* de Georges Lacombe, nous montra Jean Gabin en aveugle auprès de la gracieuse Simone Valère.

Dans *Le plaisir*, un film à sketches, Jean Gabin figura au générique en compagnie de Danielle Darrieux, Claude Dauphin, Gaby Morlay, Ginette Leclerc, Gaby Bruyère, Pierre Brasseur, Paulette Goddard, Simone Simon, etc... Comme on le voit, une très alléchante affiche.

Avec *La vérité sur Bébé Donge*, Henri Decoin réunit Danielle Darrieux et Jean Gabin, dans une excellente production tirée d'un roman de Georges Simenon.

Enfin, dans *La minute de vérité*, le dernier film présenté en France de Jean Gabin, se reconstitua le couple célèbre.

Mis en scène par Jean Delannoy, avec Daniel Gélin, les belles actrices italiennes, Léa di Léo et Doris Duranti, ce film d'amour, de vie quotidienne et de menus faits pleins d'humanité, montra que Michèle Morgan était toujours aussi séduisante et Jean Gabin aussi plein de maîtrise que jadis.

Prochainement, il va paraître dans *L'esprit en balade* avec Bourvil.

En France, il vient de terminer les prises de vues de *Hold up* (primitivement appelé *Pègre*) avec l'excellente Madeleine Robinson qui fut sa partenaire, sur scène, dans *La soif*.

Pour l'instant, Jean Gabin tourne à Rome *Bufera* avec la troublante Silvana Pampanini, une des plus belles artistes du cinéma italien.

Jean Gabin n'a pas fini de nous surprendre et ses fidèles admirateurs ne seront certainement pas déçus par ses dernières productions qui s'annoncent dignes de ses meilleurs films d'avant-guerre.

LÉOPOLD MASSIÈRA.  
 (S.D.G.L.)



## 'CLIMATISÉE'

CLIMATISÉE, la bière Dow est protégée contre tous les écarts de température pendant sa fabrication... elle retient ainsi tout le goût fin et toute la saveur des ingrédients de qualité supérieure qui la composent, pour vous donner le meilleur de la bière dans la meilleure des bières.

DCM-19F



## Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

**Les Pilules**

### MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

**GRATIS :** Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

**CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :**  
 Les jours de bureau sont :  
 Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLEISSEZ CE COUPON

---

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)  
 6880, rue Bordeaux  
 Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

# Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1121

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	
1	B	A	S		C	O	L	E	R	E		P	R	O	P	R	I	E	T	A	I	R	E	
2	A	N	E	S		R	A	V	I	S		B	R	O	Y	T		A	N	T	A	N		
3	B	O	L	I	S		C	O	T	T	E		T	U	B	A	S		S	E	R	T		
4	P	R	A	L	E	R		E	T	E		A	N		R	A	L	E	R		M	E	R	
5	P		M	O	N	D	E		E		F	L	O	T		V	I	N	A	S		S	E	
6	A	S		E	G	D	E		B	O	I	T	E	S		E	T	I	L	E	R		R	
7	G	E	R		E	N	E		L	A	R	V	E		A		E	N	T	R	E		E	
8	E	M	O	I		E		F	O	R	C	E		E	L	L	E		E	R	E		R	
9	S	E	L	O	N		C	O	V	D	E		V	R	I	L	L	E		E		D	O	
10		S	E	S		C	A	R	P	E		L	A	I	N	E		T	A		D	O	S	
11	P		T		P	O	R	T	E		B	O	N	N	E		C	O	C	H	O	N	S	
12	E	S		P	E	N	T	E		S	E	I	N	E		M	A	I	R	E		S	E	
13	D	E	P	O	R	T	E		C	A	R	R	E		S	E	L	L	E		C		R	
14	A	M		S	E		E	L	O	G	E		F	E	R	M	E		C	A	S			
15	L	I	G		R	A	S	I	N	E		P	E	R	L	E		R	A	D	E	S		
16	E		P	A	S		M	O	M	E		H	A	R	P	E		M	E	R	E			
17		P	I	L	E	E		T	A		F	A	I	T	E		C	O	N		T	I	R	
18	S		F	E	N	T	E		T	R	A	I	R	E		M	I	L	A	N		N	I	
19	E	T		E	T	A	L	A		A	I	N	E		V		D	E	V	I	S		E	
20	T	R	I		I	M	A	G	E		T	A		E	S	T		T	E	N	O	R		
21	T	A	R		A	T	A	L	A		N	A	T	U	R	E		T	U	R	I	N		
22	E	M	I	E	R		E	T	A	G	E		M	E	R	I	T	E		S	E	V	E	
23	R	E	S		S	E	R	R	E	M	E	N	T		S	E	N	A	T	S		L	E	S

**HORIZONTALEMENT**

- 1—Qui a peu de hauteur. — Irritation. — Personne à qui une chose appartient.
- 2—Mammifères à longues oreilles. — Chemins creux. — Pousse des jeunes arbres au printemps. — L'an dernier.
- 3—Balle de marchandises. — Jupes de paysannes. — Instruments de musique de la famille des saxhorns. — Rend service.
- 4—Rendre un son enroué. — Saison. — Année. — Crier, en parlant du faon. — Grande étendue d'eau.
- 5—Gros poisson du genre *gade*. — Eau agitée, onde. — Petit cigare. — Pronom.
- 6—Carte à jouer. — Bouclier de Pallas. — Coffrets de bois. — Canal qui conduit l'eau de la mer dans les marais salants.
- 7—Pic des Pyrénées. — Dans la Rose des Vents. — Premier état des insectes. — Nom vulgaire des mammifères du genre *bradype*. — Large sillon.
- 8—Emotion. — Puissance d'action physique. — Pronom personnel. — Epoque.
- 9—Conformément à. — Partie extérieure du bras. — Figure de voltige aérienne. — Note.

- 10—Possessif. — Squelette du poignet. — Vous garde chaud en hiver. — A toi. — Revers.
- 11—Entrée. — Servante. — Porcs.
- 12—En les. — Déclivité. — Filet de pêche triangulaire. — Premier officier municipal d'une ville. — Pronom.
- 13—Personne condamnée à la déportation. — Compartiment de jardin. — Siège du cavalier.
- 14—Partisan. — Pronom. — Panégyrique. — Solide, résistant. — Tamis.
- 15—Mesure itinéraire chinoise. — Partie du végétal qui tient à la terre. — Dent blanche. — Bassins où les navires peuvent mouiller.
- 16—Mouvement de l'homme. — Petit enfant. — Instrument de musique triangulaire. — Supérieure d'un couvent.
- 17—Broyée avec le pilon. — A toi. — Comble d'un édifice. — Préfixe. — Art de lancer.
- 18—Fissure. — Tirer le lait des vaches. — Ville d'Italie, capitale de la Lombardie. — Négation.
- 19—Conjonction copulative. — Exposait en vente. — Né le premier. — Entretien familial.
- 20—Triage. — Représentation de quelque chose en peinture, en dessin. — A toi. — Point cardinal. — Voix d'homme la plus élevée.

- 21—Vers la fin de la journée. — Petit roman de Chateaubriand. — Ensemble des choses qui existent réellement. — Ancienne capitale du royaume de Sardaigne.
- 22—Emietter. — Chacune des divisions d'un objet formé de parties superposées. — Ce qui rend une personne digne de récompense. — Vagueur.
- 23—Contrainte, état qui empêche l'expansion. — Chambres-Hautes du Canada. — Article.

**VERTICALEMENT**

- 1—Bateau long et plat. — Feuilles d'un volume. — Organe de transmission d'une bicyclette. — Race de chiens d'arrêt.
- 2—Commune du Nord, arr. d'Avesnes. — Ensemencés. — Demi. — Complot, intrigue.
- 3—Fleurs disposées de manière à exprimer une pensée. — Petit rôle. — De l'alphabet grec. — Gros nez. — Nom poétique de l'arc-en-ciel.
- 4—Piscine de Jérusalem. — Une des Cyclades. — Fleuve d'Italie. — Planche à rebords où le typographe met ses lignes. — A partir de.
- 5—Etoffe légère de laine. — Qui a une couleur intermédiaire entre le vert et le bleu. — Fortement exprimé. — Ile de l'Atlantique.

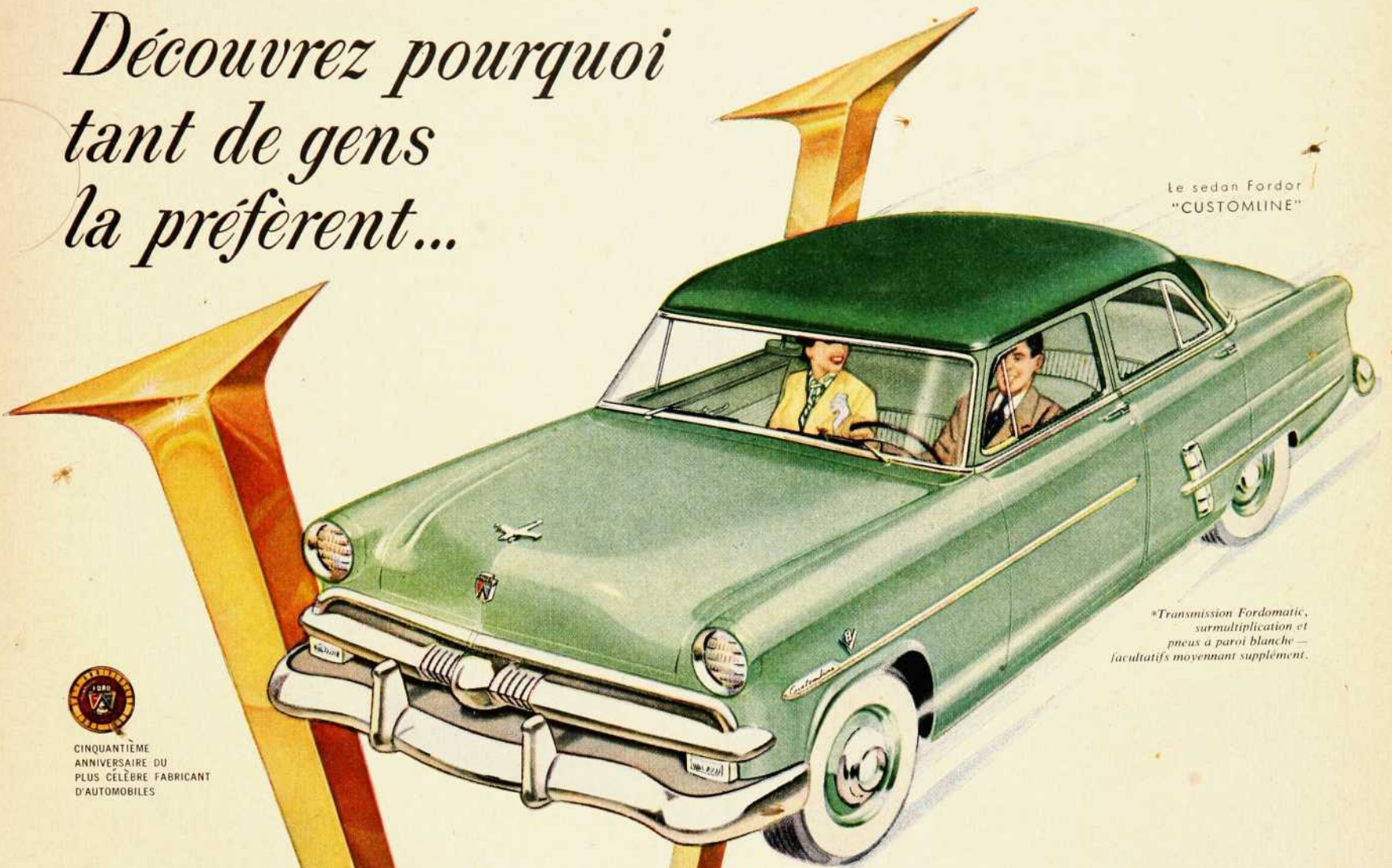
- 6—Métal. — Dégradation très grave. — Narrer, faire un récit. — Mit le tain d'une glace.
- 7—Etendue d'eau douce. — Ville des Pays-Bas (Gueldre). — Billet d'identité. — Avant-midi. — Genre d'insectes coléoptères qui vivent dans les bois vermoulus.
- 8—Cri des bacchantes. — Robuste, vigoureuse. — Quote-part de chaque convive. — Variété de quartz calcédoine.
- 9—Charrue sans oreilles. — Lentille de verre convergente. — Ensemble de circonstances atmosphériques. — Ancien Etat voisin de la Chaldée.
- 10—Sorte de greffe. — Poète celte qui chantait les héros. — Rivière de France. — Nom du soleil chez les Egyptiens. — Durée ordinaire de la vie.
- 11—Pronom. — Violence, contrainte. — Bord escarpé d'une rivière. — Choix faite. — Dans.
- 12—Humeur qui humecte la bouche. — Fleuve le plus long de France. — Ile du golfe du Tonkin.
- 13—Symbole chimique du rubidium. — Marque pour se rappeler quelque chose. — Nom des plus grandes penes des ailes d'un oiseau. — Couple d'animaux. — Avant-midi.
- 14—Brut. — Règle double. — Instrument de chirurgie. — Longue perche pour franchir les fossés. — Du verbe être.
- 15—Au profit de. — Mine de sel gemme. — Instrument recourbé pour tailler les arbres. — Intérêt d'un capital prêté au-dessus du taux fixé par la loi.
- 16—Petite bande de tissu de soie. — Petite rivière de France. — Oiseau passereau. — Divisé en trois.
- 17—Ancien royaume de l'Europe. — Article espagnol. — Tranquille. — L'une des plus belles tragédies de Corneille. — De l'alphabet grec.
- 18—Sentier. — Astre fixe. — Sorte de champignon. — Conjonction.
- 19—A toi. — Ancien nom des grenouilles. — Mesure agraire. — Plante potagère.
- 20—Vieillesse. — Action de soumettre à une pression. — Symbole chimique de l'hélium. — Type représentatif du gouvernement américain. — Nom que la tradition grecque donnait au fondateur de Ninive.
- 21—En outre. — Chemin de ville. — Note. — Puiné. — Ville maritime sur le Richelieu.
- 22—Clairsemés. — Libéralités. — Petit oiseau. — Bords d'un fleuve.
- 23—Pénétrer. — Batta quelqu'un violemment. — Suite ininterrompue. — Créés.

**Solution du problème No 1120**

O	F	F	R	I	R	S	E	A	F	F	U	T
R	O	U	I	R	A	U	T	O	O	I	S	E
C	U	I	T		M	I	J	O	T	E	R	E
H	I	E	P		R	E	C	E	N	T	E	T
E	R		C	A	R	T		R	E	I	N	E
S		F	O	R	E	T		D		E	N	C
T	A		S	E	P	A	R	E	S		S	A
R	I	P		R	A	P	A	C	E	S		N
E	D	E	N		S	I	Z	E	R	I	N	S
R	E	T	I	F		S		S	I	T	O	T
R	I	V	A	L		E	N	V	E		A	M
P		T	E	N	E	S	M	E		P	R	E
L	I		L	E	S	T	E	U	R		P	O
A	C	R	E		T	A	R	E		C	O	R
T	I	E	R		S	R	I		D	O	U	T

*Découvrez pourquoi  
tant de gens  
la préfèrent...*

Le sedan Fordor  
"CUSTOMLINE"



\*Transmission Fordomatic,  
surmultiplication et  
pneus à paroi blanche —  
facultatifs moyennant supplément.



CINQUANTIÈME  
ANNIVERSAIRE DU  
PLUS CÉLÈBRE FABRICANT  
D'AUTOMOBILES

# essayez la **FORD "53"**



Avant d'acheter une voiture, quelle qu'en soit la marque, allez voir et essayer la Ford de 1953! Constatez le confort extraordinaire de ses sièges larges et profonds, rembourrés de caoutchouc-mousse... touchez aux étoffes et notez leur qualité... examinez tout en détail: garnitures et accessoires luxueux, spacieuses dimensions, champ visuel panoramique. Mieux encore, essayez la Ford sur la route; voyez avec quelle facilité son roulement ouaté absorbe les à-coups des chemins les plus cahoteux, constatez la docilité de son puissant, moteur V-8 de 110 CV. Ajoutez à tout cela le choix de 3 boîtes de vitesses: la transmission *Fordomatic*\*, la surmultiplication\* et la boîte de vitesses synchronisées. Vous ferez comme des milliers d'autres automobilistes et vous choisirez la Ford de 1953. **POURQUOI VOUS CONTENTER DE MOINS?**



**La puissance des voitures les plus coûteuses  
à un prix qui défie toute concurrence!**



VOYEZ UN VENDEUR FORD... **NE MANQUEZ PAS D'ESSAYER LA FORD "53"**

**DES VARIÉTÉS  
CHRISTIE'S  
TOUS LES JOURS**

**CHEZ VOTRE ÉPICIER**

Aussi frais que possible  
Aussi purs que possible

Il y a un Biscuit Christie pour tous les goûts

## UN ANNIVERSAIRE MÉMORABLE

Christie's 1853 - 1953

L'ANNEE 1853 fut marquée par le lancement du *Great Eastern*, un navire de 700 pieds, sensiblement plus long que tous ceux de son époque et qui devait servir à l'immersion du premier câble transatlantique. La construction de ce navire, son lancement et le rôle tout nouveau qu'il était appelé à jouer, occupèrent une place

considérable dans les journaux de l'époque. Un autre lancement, celui d'une entreprise tout à fait différente mais d'une importance considérable, eut également lieu en 1853.



La Biscuiterie Christie's, comme elle se présentait en 1874, à l'angle des rues Duke et Frederick, à Toronto.

En 1849, une boulangerie à l'enseigne de « Mathers & Brown » s'était ouverte dans une petite rue de Toronto. William Christie en était le commis-voyageur. Quelques années plus tard, en 1853, Christie devint co-propriétaire de cette modeste entreprise. A cette

époque, la population de Toronto n'était que de 23,000 habitants. Les affaires allèrent si bien qu'en 1861, Brown, après une absence de quelques années, reprit sa place dans l'entreprise et c'est depuis lors que le nom de « Christie Brown » s'est imposé dans tout le Canada. Sa réputation s'est accrue constamment à mesure que grandissaient les villes de Toronto et de Montréal, dont « Christie Brown » a fait ses quartiers généraux. On est loin des jours anciens où les biscuits « Christie » étaient livrés aux épiceries de Toronto dans une voiture tirée par un seul cheval. Plus tard, la livraison s'en fit dans d'élégantes camionnettes attelées à de magnifiques chevaux de race couverts de rubans et de pompons. Ces attelages étaient si connus qu'ils figuraient dans tous les défilés importants et particulièrement dans celui de la Fête du Travail.

Et c'est ainsi que « Christie Brown » s'étendit bientôt dans tout le Canada. Depuis la première biscuiterie érigée en 1874 à l'angle des rues Duke et Frederick à Toronto et qui s'agrandit rapidement à la dimension de tout un pâté de maison, jusqu'à l'inauguration, en février 1953, de l'immense et magnifique établissement du Lake Shore Road, l'expansion de « Christie's » a pris des proportions prodigieuses.

L'année 1880 marqua l'ouverture du premier centre de distribution à Montréal. D'autres succursales furent inaugurées aussitôt après dans la ville de Québec, ainsi qu'à Halifax et à St-Jean (Nouveau-Brunswick) pour desservir les provinces maritimes. L'entrepôt de Montréal s'élevait, en 1899, rue St-Charles-Borromée.

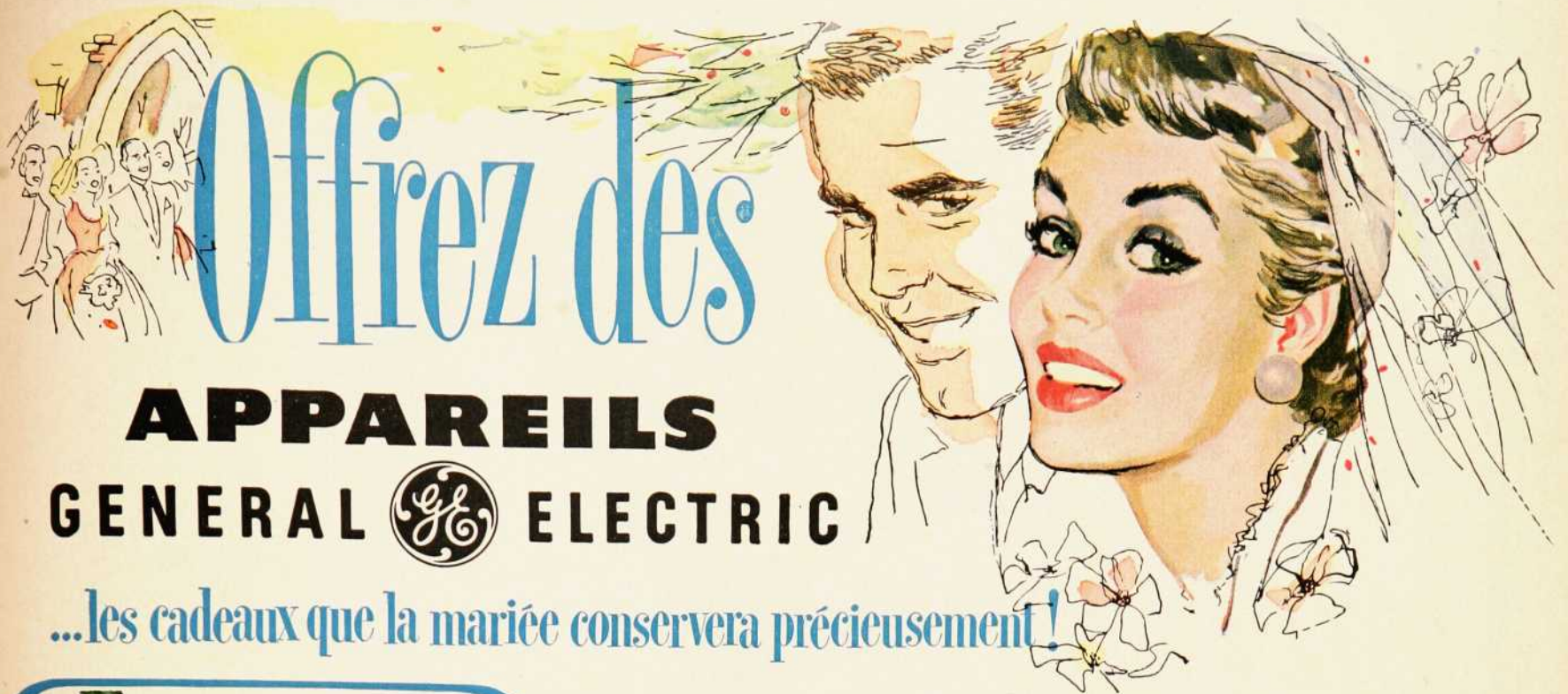
Aujourd'hui, la société « Christie Brown » possède deux offices de vente à Montréal et un troisième dans la ville de Québec pour accommoder toute la province. De plus, une grande boulangerie Christie fonctionne à Montréal pour répondre aux besoins de la métropole.

La Biscuiterie-Boulangerie Christie's actuelle, inaugurée en 1953, est un magnifique exemple d'architecture usinière dans un décor attrayant.

Grâce à l'expansion considérable prise par Christie Brown pendant les cinquante premières années de ce 20e siècle dont Sir Wilfrid Laurier disait qu'il serait celui du Canada, les produits « Christie's », en vente dans toutes les épiceries du pays, sont devenus synonymes de qualité.



Après trente années d'expansion, la Biscuiterie Christie's occupait, en 1903, l'emplacement d'un pâté de maisons.



# Offrez des

## APPAREILS

### GENERAL ELECTRIC

...les cadeaux que la mariée conservera précieusement!



Pour un jeune ménage ce polisseur de parquets est le cadeau par excellence. Il épargne des heures de travail . . . fait reluire les parquets. \$64.50

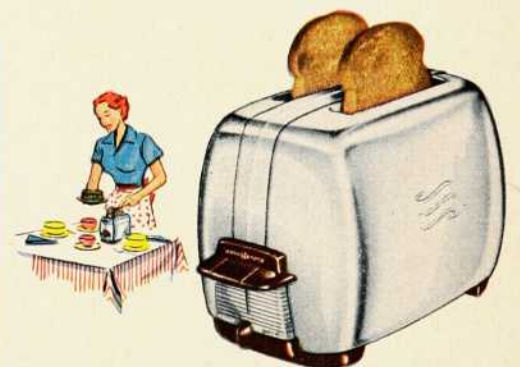
Offrir un appareil General Electric à la radieuse mariée c'est lui dispenser toute une vie de bonheur car ces serviteurs électriques simplifieront, pour elle, l'expérience toute nouvelle de diriger son foyer . . . la serviront fidèlement pendant de longues années à venir. Voyez le marchand de votre voisinage, il a le cadeau parfait qui conviendra à toute mariée . . . le cadeau qui rendra sa vie plus facile, plus heureuse, plus confortable. Prix à compter de \$4.95. Dépt. des petits accessoires, Canadian General Electric Co. Ltd., Toronto



Un merveilleux fer à repasser qui repasse à sec ou à la vapeur est un constant rappel de vos prévenances. \$24.50



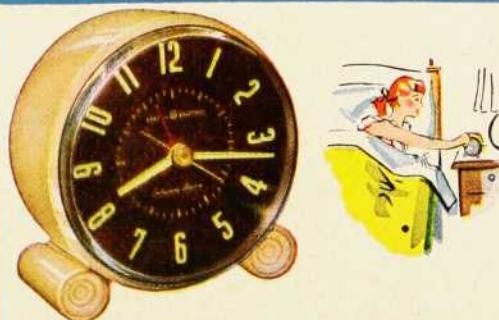
Un aspirateur à pivot est un cadeau qui lui permettra de nettoyer le vivot en entier sans qu'elle ait à déplacer l'appareil une seule fois. \$129.50



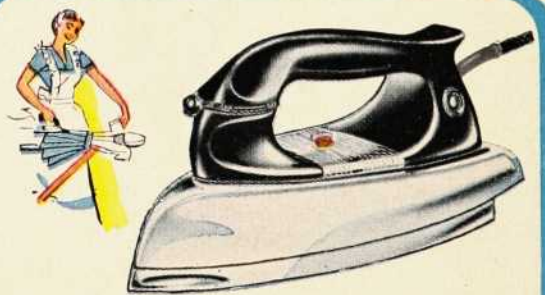
Le nouveau grille-pain automatique G-E fait remonter la rôtie. Cadeau idéal pour la mariée. \$29.50



La bouilloire électrique rapide est un présent qui réjouira la jeune mariée. En 2½ minutes elle fait bouillir assez d'eau pour 4 tasses de thé. \$14.95



Les horloges électriques G-E, par leur style attrayant, conviennent à toutes les pièces, à tous les goûts, à toutes les bourses. \$4.95 et plus.



Le fer automatique "Poids-Plume" économiseur de travail lui rappellera vos bons souhaits pendant de longues années. \$14.95

# Deux fois le bienvenu



Vous acclamerez le whisky CALVERT HOUSE  
d'abord pour sa douceur, sa légèreté,  
son fin bouquet. Voilà un whisky que vous  
dégusterez vraiment!

Vous acclamerez le whisky CALVERT HOUSE  
de nouveau pour sa qualité remarquable,  
qui vous offre la meilleure valeur en fait  
d'excellent whisky canadien!



## CALVERT HOUSE

### Canadian Whisky

CALVERT DISTILLERS LIMITED, AMHERSTBURG, ONT.

## LE SECRET DU "SOLIMA" [ Suite de la page 42 ]

— Mon papa..., balbutia Mlle Labastie comme si ce pauvre mot implorant pouvait tirer le fantôme de son anony-mat.

On frappait à la porte et, avant même qu'elle eût répondu, la tête brune du troisième officier s'inséra dans l'entrebâillement.

— Ça ne va pas ? s'enquit-il.

— Pas très...

— Je vais vous donner quelque chose à boire.

Il s'éclipsa et revint avec un verre.

— Buvez, fit-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du gin. On n'a encore rien trouvé de meilleur contre le mal de mer.

Il s'assit familièrement sur la couchette et lui maintint le verre sur les lèvres. Elle toussa, grimaça.

— Mon Dieu ! que c'est fort...

Les membrures du brick craquaient comme de vieilles articulations rouillées. De minces ruisselets dévalaient

du hublot et élargissaient une tache grise sur le drap.

Reprise de vertige, Marthe se renversa sur l'oreiller et ferma les yeux.

— Oh ! quand cesserons-nous de bouger ! geignit-elle. La mer ne va-t-elle pas se calmer ?

Elle attendit une réponse qui ne venait pas et souleva ses paupières pesantes. Ce fut pour voir, frôlant le sien, le visage de l'Espagnol. Elle tenta un faible recul mais déjà une bouche vorace écrasait ses lèvres. Furieusement, elle mordit et l'homme se rejeta en arrière avec un grognement de douleur.

— Garce !

Ils se considérèrent en silence. Romulo Ferias essuya d'un revers de poignet le sang qui perlait à sa bouche et il eut un mauvais sourire.

— L'amour vache, j'aime ça.

— Sortez ! fit Marthe.

Le marin, sans bouger, enveloppa la jeune fille d'un regard qui, déjà, se gavait.

— Bien sûr que je sortirai... Dans un moment...

Sa voix avait des inflexions rauques, inhabituelles, et l'effroi dilata les prunelles de Marthe. Lorsqu'elle s'était jetée sur la couchette, elle n'avait pas eu le courage de se dévêtir et sa robe légère, détremnée, collait à elle comme un maillot.

— Par pitié ! souffla-t-elle.

L'affolement faisait palpiter ses seins sous leur gaine humide et, dans les yeux de l'homme, le désir était précis comme un geste.

Il ricana, penché sur elle :

— Te croiras-tu princesse, par hasard ? Tu en croques aussi bien que moi !

L'incompréhension de Marthe était si évidente qu'il précisa, impatienté :

— Oui, les armes, quoi ! Qu'est-ce que tu crois qu'on transporte ?

Mlle Labastie se raidit désespérément pour savoir et, plus encore peut-être, pour retarder l'assaut.

— Le Solima fait du trafic d'armes ?

— Evidemment, ma poupée. Ce que tu as pris pour un pirate, tout à l'heure, c'était une canonnière qui nous donnait la chasse. Sans l'orage et la nuit, nous étions faits comme des rats !

— Mais j'ignorais tout !

— Probable. Quoi qu'il en soit, ton père n'ignorait rien, lui. C'était un caïd dans le secteur. Il en connaissait des combines !... Armes, opium, diams, alcool, fallait voir le business ! Alors, toi, pas la peine de crâner, hein ? Tu es dans le bain jusqu'au cou et nous sommes dans la même tribu. Tu ne peux pas blâmer Starkey, moi non plus. Ça tombe bien. Il se taillera à Ouchtouang, d'après ce que j'ai saisi, et nous ferons équipe tous les deux. Tu ne le regretteras pas car, moi, je vois les choses en grand...

Mlle Labastie, pétrifiée, n'écoutait plus. L'écoeurement montait, la submergeait.

— Amis, alors ? fit Romulo Ferias.

L'effleurement d'une main rampante, sur sa hanche, tira la jeune fille de l'hébétéude.

— Monsieur Starkey ! hurla-t-elle.

Une bourrade la recoucha sur l'oreiller.

— Ah ! c'est comme ça !

Deux bras de fer lui meurtrirent les côtes et elle se tordit convulsivement sous l'étreinte. Sa robe se déchirait en criissant.

— God damn !

Le juron avait éclaté, quelque part au-dessus d'elle, et Marthe eut soudain la sensation qu'un cyclone l'emportait dans son tourbillon. Elle roula à terre, rampa pour échapper à des piétinements confus et se blottit, épuisée, entre la couchette et le lavabo.

— Oh ! Neil ! bégaya-t-elle.

Un sanglot la secouait de spasmes violents et ses dents s'entrechoquaient.

Il était donc venu ! Il avait donc entendu son appel...

Un petit rire nerveux grelotta dans la gorge de Mlle Labastie et elle haléta plus doucement, comme un coureur qui a atteint son but.

Muets et farouches, les deux marins luttèrent. A son entrée, Neil Starkey avait arraché Romulo de la couchette et l'avait projeté contre une cloison. L'Espagnol, rugissant de rage, s'était lancé avec la souplesse d'un félin pour coiffer son adversaire. Sans succès. Maintenant, les deux hommes fei-

taient, poings en avant, et leur poitrine résonnait de coups sourds.

Marthe, se contracta, impatiente de voir triompher Neil. Impatiente, mais non inquiète. Tout solide et tout souple qu'il fût, Romulo ne pourrait pas tenir longtemps contre le Second.

— Neil..., murmura-t-elle sans raison, comme si ce seul mot lui eût été un réconfort.

Le roulis et l'exiguïté de la cabine faussaient la manoeuvre des combattants. Leurs attaques manquaient de précision et ils butaient sans arrêt contre la couchette ou le coffre à linge.

Bientôt, acculé dans un angle, l'Espagnol parut faiblir sous les directs de Neil. Du sang jaillissait de sa bouche et la douleur le défigurait. Vainement, il martelait la tête blonde qui, baissée, s'avavançait vers lui. Pourtant, il lui fallait à tout prix éviter le corps à corps... S'il se laissait emprisonner par les bras de Starkey, c'en était fait de lui. Il ne pourrait plus se libérer...

L'imminence de la défaite dut ranimer alors son énergie car plongeant soudain, il s'accrocha aux jambes de Neil et se laissa choir sur le côté, de tout son poids, pour entraîner son adversaire dans la chute. L'oscillation du *Solima* vint à son aide. Perdant l'équilibre, le Second s'affala et Romulo, redressé le premier, lui porta un furieux coup de botte au visage.

Un gémissement monta aux lèvres de Marthe Labastie. Désormais, il n'y avait plus pour elle qu'un seul salut, un seul asile: la mer... Cette mer grondante qui la violenterait aussi mais, au moins, la tuerait...

Titubante, la jeune fille fit un pas vers la porte. Parviendrait-elle à la franchir?

Romulo Ferias devina sans doute sa pensée car il voulut lui barrer le passage et ce court répit permit à Neil de revenir à lui. Du sang poissait ses cheveux clairs. Il s'ébroua comme un plongeur qui remonte à la surface et happa l'Espagnol aux chevilles.

Plaquée contre la cloison, Mlle Labastie s'était immobilisée. Elle vit les deux hommes rouler, enlacés, se redresser à demi, rouler toujours.

Son coeur s'affola de nouveau, prêt à espérer...

Avec des hans sonores, les adversaires se meurtrissaient féroceement. La chemise de l'Espagnol, lambeau par lambeau, avait cédé. Les mains, gluantes de sang, glissaient sur la peau nue et Starkey, encore étourdi, cherchait visiblement à gagner du temps.

Romulo eut conscience du péril. Il lui fallait en terminer avant que Neil eût récupéré. Sinon...

Un éclair brilla à son poing.

— Attention, Neil! cria Marthe... Le couteau!

Neil Starkey saisit au vol le poignet qui s'abattait et la lame étincela à quelques centimètres de sa poitrine. Du poing gauche, Romulo frappa à coups précipités mais Neil ne lâchait pas prise. L'étau de ses doigts se resserra sur le poignet et le couteau tomba.

L'effort, cependant, avait dû exténuier le Second. L'Espagnol se dégagea sans que Neil pût le retenir et, rapide, il ramassa son arme.

— Je vais te tuer, Romulo! gronda Starkey.

Un éclat de rire lui répondit et l'Espagnol, ramassé sur ses jarrets, se détendit... Neil esquiva partiellement le premier assaut. La lame ne lui fit qu'une longue estafilade sous le bras et Romulo se préparait à frapper une nouvelle fois lorsque son coude heurta la cloison. Le coup porta à vide et le Second étreignit son ennemi. Avant que Romulo se fût ressaisi, il lui avait empoigné le bras et ils restèrent ainsi quelques minutes, rivés l'un à l'autre, mélangeant leur sang et leur sueur.

— Je vais te tuer, Romulo! gronda Starkey.

Lentement, il lui ramenait le bras en arrière et, au-dessus de leurs têtes, une goutte pourpre tremblait à la pointe du poignard. L'Espagnol, de sa main libre, chercha les yeux de Neil mais la torsion du bras continuait, implacable, et la douleur lui coupait le souffle. Les muscles saillaient, comme prêts à éclater. Neil secouait la tête pour échapper aux doigts crochus qui visaient ses orbites. Puis, brusquement, l'épaule de l'Espagnol craqua et son bras retomba, inerte.

— Tiens! fit Neil Starkey en reculant d'un pas.

Son poing décrivit un demi-cercle. Romulo Ferias, foudroyé, s'effondra en travers de la cabine et son crâne sonna lugubrement contre une ferrure du coffre.

Mlle Labastie aurait voulu parler mais les mots restaient collés à sa bouche. Le Second trempa une serviette dans le lavabo et s'essuya la figure.

Le roulis diminuait. Le brick n'avait plus de ces tangages désordonnés qui, tour à tour, le précipitaient dans un gouffre ou le hissaient au sommet d'une montagne croûlante. Marthe se sentait lentement renaitre.

— Monsieur Starkey...

Elle s'approcha et réussit enfin à reprendre voix.

— Voulez-vous que je vous fasse un pansement?

Le marin, pour abréger, s'était versé le restant de l'eau sur la tête.

— Est-il absolument indispensable que j'aie un couteau dans les côtes pour que vous m'appeliez Neil? interrogea-t-il.

Un sourire se dessina sur les lèvres de la jeune fille.

— Vous m'avez sauvé la vie, Neil... Plus que la vie, même... Et pourtant, je crois ne pas avoir été juste envers vous...

— Le fait est que vous avez un fichu caractère. Mais comme le mien est pire...

Le sourire de Marthe fleurit.

— C'est gentil à vous de m'excuser en prenant les torts à votre charge. Nous signons une paix sans conditions, n'est-ce pas?

— Entendu, mademoiselle.

— Appelez-moi Marthe sinon je rouvre sur-le-champ les hostilités!

— Ah, non!

Leurs deux jeunesse communièrent dans un rire et dans une franche poignée de main, mais Mlle Labastie eut soudain l'impression que le regard du marin se teintait d'embarras.

— Mon Dieu! s'exclama-t-elle.

Elle découvrait seulement l'état où l'avait mise sa lutte avec Romulo. La pauvre robe de shantung n'était plus que loques. Une épaule nue en jaillissait, et aussi la naissance d'un sein. Les déchirures révélaient de-ci de-là, un ruban de chair lumineuse.

— J'ai terriblement besoin de me changer, Neil. Je...

Une violente secousse lui coupa la parole et la projeta contre la cloison. Des bruits indéfinissables se succédaient.

— Nous avons touché, dit paisiblement Neil Starkey en lâchant sa serviette rouge de sang.

— Touché?

— Oui... Nous sommes sur les récifs des Babuyans.

Il annonçait l'événement sans surprise ni émotion. Les yeux de la jeune fille se chargèrent d'anxiété.

— Mais alors? Le *Solima* est perdu?

— Irrémisiblement.

La quille continuait de talonner les rochers, à coups mats, puis un effroyable craquement vint de la poupe. On eût dit que de monstrueuses tenailles fracassaient la coque.

— Vite! fit Neil.

Comme Marthe chancelait, il la souleva dans ses bras et, du pied, rabattit la porte. Deux matelots venaient d'atterrir dans le carré. La panique décomposait leur face jaune.

— Aux canots! commanda le Second.

Sans paraître gêné par son fardeau, Starkey gravit l'échelle derrière ses hommes. Sa voix de bronze retentit:

— La chaloupe, d'abord!

Un métis accourut.

— Le portemanteau de bâbord est bloqué par la gîte. Les palans ne donnent plus...

— Coupez les saisines et dégagez à la main.

La bande du brick s'accrochait et le navire s'enfonçait par l'arrière. Le vent avait molli.

— N'ayez pas peur, Marthe, dit doucement le marin. La terre est proche. Il n'y a pas de danger.

Pour toute réponse, elle se serra frileusement contre lui, écrasa sa joue sur les muscles nouveaux.

Une irrésistible langueur l'envahissait et, en même temps, elle était pénétrée d'un subtil bien-être au contact de cette force mâle. Son corps à demi nu s'abandonnait avec une trouble complaisance aux mains qui le portaient.

Et c'est ainsi qu'elle sombra dans l'inconscience.

Quand elle revint à elle, un rayon de soleil pesait sur ses paupières. Elle ouvrit les yeux et cilla.

— Où était-elle? Un lit bas, un bow-window, un guéridon fleuri, des nattes...

— Vous voici enfin réveillée, Mademoiselle...

Elle tourna la tête et reconnut Neil Starkey. Les souvenirs se bousculèrent aussitôt dans son esprit. La tempête, Romulo, les récifs, le *Solima*... Les images tragiques tournoyèrent un instant en désordre, puis s'estompèrent, et une grande paix descendit en elle.

Elle tendit la main au marin.

— Combien de fois m'avez-vous sauvée, cette nuit, Neil? Où sommes-nous?

— A Rockfair, un vague hameau des îles Babuyans, Mademoiselle.

— Encore « Mademoiselle »! Avez-vous déjà oublié mon nom ou voulez-vous que je mette mes menaces à exécution?

Neil Starkey s'était procuré une chemise, mais son visage portait les traces du duel sans merci. Il évita le regard de Mlle Labastie et, sombre, déclara:

— Il y a un malentendu entre nous, Mademoiselle, et j'estime qu'avant toute chose il est de mon devoir de vous dire la vérité. J'aurais même dû parler plus tôt...

Mlle Labastie fronça les sourcils.

— Ciel! Ce que vous pouvez être pompeux et obscur, aujourd'hui, Neil! Allez-vous me révéler que vous êtes typhique ou père de famille nombreuse?

— Non, mais je dois vous avouer que je suis...

Il cherchait ses mots et la sueur roula sur ses pommettes sanguinolentes.

— Je... Bref, je trempe dans de sales négociés...

— Ah, oui!... Trafic d'armes, d'opium, etc... Toute la lyre...

Le marin resta pantois.

— Comment savez-vous?

— Romulo m'a déjà parlé de tout ça...

— Ah!

— Il m'a également appris que mon père n'était pas étranger à cette contrebande...

Starkey serra les poings.

— Romulo vous a dit ça? Le salaud!

— Quoi? Ce n'est pas vrai?



## DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

## LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

## LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,  
Case postale, 1281 (Place d'Armes),  
Montréal, P. Q.  
Ci-joint 5¢ pour échantillon des Tablettes  
SANO "A". Ecrivez lisiblement.  
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

Une brève hésitation suspendit la réponse de Neil puis il eut un geste d'impuissance.

— Si, c'est vrai... Mais il aurait dû vous laisser dans l'ignorance.

— Non, car la situation ne serait pas claire comme elle l'est devenue.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes un contrebandier et moi une fille de contrebandier. Donc à mettre dans le même sac.

Elle le regarda en dessous, à travers ses longs cils courbes.

— C'est un sac dont on peut sortir, d'ailleurs, reprit-elle. Si le *Solima* n'était pas au fond, la chose eût été simple. Nous aurions fait du brick un honnête bateau. Il y a tout de même d'autre fret que les armes ou l'opium dans les mers de Chine ! Malheureusement...

Le souci ombrait son visage.

— Je n'avais que ce bateau pour toute fortune. Il ne me reste plus qu'à me faire rapatrier comme indigente...

— Non. Vous êtes au contraire plus riche aujourd'hui qu'hier.

— Vous dites ?

Mlle Labastie, abasourdie, scrutait le masque tuméfié de Starkey.

— Bon, allez-y d'une autre révélation.

— Eh bien, voilà... c'est à dessein que j'ai amené le *Solima* sur les récifs.

— A dessein ?

Toute vitalité revenue, la jeune fille s'était, après un saut de carpe, assise sur le lit. Elle voulut lever les bras au ciel, mais elle était affublée d'un pyjama aux manches si longues qu'elle parut brandir des moignons.

Neil Starkey se dérida.

— Cessez de jouer les pingouins, Marthe. Je vais vous expliquer...

Il traversa la chambre et s'assit sur le rebord de la fenêtre. Dans le soleil, ses cheveux rebelles lui ceignaient le front de flammèches.

— L'assurance du *Solima* arrivait à expiration, dit-il, et je savais qu'on ne la renouvellerait plus. Le brick était trop vieux.

— Oh ! vous avez coulé le bateau pour que je puisse toucher l'assurance ? Et sans me demander mon avis ?

— Quand j'ai décidé la mort du *Solima*, je ne vous connaissais pas encore.

— Mais voyons, s'étonna la jeune fille, quel intérêt aviez-vous à agir ainsi ? Vous êtes assez franc pour me dire...

(Elle eut une moue chagrine).

— ...que je ne suis pour rien dans votre détermination... Alors ? Le navire ne vous appartenant pas, vous ne pouviez songer à encaisser le montant de l'assurance ?

— L'affaire est moins simple qu'elle ne le paraît au premier abord. Quand je l'ai montée, je ne pensais même pas à l'assurance. Seule, la disparition du brick m'importait.

Mlle Labastie dodelina languissamment sa petite tête frisée.

— Etes-vous aussi compliqué tout le long de votre existence, Neil ?

— Lorsque je vous ai vue, continua Starkey, j'ai étudié la question sous un autre angle. Mon intérêt exigeait la perte du *Solima*, mais, néanmoins, je ne pouvais me résoudre à dépouiller la gamine aventureuse et obstinée qui me tombait du ciel. J'ai réfléchi et j'ai pensé à l'assurance. Voilà qui arrangeait tout... La compagnie serait obligée de vous payer dix fois la somme que vous auriez pu retirer de la vente du rafiau. Je pouvais donc jouer mon jeu sans vous léser...

— Mais ce jeu, Neil ? Quel était-il ? Vous décideriez-vous à parler ?

Le marin soupira.

— Il faut bien que j'y vienne... Tant pis... Si le *Solima* devait disparaître, c'est parce que ses cales renfermaient non des armes, mais des pavés... J'avais pris livraison, à Aparri, d'une centaine de caisses contenant des mitrailleuses, mais je les avais revendues discrètement à un autre trafiquant, et lorsque les caisses ont été chargées à bord du brick, elles ne contenaient plus que des pierres... Bien entendu, le naufrage du *Solima* était nécessaire pour que la substitution ne laissât pas de trace... J'avais attendu, pour appareiller, une baisse du baromètre. Un coup de mer justifiait la déviation de route qui devait m'amener sur les étocs de Babuyans... De sacrés brisants immergés, coupant comme des ciseaux à froid, et entourés de grands fonds... On ne risquait pas d'y retrouver l'épave du *Solima*, et, d'autre part, avec leur faible tirant, les canots pouvaient gagner les îles sans dommage.

— C'est tout ?

— Oui.

— Vous êtes un fieffé forban, Neil ! fit sévèrement Mlle Labastie.

— Je le crains.

— Mais ce n'est pas une raison pour vous tenir à une lieue. Approchez...

Le marin quitta la fenêtre et vint s'asseoir sur le bord du lit.

— Je suis navré de vous avoir déçue, murmura-t-il. Hélas, on ne remonte pas son passé...

Il se tut.

L'air sentait le sable chaud. Seul, le vol criard des mouettes meublait le silence.

— Dites, Neil...

Marthe souriait et ses yeux gris avaient la couleur d'une aube où perce le soleil.

— Dites, Neil, est-il absolument indispensable qu'il y ait un naufrage pour que vous me preniez dans vos bras ?

GEORGES VIDAL.

## 18 ROIS NE VALENT PAS 7 DAMES

[Suite de la page 6]

— Ceci dit, déclara-t-il alors, je me sens plus à l'aise. Car dans les trois petits tours qui vont suivre, c'est votre perspicacité seule que je vais prendre en défaut. Vous verrez qu'il n'y a rien de plus aisé que de mettre le jugement en défaut.

Et puis, sans transition :

— Mettez vos mains sur la table, à plat, paumes en dessous, doigts bien joints.

Je le vis prendre alors deux cartes et les insérer entre le petit doigt et l'annulaire de ma main gauche. Elles s'y tenaient comme plantées. Il continua ce manège jusqu'au moment où il ne restait plus de libre que l'espace compris entre mon pouce et mon index droits.

— Vous avez bien vu : chaque fois, j'ai mis deux cartes. Maintenant, je n'en prends qu'une que je vais glisser entre votre pouce et votre index.

Sitôt l'opération achevée, il ramassa une à une les paires de cartes, ne laissant entre mes doigts que la dernière placée, l'unique. Les ayant séparées au fur et à mesure qu'il les enlevait pour les déposer simultanément sur la table, il avait formé deux petits paquets, égaux. Chaque fois, il disait : « Je dépense les deux premières... les deux suivantes... encore deux... »

Puis, il prit l'unique carte qui restait et me demanda :

— Sur quel paquet faut-il que je la pose ? Nous avons deux paquets et pairs ; si je place cette carte sur un des deux paquets, je le rendrai impair. Faites vite.

Je montrai au hasard le paquet de gauche.

Alors, Nogam posa les mains à plat sur les deux paquets et reprit :

— Lequel est impair ?

— Ça, alors ! fis-je un peu surpris.

Celui sur lequel je viens de poser ma carte, voyons ! celui de gauche.

— Eh bien, monsieur, comptez...

Je m'emparai du tas de gauche et comptai... huit cartes.

— Comptez maintenant l'autre. A mes yeux, il aurait dû être pair. Il devenait évident qu'il allait être impair. En effet, je comptai sept cartes.

— Où est le truc ? demandai-je. Un empalme ?

Il m'avoua très gentiment :

— Il n'y a pas de truc. Vous vous êtes laissé influencer par le fait que j'avais tout le temps à la bouche le mot « deux ». Et aussi par le fait que dans la phrase la plus importante de mon boniment, j'ai accolé un mensonge à une vérité. En effet, je vous ai dit : « Nous avons deux paquets égaux et pairs ». En réalité, les paquets étaient égaux, mais pas pairs. Il est vrai que je ne vous ai pas donné le temps de réfléchir ou de compter. Mais avouez que vous vous êtes laissé mener par le bout du nez pour une chose en soi élémentaire ! Ne soyez pas vexé, la plupart des gens réagissent comme vous devant ce test. Car, vous vous en rendez compte, ceci n'est plus un jeu, c'est davantage. C'est d'ailleurs un médecin — illusionniste à ses heures comme moi — qui a découvert ce test : le docteur Dhôtel, professeur Hédolt en illusion. Il m'apprit encore qu'on peut rouler les spectateurs en effeuillant très vite un jeu devant leurs yeux.

**J'ai mes yeux dans tes yeux...**

Il y a aussi de petits trucs très naturels pour deviner la carte choisie par un spectateur. Faites défiler devant ses yeux toutes les cartes de votre jeu et demandez-lui d'arrêter votre choix sur l'une d'elles, mentalement bien entendu. Quand il aura vu tout le jeu, vous pourrez lui dire, avec grande chance de tomber juste, quelles cartes il a retenues. A condition d'être observateur. Il suffit, en effet, de regarder les yeux de votre cobaye pendant qu'il cherche. Tant qu'il n'aura pas fait son choix, son regard sera attentif. Mais dès qu'il aura trouvé la carte de ses rêves, il deviendra, comme on dit, vague. Pourquoi ? Parce qu'à partir de ce moment, le jeu ne l'intéresse plus. Vous, vous reconnaîtrez la carte à nommer, parce que vous aurez tout simplement compté. En retournant le jeu, figures en l'air, vous saurez par exemple que c'est la neuvième carte. Il vous suffira de compter les cartes jusqu'à neuf pour tomber sur la bonne.

Dans ce jeu, il suffit par exemple de placer l'un après l'autre les sept, huit, neuf et dix de trèfle, puis le roi de pique, pour que la personne consultée affirme avoir vu le roi de trèfle. Illusion d'optique peut-être, mais illusion dont un prestidigitateur tirera parti pour construire un tour. Et vous aussi, si vous avez un peu d'imagination.

Un autre moyen pour « avoir » son public, c'est de lui présenter un jeu et de l'arranger de telle sorte que les deux premières cartes que vous prenez soient le sept de carreau et le huit de coeur. Faites remettre ces deux cartes au milieu du jeu, allez-y d'un faux mélange et dites alors que les deux premières cartes que vous allez prendre sur le jeu sont celles qui viennent d'être choisies. Vous montrez alors cyniquement les deux cartes suivantes (placées là avant de commencer), c'est-à-dire le sept de coeur et le huit de carreau.

Les spectateurs ne s'aperçoivent à peu près jamais de l'équivoque.

## LA VIE COURANTE...



— Mon fils fait ses études de médecine. Je commence à lui mettre des Samedi de côté pour sa salle d'attente. Le Samedi plaît toujours.

**Disparu sans qu'il le veuille.**

— Mais encore une fois, insista charitablement le professeur Nogam, ce n'est pas parce que les spectateurs d'un tour d'illusion se trompent dans leurs prévisions ou ne s'y retrouvent plus qu'il faut les considérer de haut. Ce serait tout à fait stupide, car même un prestidigitateur peut perdre la face, et parfois pour des riens. Un collègue que je ne nommerai pas, un soir, a raté son premier truc à cause — tenez-vous — de son matériel, ce matériel n'étant qu'une table. Je dois vous dire que le dessus d'une table d'illusionniste est souvent noir, parce que dans un recouvrement noir on peut creuser une poche, noire également, sans craindre que le public l'aperçoive. Placez des gens à un mètre, je dis bien un mètre, d'une table noire ayant au milieu un trou de dix centimètres de côté, ces gens ne verront rien. Et c'est si vrai que certains prestidigitateurs qui se trouvent devant cette table, à un pas de distance, ne voient pas toujours où est placée l'ouverture. Ils doivent tâtonner. Mais à mon collègue, il est arrivé quelque chose de plus embêtant : voulant déposer sur la table une boule dont il allait avoir besoin pour son expérience, il la laissa tomber par inadvertance dans le trou, où elle disparut aux regards des assistants. Imaginez son ennui, d'autant plus qu'il ne pouvait tout de même pas enfoncer le bras dans sa table. Les gens simples auraient cru qu'il faisait disparaître sa main, mais tous les autres auraient compris.

Ainsi entré dans le domaine des objets truqués, le professeur Nogam, mis en verve, alors qu'il existait aussi de nombreux jeux de cartes pas très réguliers, jeux conçus pour les amateurs (ou les professionnels) qui trouvent le saut de coupe trop difficile.

— On peut, et vous le savez sans doute, marquer les cartes au verso, d'un petit point noir ou d'un signe-repère. Mais il y a mieux, c'est-à-dire, plus utile : c'est le biseautage des cartes. Il suffit de rogner un jeu complet de un à deux millimètres le long des grands côtés, et ce en oblique, pour obtenir des cartes légèrement trapézoïdales. Le public n'y verra que du feu, et vous, vous n'aurez qu'à faire place à contre-biseau la carte prise pour la repérer tout de suite. Je vous assure, c'est très utile.

**Dix, huit, roi, neuf, valet, as, sept, dame.**

Lisez ce sous-titre à haute voix, et vous retrouverez le titre même de ce reportage : « Dix-huit rois ne valent pas sept dames », Comme on le pense, ce n'est pas une phrase galante, mais un truc mémotechnique pour retenir aisément un jeu de cartes placées dans un certain ordre. Cet ordre ne peut

créer aucun soupçon dans l'esprit du public, car il est trop complexe, mais pour l'illusionniste, il peut être très utile. Par exemple quand il demande à un spectateur : « Prenez donc six ou sept cartes de ce jeu », et qu'il déclare ensuite : « Maintenant je vais vous dire dans l'ordre quelles cartes vous avez en main ». Un simple coup d'oeil sur la carte qui se trouvait au-dessus du paquet enlevé suffit. Si c'est le huit de coeur, il peut y aller sans crainte : « Roi de trèfle, neuf de carreau, valet de pique, as de coeur, sept de trèfle, dame de carreau ». Ce sera juste. Vous vous demandez peut-être comment il fait pour les couleurs : trèfle, coeur, carreau, pique, le premier classement ne donnant que les valeurs ? Il a simplement combiné ce classement avec cet autre : *Piqueur-tricar*, c'est-à-dire : pique, coeur, trèfle, carreau. Cela donne dix de pique, huit de coeur, et ainsi de suite.

Vous trouvez que c'est difficile ? Je ne sais pas combien de temps il faut pour retenir ce double classement, mais ce que je sais — parce qu'on me l'a dit — c'est qu'un bon illusionniste a besoin, pour retenir un classement absolument libre, c'est-à-dire où chaque carte a un numéro d'ordre, *De six mois* d'exercices ininterrompus.

Si le coeur vous en dit...

Je me disposais à prendre congé de *Me Vorste*. Nous nous trouvions sur le seuil de son bureau. Je le vis hésiter un moment, et puis, tout à coup, son visage devint sérieux, vraiment sérieux non pas recouvert de la gravité de l'illusionniste qui veut jouer au spirite, mais de celle de l'avocat qui cherche à convaincre. Il me déclara :

— Il y a une dernière chose que je voudrais vous dire. Pour beaucoup de gens, la prestidigitation ne vaut pas la peine qu'on s'y intéresse ; c'est un jeu pour les enfants ou une affaire pour les escrocs. Il ne faut pas voir les choses ainsi. La prestidigitation est un bon exercice mental et physique : un grand nombre d'intellectuels se passionnent pour elle. Et un savant de réputation universelle comme Auguste Lumière a avoué par écrit que les tours d'illusion lui ont facilité la tâche pour faire des opérations chirurgicales difficiles. A force de s'entraîner aux tours de cartes et à d'autres aussi, ses doigts ont acquis une souplesse qu'ils n'auraient jamais eue sinon. Racontez ça aux personnes qui seraient disposées à hausser les épaules. Vous me feriez plaisir.

Dans ses mains agiles, les cartes glissaient en cascade. J'étais certain qu'il allait s'enfermer dans son bureau pour y étudier quelque nouveau tour.

Un client qui attendait dans le hall — Dieu sait depuis quand — me regarda sortir d'un air furieux.

Le malheureux, s'il savait !...

PIERRE PAGANO.

**LES ECHECS**

[Suite de la page 7]

On joue aux échecs par téléphone, par la poste, par télégraphie, par radio. On a même donné des cours par télévision ! Je possède sur les échecs une collection de caricatures qui proviennent de sources extrêmement variées. Une organisation internationale, F. I. D. E. (Fédération Internationale des Echecs), régie tous les tournois d'importance et régleme le jeu dans le monde entier.

On a publié une pièce de théâtre, « Mat » par Charles Joliet, dont le thème est une partie d'échecs. Méry a commémoré la fameuse partie C. de la Bourdonnais-A. MacDonnell (1834), en la relatant au complet avec des alexandrins bien sonnés. On peut y lire des vers étonnants comme :

*Alors, marchant trois fois, l'amazone au  
[teint blanc  
Donne échec au roi noir, qui fuit d'un  
pas tremblant ;  
Sa fougueuse ennemie, à sa perte  
[acharnée,  
Poursuit sa vive lutte, avec art  
[combinée ;  
Elle voit son triomphe, et, reculant  
[d'un pas,  
Menace encor ce roi d'un imminent  
[trépas.*

Le grand écrivain Stephen Zweig a composé un roman fascinant, « Le joueur d'échecs », dont les héros sont des joueurs d'échecs et dont une bonne partie de l'intrigue tourne autour des



**CHARITÉ BIEN ORDONNÉE...**

Si vous aimez LE SAMEDI, vous aimerez sûrement aussi LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Offrez-vous ce luxe parfaitement à la portée de votre bourse et ce, sans bousculer votre budget. Une véritable aubaine dont vous vous félicitez, ainsi que toute votre famille. Un abonnement à nos trois magazines :

**LE SAMEDI  
LA REVUE POPULAIRE  
LE FILM**

est l'économie en même temps que la simplicité même. Vous n'avez qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous et nous nous occupons du reste.

**REMPLEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT  
À VOTRE CHOIX**

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**

	UN AN	
	Canada	Etats-Unis
<input type="checkbox"/> LES TROIS MAGAZINES .....	\$5.50	\$8.00
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (hebdomadaire) .....	3.50	5.00
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel) .....	1.50	2.00
<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel) .....	1.00	1.00

Veillez trouver ci-inclus la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).

**IMPORTANT : — Marquez d'une croix  s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18**

# RIEN DE SÉRIEUX

— Vous êtes un vieil imbécile ! Et je m'y connais !...  
— Votre père en faisait ?

— Papa, est-ce que tu es capable de signer ton nom les yeux fermés ?  
— Certainement !  
— Alors, signe-moi mon bulletin scolaire !

Toto et Lili s'amuse à faire des pâtés :  
— Dis donc, Toto, questionne Lili qui commence à aller en classe, qu'est-ce que c'est, les points cardinaux ?  
— Oh ! t'es bête, dit Toto, pas embarrassé, c'est des points rouges !...

— Alors, disait un mari à sa femme, tu aimes beaucoup la lecture ?

— Oui ; mais à ce sujet, je voudrais te demander quelque chose. Comment peut-on faire pour imprimer un livre dont les pages ne sont pas coupées ?

— Pas encore prêt ?  
— Toute la nuit, j'ai rêvé d'un grand singe !  
— C'est que tu t'es sans doute encore contemplé dans la glace avant de te coucher !

— C'est tout ce que vous savez faire ? Je réussis, moi-même, beaucoup mieux que vous !...

— Ça prouve que Madame servait autrefois dans de meilleures maisons que moi !

— Qui est ce beau militaire ?  
— C'est mon frère, Madame !  
— Comment se nomme-t-il ?  
— Il m'a dit qu'il s'appelait Jules...

— ...Je ne peux cependant pas lui présenter mes civilités... puisque je suis militaire...

— Tout augmente dans des conditions inouïes...  
— Je m'en doute, docteur.  
— Tenez... savez-vous seulement à combien revient un enterrement ?

— Grand-papa... explique-moi ce que c'est que la mémoire...  
— C'est une tirelire dans laquelle on met chaque jour quelques pensées...

— Peuh ! tu souffres des dents ; si c'étaient les miennes, il y a longtemps que je les aurais fait arracher.

— Moi aussi ! si c'étaient les tiennes !

— Tenez, monsieur le vétérinaire, nous allons profiter de votre passage par chez nous pour vous demander un p'tit conseil...

— Très volontiers, père Machut.  
— Eh bien, voilà ! C'est rapport à not' œil-de-boeuf du grenier qui s'ferme pas bien !

— Vous avez le toupet de me dire que cet avis m'a déjà été présenté ? Et l'on viendra nous parler de la franchise postale !

— On m'avait dit qu'en n'ayant jamais je serais sauvé... et puis je suis condamné à mort.

— Ça vous apprendra une autre fois !

Elle. — Pourquoi mets-tu « personnelle » sur l'enveloppe de cette lettre que tu écris à M. Dupont ?

Lui. — Parce que je tiens à ce que sa femme la lise !

— Ah ! mon vieux ! je l'ai échappé belle ! Figure-toi que je suis tombé d'une échelle de trois mètres de hauteur.  
— Et tu ne t'es rien cassé ?  
— Non, car lorsque je suis tombé j'étais heureusement sur le premier échelon !

— Vous m'avez téléphoné ce matin que madame était au lit et souffrante...  
— Ah ! docteur, vous arrivez trop tard !... Une amie lui a téléphoné qu'il y avait des occasions magnifiques aux Magasins Paquet !...

Un marchand de vin est poursuivi par mouillage ; il se défend en disant :  
— Ce n'est pas moi, c'est mon garçonnement de fils qui a huit ans, c'est à mon insu, vous pouvez l'interroger.

Le président fait avancer le gamin :  
— C'est toi qui as mis de l'eau dans les bouteilles ? demande le président.

— Oui, m'sieur ! c'est moi avec des camarades.

— Et pourquoi mettiez-vous de l'eau dans les bouteilles ?

— M'sieur ! c'est qu'on jouait au marchand de vin, et je faisais ce que papa fait tous les jours.

Il y a des gens qui sont durs pour eux-mêmes.

Un de nos grands financiers disait à sa fille :

— Surtout, tâche de prendre comme mari un homme sensé, intelligent, honnête. Ta mère, hélas ! n'a regardé qu'à l'argent.

## LA VIE COURANTE...



— Et voici, messieurs, les avantages d'une femme muette et fragile de santé !

Bloch va voir son ami Blum qui regarde de vieilles photos.

Il en prend une au petit bonheur et demande à Blum :

— Qui est-ce ?

— Ça, c'est moi, répond Blum, quand j'avais deux ans.

— Tu avais une jolie tête, fait Bloch, mais tu étais donc totalement chauve ?

— Mais non ! mais non !... Tu tiens la photo à l'envers...

Un financier donnait quelques conseils à son fils, jeune homme d'avenir.

— Voyez-vous, mon garçon... l'honnêteté avant tout... Tenez, avant-hier, un actionnaire est venu faire un gros versement. Il s'est trompé. Au lieu de me verser quatre mille dollars, il m'en a compté cinq... eh bien !...

— Eh bien ?

— J'en ai immédiatement envoyé 500 à mon associé.

échecs. Un pays, Cuba, a émis des timbres en l'honneur d'un champion du jeu, José Raoul Capablanca. Chez certaines nations, en Russie par exemple, les échecs font partie des activités scolaires. De tous temps des sculpteurs se sont appliqués à ciseler dans l'ivoire et le bronze des pièces d'échecs qui font partie des collections de musée tant le travail en est délicat et artistique. Dans un magasin à rayon de Boston on peut voir à l'étalage des jeux de \$5.00 à \$500.00.

Cette énumération de faits divers, abrégée, démontre bien l'importance capitale et unique de ce jeu qui de nos jours s'est élevé au rang de science et peut-être d'art.

Pour se donner une idée de la complexité des analyses modernes on peut examiner une page typique du volume "Modern Chess Openings".

Déjà en 1900, pour briller aux échecs, il fallait faire preuve d'une mémoire extraordinaire. L'exemple de Pillsbury dont la mémoire fut mise à l'épreuve par des professeurs américains, est demeurée proverbiale. On lui donna une liste de mots (Antiphlogistine, periosteum, takadiastase, plasmon, ambrosia, Threkeld, streptococcus, staphylococcus, micrococcus, plasmodium, Mississipi, Freiheit, Philadelphia, Cincinnati, athletics, no war, Ethenberg, American, Russian, philosophy, Piet Potgelter's, Rost, Salamagundi, Oomiscillecootsi, Bangmampvate, Schlechter's Nek, Manzinyama, theosophy, catechism, Madjesoomalops) qu'il regarda quelques instants pour les répéter ensuite dans l'ordre et à rebours. Dernièrement à

Sao-Paulo (1947), Najdorf, établissait un record dont la signification au point de vue des possibilités de concentration de l'esprit dépasse même les prévisions les plus fantastiques de l'imagination. Faisant face à 45 adversaires simultanément, sans voir aucun des échiquiers, il combattit pendant 23½ heures pour remporter 39 victoires, annuler quatre parties et n'en perdre que deux ! Mais il ne faudrait pas croire pour cela que les échecs sont simplement un exercice mémotechnique. Znosko-Borovsky disait avec justesse que « les échecs sont un jeu de compréhension et non de mémoire ».

Ainsi plusieurs adeptes du jeu étaient de jeunes prodiges. Le grand maître (un titre que peu possèdent dans le monde) Samuel Reshevsky, champion américain pouvait compter à dix ans comme un redoutable adversaire ; de même Arturo Pomar le grand joueur espagnol qui visita dernièrement la métropole. Cependant, chose exceptionnelle, peu de femmes ont brillé dans ce domaine ; pourtant elles s'adonnent aussi au jeu et chaque pays possède une championne aux échecs.

Il reste un fait ; les échecs ont un caractère formateur éducatif que l'espace de cet article ne me permet pas de développer. Néanmoins, il n'a pas encore été possible d'établir une corrélation scientifique directe avec l'intelligence. A ce sujet Goethe disait spirituellement des échecs qu'ils aiguisaient l'intelligence mais pour les échecs seulement. Qu'il me suffise de citer une statistique sommaire que publiait une revue française où l'on comparait la

part de l'intelligence et celle du hasard dans certains jeux :

	Intelligence
Echecs .....	100%
Bridge .....	65%
Roulette .....	1%

Mais comme dans bien d'autres cas, il faut prendre ces chiffres avec un grain de sel et se rappeler que si les échecs peuvent s'élever au niveau de science dans certains cas, ils sont peut-être un art comme dans les problèmes (c'est une thèse que l'on pourrait défendre), ils demeureront toujours, en définitive, un jeu qui divertira des milliers de « pousse-bois ».

Plusieurs tentatives ont été faites pour débarrasser les échecs de cet atmosphère rébarbative que cherchent trop souvent à lui communiquer les grands joueurs.

Quelquefois il s'agissait d'innovations. Comme une partie qui aurait été jouée au Kenya africain avec l'échiquier exactement à l'équateur ayant un des adversaires au nord et l'autre au sud ! Ou encore cette partie qui fut jouée en Angleterre pour célébrer le couronnement de George V en 1910 ; le jeu prit place dans un grand jardin où sur le gazon avaient été disposés de larges carreaux noirs et blancs et où les pièces étaient des personnages vivants affublés de costumes copiés sur un jeu datant du XIIe siècle et qui fait partie des collections du British Museum. (Apparemment cette tradition n'est plus ! On parle encore du fameux automate du baron von Kempelen qui battait celui qui voulait s'y mesurer.

On joue des tournois éclairés où chaque coup doit être exécuté après une ou deux secondes de réflexion tandis que dans les tournois réguliers la limite de temps est beaucoup plus reculée.

D'autre part on voulut apporter des réformes afin de briser la monotonie des débuts livresques ou pour augmenter le champ du jeu. Heureusement la plupart de ces tentatives n'ont pas eu de lendemain. On suggéra une modification au jeu pour permettre à quatre personnes d'y prendre part. Le jeu d'échecs à trois dimensions, déjà mentionné, est un autre essai dans cette direction. On imagina un règlement où l'échiquier était considéré comme cylindrique. On ajouta au nombre de carreaux et de pièces, on en compliqua leur marche, enfin on s'ingénia à mille fumisteries. Dernièrement Lord Brabazon créait toute une polémique dans le monde des échecs britannique en proposant tout simplement d'invertir la position initiale de deux pièces des blancs : le roi et la dame.

Mais avant d'atteindre à toutes ces émancipations fantaisistes, il faut d'abord savoir jouer aux échecs. Pour les personnes qui seraient intéressées à s'initier et qui savent lire l'anglais je crois que la série de livres composés par le grand maître américain Ruben Fine et commençant par "Chess The Easy Way" et se continuant sur toutes les phases de la partie est bien la meilleure initiation possible. Deux bons petits volumes français de base, « Traité du jeu d'échecs » par G. Beudin et « Echecs » par P. C. Sallandre, aideront les monolingues. MARC BENOIT.

# BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTE-QUATRIÈME EPISODE



Avec calme, le jeune homme indique à Ilderim les motifs de sa visite. Le cheik pense aussitôt que son interlocuteur devait être au stade lorsque l'un de ses serviteurs promit une forte récompense au conducteur assez habile pour conduire ses chevaux. — Mais un sourire dédaigneux plisse les lèvres d'Ilderim. Que ferait-il d'un nouveau conducteur, alors qu'il en a trouvé un merveilleux, le meilleur assurément qu'il ait jamais rencontré. L'inconnu, pourtant, ne se démonte pas. Puisque la place est prise, il voudrait au moins admirer de près ces superbes coursiers dont on parle tant. — Le compliment est adroit, le cheik en est touché. Si

ce n'était le contenu de la lettre de Messala qu'il est anxieux de connaître, peut-être accèderait-il à la demande de l'étranger. Celui-ci en est donc pour ses frais, et jugeant inutile d'insister, il se retire, en s'excusant de sa visite inopportune. — La première série d'exercices de la journée se termine, et Ben-Hur regagne le douar. Ilderim l'attend près de la tente, espérant avoir de lui quelque renseignement sur le jeune Romain qui s'éloigne. Ben-Hur ne le connaît pas, mais n'est pas sans remarquer l'attitude ironique de l'inconnu qui s'est retourné pour le voir arriver.



L'attitude ironique du jeune étranger qui vient de s'éloigner n'a pas échappé à Ben-Hur. Depuis sa rencontre avec Messala à la Fontaine de Castalie, il redoute une nouvelle trahison de son ennemi. Cet inconnu ne serait-il pas simplement un ami de Messala chargé de l'espionner ? — Les questions qu'il a posées à Ilderim semblent l'indiquer. Sans doute cherchait-il à s'assurer qu'Ilderim avait confié ses chevaux à Ben-Hur. Dans ce cas, il pourra confirmer à Messala que Ben-Hur sera son plus dangereux rival lors de la course. — Il faudra dorénavant

redoubler de prudence. Ben-Hur n'a pas de peine à convaincre Ilderim de prendre toutes les précautions possibles pour protéger les chevaux et le char jusqu'au moment même de la course. Avec un rival tel que Messala, il faut s'attendre à tout. — Ben-Hur reconduit les chevaux dans la tente du cheik. Il en a terminé avec les exercices préliminaires. Rigel, Antarès, Altaïr, et Aldébaran et le vieux Sirius lui-même sont maintenant ses amis. Ils sont accoutumés à courir sous le joug, et pour le prochain exercice, Ben-Hur les attellera au char.



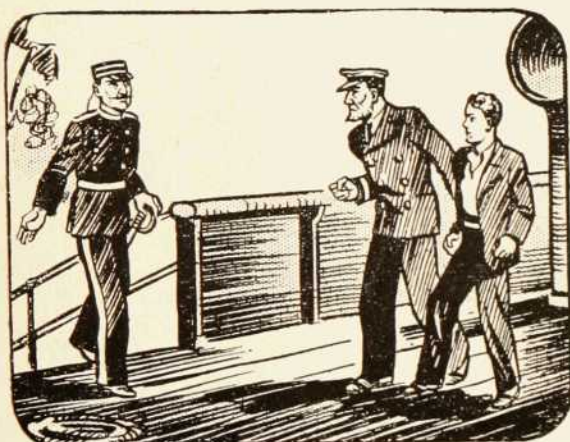
En peu de temps, Ben-Hur a appris à connaître parfaitement le caractère et les possibilités de chacun des chevaux. Les bêtes sont intelligentes, et se plaisent à l'exercice. Elles ne sont pas toutes aussi rapides que le fringant Aldébaran, mais toutes sont endurantes, et c'est une qualité essentielle. — Ilderim, plus que jamais convaincu de la victoire, admire la rapidité avec laquelle Ben-Hur a su se faire aimer et obéir par ses coursiers. Il est bien évident que c'est la Providence qui l'a amené chez lui, car jamais il n'aurait pu trouver à quelques jours de la course un aussi émérite conducteur. — Ben-Hur est cependant inquiet. Songeant

encore à la visite du jeune Romain, il redoute, non seulement une ultime manœuvre de Messala pour amoindrir ses chances, lors de la course, mais il connaît bien à présent le caractère ombrageux du Romain... — et si les précautions d'Ilderim l'empêchent d'approcher du char et des chevaux, avant l'épreuve, il est fort capable des pires fourberies pendant la course elle-même. Dans tous les jeux, les Romains se montrent rusés et Messala est incapable de respecter les lois de l'honneur.

(à suivre)

# LES CHERCHEURS DE TRÉSORS

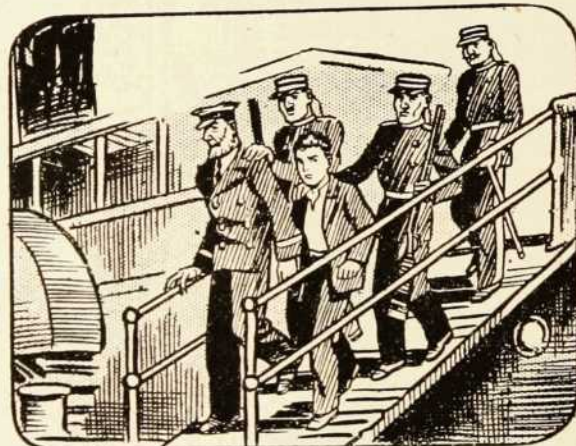
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DIX-NEUVIÈME ÉPISODE



1. A la poursuite de leur voleur, le capitaine et Pierrot avaient finalement pris place sur un bateau qui descendait le fleuve à travers la forêt vierge quand ils eurent la mauvaise surprise de voir venir un officier de douane qui prétendit les arrêter.



2. Ils essayèrent de se défendre en expliquant qu'il devait s'agir d'une machination de leur vieil ennemi. Mais le policier fut intraitable: « Saisissez-vous de ces hommes », déclara-t-il à ses soldats qui exécutèrent l'ordre insensé.



3. Escortés de gardes armés, le capitaine et notre ami Pierrot durent quitter le bateau, perdant ainsi une de leurs meilleures chances de récupérer la carte du trésor. « Ces imbéciles me paieront ça », déclara entre ses dents le capitaine.



4. N'empêche qu'il fallut prendre place dans la chaloupe, se laisser mener docilement à terre vers une baraque qui servait de poste et d'habitation à la garde isolée. On leur déclara qu'il faudrait attendre trois jours avant qu'une décision soit prise à leur sujet.



5. Et on les jeta dans un sombre cachot aux parois de bois. Trois jours de perdus! à condition que tout aille au mieux. Un morne sujet de méditation pour nos amis qui, cependant, ne s'y attardèrent pas. Tout de suite, ils avisèrent.



6. A bien l'inspecter, cette prison ne devait pas être très solide et les barreaux de la fenêtre ne devraient pas résister longtemps à des experts. C'est ce que Pierrot démontra rapidement en se mettant au travail avec son couteau.



7. Il n'en eut pas pour longtemps à dégager silencieusement une ouverture suffisante pour y glisser son jeune corps d'athlète. Le cœur battant il se pencha par la fenêtre et eut la mauvaise surprise d'apercevoir un soldat montant la garde.



8. Un barreau fit l'affaire. Il se décida, au risque d'alerter la garnison, à attaquer le factionnaire et l'assomma proprement d'un seul coup. L'homme s'effondra dans un soupir étouffé. Pierrot n'en eut que pour un instant à franchir la fenêtre.



9. D'un bond il fut sur son adversaire, le retourna et commença de lui faire les poches. En un instant il mit la main sur les clés qui permettraient de délivrer le capitaine trop âgé pour escalader la fenêtre. C'est alors que des pas se firent entendre...  
(à suivre dans le prochain numéro)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

# Les Exploits de l'Inspecteur Moquin

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT-CINQUIEME EPISODE



1. Hélène Colin et le shérif de Nerada ne se doutaient nullement, comme ils criblaient de balles les deux apparitions tout en bas, qu'ils avaient comme cibles ceux-là mêmes qu'ils étaient venus sauver, d'autre part Charles et M. Colin ne pouvaient voir non plus qui tirait sur eux.



2. Charles ayant extrait une balle du sol frôna les sourcils. "Une balle de revolver", murmura-t-il. "Donc ce ne sont pas des Indiens là-haut. Les Peaux-Rouges n'emploient pas de revolvers d'habitude. Demeurez ici, Colin. Je vais aller les observer de près!"



3. Faisant un long détour pour se dissimuler derrière les buissons, le jeune inspecteur grimpa le flanc de la vallée et atteignit enfin un point juste derrière les assaillants. Avec précaution il se mit à ramper entre les arbustes dans leur direction.



4. Revolver au poing, l'inspecteur bondit hors d'un buisson pour prendre les assaillants à l'improviste, alors une exclamation de surprise lui échappa comme Hélène et Jacquot se retournèrent. "C'est Charles, déguisé en Indien!" s'écria Hélène. "Et nous qui tirons sur lui!"



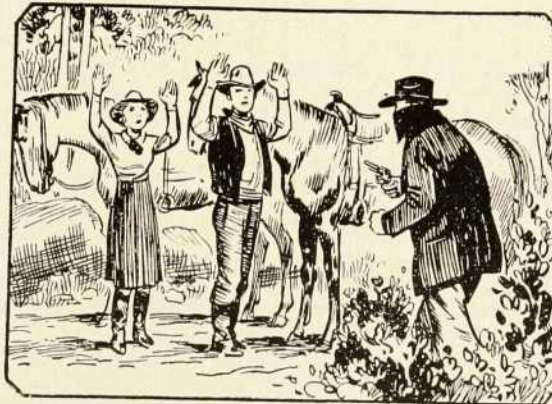
5. Charles expliqua comment il avait réussi à libérer le père d'Hélène. "Il est là-bas, sain et sauf — à moins que vous ne l'avez atteint pendant que je montais ici!" dit Charles. "Nous allons revêtir nos habits respectifs. Vous, demeurez ici et faites attention aux Indiens!"



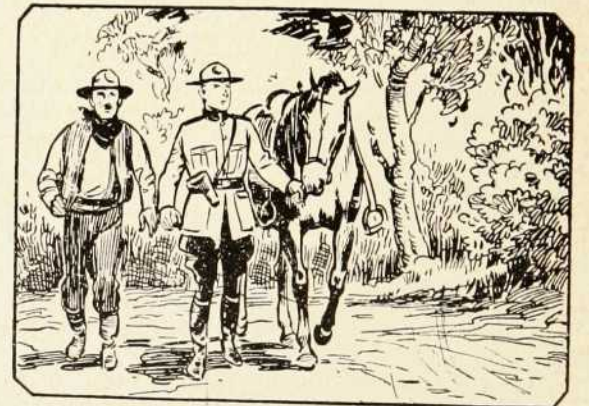
6. Revenant vers le père d'Hélène Colin, l'inspecteur constata à son grand soulagement qu'il était indemne. "Tout est correct", dit-il. "C'est Hélène et Jacquot qui sont là-haut. Ils nous ont pris pour des Peaux-Rouges, avec ces costumes!" J'avais envoyé Hélène retourner à Nerada et chercher Jacquot!"



7. Tout à fait soulagés de la tournure des événements, Hélène et Jacquot revinrent à leurs chevaux et se préparèrent à regagner Nerada. Mais ni l'un ni l'autre n'entendirent ou ne virent une silhouette marcher furtivement à travers les buissons. C'était le Faucon!



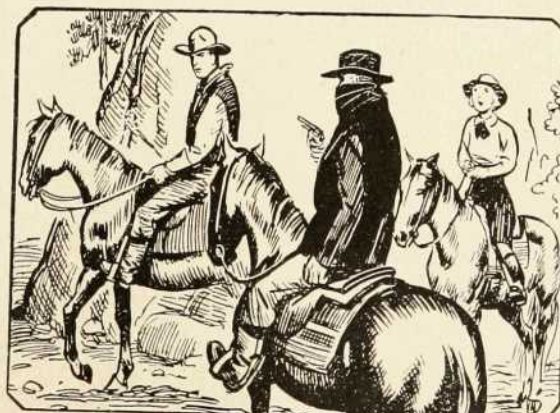
8. Un instant plus tard le gredin s'avança à la dérobée, revolver au poing. "Haut les mains!" lança-t-il. "Et pas un cri, hein!" Pris à l'improviste, Hélène et Jacquot ne purent qu'obéir, et se laissèrent désarmer par le Faucon.



9. A peine le Faucon eut-il disparu avec ses captifs que Charles et M. Colin gravirent le flanc de la vallée et s'arrêtèrent étonnés de trouver Hélène et Jacquot partis. "Ecoutez!" s'écria Charles. "Ils chevauchent le long du sentier!"



10. Écoutant attentivement, Charles distingua le martèlement des sabots de trois chevaux, aussi, tout à fait alarmé, il s'empara de son fusil du fourreau de sa selle et courut vers un point surplombant le sentier. D'un coup d'oeil il avait reconnu le Faucon et se mit à tirer sur lui.



11. La balle manqua la cible par quelques pouces, alors, galopant à un tournant du sentier, le Faucon fit arrêter son cheval. "Continue à chevaucher — et ne t'avise pas d'arrêter si tu tiens à la vie!" jeta-t-il au shérif. "La jeune fille demeure ici avec moi! Allons, vas-y!"



12. L'idée du Faucon était de mettre ses poursuivants sur une fausse piste, et ça réussit, car Charles, avec Colin monté sur un cheval fougueux, galopèrent juste au-delà de quelques buissons derrière lesquels le chef des bandits tenait Hélène à la pointe de son revolver. (à suivre)

# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Les Esquimaux ont une vie familiale intense; ils adorent leurs enfants qui ne reçoivent jamais réprimande ou correction. Lents à marcher et à parler, ceux-ci passent trois ans dans la poche dorsale du vêtement maternel; ils en sortent rarement, sauf pour dormir dans un sac de fourrure. Plus tard, leurs jeux sont l'apprentissage de leur futur métier de chasseur ou de couturière. Il n'y a pas d'écriture; en vingt ans de transmission orale, l'enseignement n'a pas varié.

Près de six cent mille musulmans ont accompli cette année le pèlerinage de La Mecque. La grande majorité d'entre eux se sont rassemblés dans la plaine d'Ararat, à 30 milles de la ville sainte, pour y passer la nuit en prières. Au milieu de cette plaine s'élève un petit monticule, sur lequel, selon la tradition coranique, Adam et Eve se retrouvèrent après avoir été chassés du Paradis terrestre. Le costume des pèlerins est soumis à des prescriptions minutieuses. Les femmes doivent être couvertes de la tête aux pieds. Les hommes doivent être vêtus de deux morceaux de toile blanche neuve. Ils se chaussent de sandales sans coutures, mais pénètrent pieds nus dans l'enceinte de la Caaba.

Jadis les phoques régissaient la démographie du Groenland. Depuis la fin du XIXe siècle, ils sont beaucoup moins nombreux dans ces parages et cela pour trois raisons: les chasseurs, armés par les Européens de fusils plus précis que leurs harpons tuaient les phoques au-delà de leurs besoins du moment pour les vendre aux colonies; ensuite et surtout, parce que des expéditions de chasse européennes massacraient les phoques en dehors des eaux territoriales groenlandaises; enfin, parce qu'un adoucissement relatif du climat, sensible depuis une cinquantaine d'années, a reculé vers le nord les glaces de mer nécessaires à la vie des phoques. A leur place sont venus des morues et d'autres poissons comestibles de l'Atlantique, qui fournissent maintenant l'élément essentiel d'une économie industrielle.

L'amélioration de la race chevaline n'est pas seule à préoccuper les Anglais. La race asinière est également l'objet de leur sollicitude. Un *Club des Anes* s'est donné pour tâche de protéger ces charmants animaux contre les mauvais traitements dont ils sont trop souvent les victimes. Ce club a organisé, l'automne dernier, à North-Chailey, dans le Sussex, le premier *Grand National* des ânes.

## MARCELLE BARTHE [Suite de la page 5]

Lorsqu'elle se trouve à Montréal, Marcelle Barthe mène une vie des plus ordonnées entre son bureau et son appartement. Coïncidence intéressante: elle fête ce printemps, sa quinzième année de travail à Radio-Canada. Les Américains diraient: « That calls for a celebration », car les femmes attachées depuis si longtemps à notre radio d'Etat sont plutôt rares. Elle débuta au mois d'avril 1938 comme annonceur d'une émission musicale au poste CBO puis, au mois d'octobre, elle vint à CBF comme annonceur féminin. Après six

Dans les Himalayas, le rhododendron est un arbre et non un arbuste. Il s'élève parfois à une hauteur de 30 à 40 pieds et son tronc a 4 pieds de circonférence. Pour la cuisson et le chauffage, on le choisit de préférence, car son bois donne une plus forte chaleur que les autres arbres et, ce qui n'est pas à dédaigner dans un pays où il tombe de 200 à 250 pouces d'eau chaque année, ce bois brûle même lorsqu'il est mouillé.

Les célèbres mines à ciel ouvert de Hongay, en Indochine, continuent l'extraction de leur anthracite sur le rebord d'un massif occupé par le Vietnam. Les difficultés de main-d'oeuvre contraignent les charbonnages à faire un gros effort pour moderniser leur outillage. Quant au flottage du bois de teck laotien, sur le Mékong, à destination de Saïgon, pour l'exportation, c'est actuellement une entreprise longue et périlleuse: sur tout le trajet, il faut lutter contre le courant, les chutes et protéger les fûts contre les pirates.

Il y a quatre cent mille arbres à Paris. Ils ne sont pas destinés qu'à l'embellir, mais à l'assainir. Ces beaux feuillages des avenues et des quais, qui dénoncent les saisons plus sûrement que la couleur du ciel, ont la mission d'absorber l'acide carbonique, de répandre de l'oxygène, d'émettre de la vapeur d'eau, d'absorber la poussière, de capter les microbes. Ils remplissent leur devoir avec tant de zèle que beaucoup en tombent malades. Le plus résistant est l'honnête platane. Il supporte tout: un sol imperméable, l'amputation de ses branches lorsqu'elles deviennent gênantes, et même de demeurer s'il le faut à l'état de tronc, ses pousses vigoureuses se reconstituent toujours rapidement.

A Londres, depuis le rationnement, chaque oeuf, chaque banane et chaque morceau de sucre avalés par le gorille Guy et ses associés de la *Maison des singes*, ont été fournis par les visiteurs. Les amis des ours leur ont porté des boîtes de sirop et, lorsque Lien Ho, le panda géant est tombé malade, on fit un appel pour lui procurer des tiges de bambous. Il en arriva de toutes les parties du Royaume-Uni.

Porto s'enorgueillit d'une vie commerciale et industrielle intense. Le pont qui relie Gaïa, où sont les entrepôts du fameux vin, à Porto, est une réalisation de l'ingénieur français Eiffel.

ans, elle passa au pupitre de réalisation, poste qu'elle détient depuis avec compétence et succès. Souhaitons que ces quinze années marquées de progrès soient suivies de cent autres toujours plus brillantes et plus heureuses.

Et puisque mademoiselle Barthe nous a confié, presque en secret, qu'elle se propose d'écrire et de publier des nouvelles dans un avenir indéfini, souhaitons que cet avenir soit le plus rapproché possible afin de donner à tous ses auditeurs le plaisir raffiné de devenir ses lecteurs ravis et fidèles.

## NOS PARCS MONTREALAIS

[Suite de la page 18]

Inaugurée le 21 octobre 1929, son installation comprend 54 lampes de 1,000 watts chacune. Il y a neuf jeux de lumière. Cette fontaine passe pour l'une des plus belles d'Amérique. Son installation coïncida avec les fêtes du Jubilé d'or de la découverte de la lampe à incandescence par M. Thomas-Alva Edison.

On peut admirer dans le parc les monuments commémoratifs ci-après:

— Monument Dollard des Ormeaux, dévoilé le 24 juin 1920.

— Monument Dante, dévoilé le 23 octobre 1922.

— Monument sir Louis-Hippolyte La Fontaine, dévoilé le 28 septembre 1930.

Cénotaphe à la mémoire des soldats Français-Canadiens 1914-1918, dévoilé le 14 juillet 1931.

— *Superficie* —

Le Parc a présentement une superficie de 95 acres.

### Le parc Dominion.

Pendant 30 années le parc Dominion fut le principal endroit d'amusement de la Métropole — La Mecque des joyeux drilles de tous âges — le centre récréatif de cette époque de 1906 à 1937, avec ses attractions foraines, les montagnes russes, ses carrousels, ses promenades à dos de poneys.

Construit grâce à la collaboration de feu Harry Dorsey, courtier de Montréal, il ouvrit ses portes en 1906 le jour de la fête de la Reine.

La Cie des Tramways de Montréal s'intéressa financièrement au projet et fit des affaires d'or en transportant des foules à ce lieu d'amusement populaire. Le trajet était d'environ une heure avant l'avènement de l'automobile.

Ce parc s'étendant de la rue Notre-Dame Est, jusqu'au fleuve, les vastes terrains contenaient, en plus des édifices consacrés aux amusements, le Riverside Inn, et sa vaste salle de danse.

Le vendredi soir était considéré comme une soirée de gala, qui groupait toute l'élite de la Métropole, au dire des anciens: « C'était le bon temps », s'exclame un témoin.

Les meilleures fanfares d'Amérique et d'Europe faisaient les frais de la musique et du vaudeville de bon aloi régalaient jeunes et vieux en quête d'émotions.

### Un événement funeste.

Mais tout finit, un jour, même les bonnes choses. C'est alors qu'un dimanche après-midi le 10 août 1919, alors que le fameux chef d'orchestre Sousa dirigeait ses musiciens, sous un pavillon de construction spéciale, un mystérieux incendie éclatait au *Vieux Moulin* — « *Ye Ole Mill* », comme on l'appelait. Le « *Mystic Rill* », et une partie des « *Montagnes Russes* » furent transformés en trappes à mort où sept personnes périrent: trois hommes, trois femmes et un garçonnet. Après que les pompiers eurent réussi à maîtriser l'incendie et à sauver les constructions, on retira des ruines leurs corps calcinés et méconnaissables.

Dans le domaine sportif, des sommités telles: Jim Jeffries et Jack Johnson tous deux anciens champions poids-lourds de la boxe y donnèrent tour à tour des exhibitions pugilistiques, sans oublier tous nos sportifs canadiens qui occupaient un pavillon spécial.

Le parc Dominion ferma ses portes en septembre 1937, le jour de la fête du Travail.

ANDRÉ DE LA CHEVROTIÈRE.

*Ruse ou valeur, qu'importe entre ennemis (Virgile). Un homme vertueux et sage saura que la seule vraie victoire est celle qu'on gagnera sans manquer ni à la loyauté, ni à la dignité (Florus). Quand à nous, disons avec Lissandre que là où la peau du lion ne peut suffire il faut y couvrir un lopin de celle du renard.*

MONTAIGNE.

## SON PLUS BEAU ROLE

[Suite de la page 10]

— Cette petite Gisèle! Quelle révélation!

Des applaudissements frénétiques éclatent de toutes parts. Le triomphe est complet. Régis Durieux a tôt fait de comprendre que l'immense succès de la pièce n'est pas dû uniquement à son interprétation qui, cependant, fut magistrale. Il est à la fois fier et heureux de la réussite de sa femme, mais déjà — égoïstement peut-être — il appréhende l'avenir. Si les portes du théâtre allaient s'ouvrir devant ce talent imprévu? Si les contrats affluaient... Si les admirateurs... Non! Il ne peut supporter l'idée que sa femme devienne artiste. Pourtant, il craint que Gisèle veuille, elle aussi, faire du théâtre. Dans ce cas, il n'aurait qu'à s'en prendre à lui-même. Pourra-t-il la sauvegarder l'harmonie, la douce intimité de son foyer? En pensée, il voit déjà ses fillettes confiées à des mains étrangères. Gisèle... Colette... Chantal... Tout son bonheur, toute sa raison de vivre!

Exténués par cette première représentation, Régis et Gisèle sont heureux

de retrouver la fraîcheur des draps.

Alors que la jeune femme sombre avec délices dans un sommeil réparateur, Régis passe une main lasse sur son front moite. Il a l'impression d'être au bord d'un gouffre. Enfin, il s'endort, mais bientôt un cri déchire le silence de la nuit:

— Gisèle!

Éveillée en sursaut, la jeune femme fait de la lumière.

— Régis! Que se passe-t-il? Des cauchemars?

— C'est atroce, ma chérie. J'étais seul... tout seul. Je courais vers toi. Mais plus j'avais, plus tu te perdis dans une foule compacte. Je ne pouvais même plus t'apercevoir...

— Calme-toi, mon aimé, et dors en paix. Va, j'ai deviné ton tourment. Mais tu n'as rien à craindre. Rien. Je ne désire rien d'autre au monde, Régis, que de demeurer pour toi l'unique et jouir le plus longtemps possible de notre bonheur présent: toi et les petites. Crois-moi, Régis, je n'ambitionne pas d'autre rôle...

CLOTILDE DELHEZ.



# POUR ÊTRE PRÊT À SE DÉFENDRE

## ...IL FAUT S'ENTRAÎNER!

Nous tous, Canadiens, sommes prêts à prendre les armes pour défendre le pays, s'il est attaqué.

**MAIS** . . . le patriotisme et le courage ne suffisent *pas*. Une bonne préparation est essentielle si nous voulons que nos services de défense remplissent parfaitement leurs fonctions. En temps de crise, l'armée canadienne aura besoin d'hommes qui *savent* manier les armes complexes d'aujourd'hui.

Parmi ceux qui ne servent pas dans l'armée active du Canada il y en a plusieurs qui peuvent servir dans la réserve . . .

- pour apprendre à défendre le Canada.
- pour améliorer leur état physique.
- pour recevoir pendant leur entraînement, la pleine solde de l'active.
- pour remplir leurs obligations envers leurs proches et envers le pays.
- pour apprendre à fond le maniement des armes modernes.

Les possibilités d'avancement sont nombreuses dans l'armée de réserve du Canada. Elle a besoin de gens de chaque métier, de chaque profession immédiatement.

Joignez-vous au régiment ou au corps de votre choix, dès aujourd'hui.

**SERVIR SON PAYS — C'EST S'AIDER SOI-MÊME!**

A53-45MF

**ENRÔLEZ-VOUS DANS LA RÉSERVE**



Conduisez sûrement...  
conduisez *rafraîchi*

Voici un bon Code de la Route.

Quand vous commencez à vous sentir tendu et que le volant résiste, arrêtez-vous à l'accueillant rafraîchissant Coca-Cola. Faites une pause, détendez-vous et prenez un Coke. Après une minute ou deux, vous êtes prêt à reprendre la route sûrement... parce que vous conduisez *rafraîchi*.